THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1746.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Serénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.*

Janvier 1746.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	1733.	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	13.	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	1.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1746.

ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE DU REGNE de LOUIS LE GRAND. *Par M.* Reboulet, *Docteur ès Droits. Tome second, second Extrait.*

CE second Tome de l'Histoire de LOUIS XIV. renferme un Régne nouveau sous le même Prince. Le Cardinal Mazarin n'éxistoit plus, son ombre avoit disparu, les vertus du Roi parurent dans tout leur

jour. Il va gouverner par lui-même, s'appliquer aux affaires de son Etat, & élever la France au plus haut point de gloire & de puissance qu'elle eût jamais. Il aura de grands Ministres & de grands Guerriers, il sçaura s'en servir & il pourra s'en passer, il portera le nom de Grand, il méritera de le porter, & il le soutiendra dignement jusqu'au dernier moment de sa vie.

Ce Monarque venoit d'épouser l'*Infante*, & ce mariage avoit été le sceau de la paix. Notre Auteur décrit noblement tout ce qui se fit à la gloire de l'un & à l'honneur de l'autre, il fait entrevoir les craintes de l'Espagne chagrine du don qu'elle nous faisoit de l'héritiere présomptive de tous ses Royaumes, & il reléve les avantages de la France qui possède le gage des plus belles espérances; ce qu'on envisageoit de loin arrive, *Philippe IV.* meurt, & le Roi se prepare à soutenir les

droits de la Reine & du Dauphin, à qui comme époux & comme pere, il ne peut refuser ses armes pour les appuyer.

Il y eut deux années d'intervalle entre la mort de *Philippe IV.* & la guerre qui se ralluma entre les deux Couronnes. Notre Historien expose tout ce que le Roi fit pendant ce tems-là, non seulement pour aguerrir ses Troupes, mais encore pour embellir, pour enrichir son Royaume & contribuer à la commodité de ses Peuples. Justice, Commerce, Marine, Police, tout ce qui fait fleurir les Sciences & les Arts, ce qui fait triompher les Armes, le Roi étend ses soins sur tout; deux hommes qui étoient sur le Théatre des affaires rendent de grands services à l'Etat. M. *Colbert* déploye tous les talents d'un esprit également né pour l'œconomie, & pour la magnificence, & M. *de Louvois*, tout ce qu'il avoit de génie pour

la Guerre, & d'intelligence pour les opérations Militaires.

Enfin la paix ſe rompt, la guerre eſt entrepriſe, le Roi perſuadé de la juſtice des droits de la Reine ſon épouſe, croit quil y va de ſon honneur de les ſoûtenir, & la Régente d'Eſpagne prévenue, que c'étoient d'injuſtes prétentions pour uſurper les Etats du Roi Catholique ſon fils, entreprend de lés défendre.

Notre Auteur met ici la juſtice de ces droits dans tout ſon jour, rapporte les raiſons qui les appuyent, établit les nullités de la renonciation de la Reine, & répond aux objections des Eſpagnols; il eſt un peu long dans la preuve des unes, & dans la réfutation des autres.

Le Roi ſur le refus de juſtice que la Régente d'Eſpagne lui fait, ſe la fait lui-même par les Armes. Il part à la tête d'une Armée de 40000 hommes, commandée ſous ſes ordres par le Vicomte de Tu-

renne, il entre en Flandre, la victoire marche devant lui, il investit les plus fortes Places, il ouvre la tranchée, il y descend, & elles sont prises; la Reine se fait voir à ses nouveaux Sujets & acheve d'en gagner les cœurs par sa présence, après que le Roi les a soumis par ses armes.

La conquête de la *Franche Comté* n'est pas moins rapide, le Roi la fait en moins d'un mois, en plein hyver, nouvelle moisson de lauriers pour un Héros de toutes les saisons. Chaque jour prend une Ville, & le Roi est de retour à S. Germain au commencement du Carême: ce fut M. le Prince qui commanda sous le Roi; M. de Louvois, dit-on, le fit préférer à M. de Turenne. Notre Auteur ne dit point ce que plusieurs Ecrivains ont prétendu, je ne sçais sur quel fondement, que l'argent du Roi fit autant la conquête de cette Province, que la valeur de ses Troupes.

Les armes victorieuses de Louis XIV. s'arrêtent par le Traité d'*Aix-la-Chapelle* ; mais cette paix ne dure pas. Les grands succès du Roi excitent la jalousie des Hollandois, & cette ombrageuse & défiante République forme la triple alliance de l'Angleterre, de la Suede, & de la Hollande en faveur de l'Espagne pour défendre les Pays-Bas, s'ils étoient attaqués.

Notre Auteur peint ici vivement l'ingratitude des Hollandois. Le Roi venoit de leur prêter du secours contre l'Evêque de Munster, de se déclarer pour eux contre le Roi d'Angleterre : & pour prix de ses services, ils forment une Ligue contre lui, & l'insultent jusqu'au milieu de ses conquêtes. *Fiers de leurs richesses*, dit M. Reboulet, *ils se croyent en état d'aller de pair avec les premiers Potentats de l'Europe* ; *ces hommes qu'on avoit vûs si petits dans leurs commencemens*, menacent, outragent les plus grands Princes, ils parlent

du Roi de France avec si peu de considération, qu'ils se vantent d'avoir arrêté ses progrès, & d'être les conservateurs des Pays-Bas. Ils ne s'en tiennent pas là, ils consacrent leurs insultes par des monumens publics. Notre Auteur rapporte une Médaille où ils représentent le Roi regardant le Soleil, & ils lui adressent ces paroles : *Sta Sol & ne moveare*, comme si ces prétendus *Josués* Hollandois eussent eu la force de rendre le Roi immobile & d'arrèter le cours de ses conquêtes.

Il n'étoit pas encore tems d'éclater, le Roi prépare ses foudres. Il envoye des Ambassadeurs à Londres & à Stockholm, il entre en négociation avec les Electeurs de Cologne & de Baviere, avec le Comte Palatin du Rhin, le Duc de Neubourg & l'Evêque de Munster : le Marquis de Croissy réussit à Londres, il ébauche la négociation & la Duchesse d'Orleans l'acheve.

La maniére dont cette intrigue fut conduite, les mistérieuses Ambassades en Angleterre, le voyage de la Duchesse d'Orleans à Douvres pour ménager une entrevue entr'elle & le Roi son frere, le secret qu'on en fit au Marquis de Louvois, le mistére qu'on affecta à l'égard du Duc d'Orleans, la découverte du secret par le Maréchal de Turenne, les reproches que le Roi lui en fait, la confession du Maréchal, & sa foiblesse pour la Marquise de Coaquin, tous ces incidens sont ici fort bien développés.

Le Roi se contenta, dit ici M. Reboulet, de railler le Maréchal; *vous êtes donc amoureux de la Marquise de Coaquin, lui dit le Roi; M. le Maréchal, j'oublie ce qui est passé, mais ne vous fiés pas à elle, elle aime le Chevalier de Lorraine, à qui elle dit tout, & le Chevalier prend soin d'en rendre compte à mon frere.*

Le Roi fait le voyage de Flan-

dres, l'Auteur décrit juſqu'où la magnificence y fut portée, toute la Maiſon du Roi ſuperbement montée l'eſcorte, ſes courtiſans l'environnent, il répand l'or à pleines mains dans toutes les Villes où il paſſe, il arrive à Calais, la Ducheſſe d'Orleans paſſe en Angleterre, traite avec le Roi ſon frere, & obtient tout ce qu'elle ſouhaite.

Tandis que le Roi ſe fraye le chemin pour humilier ſes ennemis, il ne perd pas de vue le bien de ſes Sujets & la gloire de ſon Royaume : il inſtitue différentes Académies, & met à la tête tout ce que la France avoit de plus célébre dans les Sciences & dans les Arts. Il ſe déclare protecteur de l'Académie Françoiſe, & la loge dans le Louvre; il fait bâtir l'*Hôtel de Mars* pour les Officiers & les Soldats invalides. Digne monument de la piété & de la magnificence de *Louis le Grand*, & le plus beau qui ſoit en Europe, & qui y ait jamais été.

Nos négociations réussissent, la Suede se détache de la Hollande, l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster entrent dans nos intérêts, l'Empereur prend des engagemens avec le Roi, le Duc de Neubourg & l'Electeur Palatin se liguent avec la France contre les Hollandois, & l'Angleterre choquée de ce que ces ambitieux Républicains lui disputent l'Empire de la Mer, & lui refusent le salut du pavillon, leur déclare la guerre.

Le Roi profite de ces dispositions, & la leur déclare le même jour. Il entre en Campagne à la tête de cent soixante-dix mille hommes, séparés en trois corps, le Roi commandoit le premier, ayant sous lui le Duc d'Orleans, Généralissime, & le Vicomte de Turenne, Marêchal général; le Prince de Condé commandoit le second, & M. de Chamilli le troisiéme; les Marêchaux de Crequi, d'Humieres, & de Bellefonds devoient avoir leurs corps de Trou-

pes à commander, mais ils refusérent de recevoir l'ordre de M. de Turenne, & ils furent exilés.

L'Auteur parcourt les Conquêtes de cette Campagne avec autant de rapidité qu'elles furent faites. En peu de mois nos Armées traversent trois Rivieres, prennent les trois Provinces d'Overissel, de Gueldres, & d'Utreck, & plus de quarante Villes fortifiées; la guerre étoit finie, si le Roi s'étoit rejetté sur les Pays-Bas Catholiques, pour punir la Cour d'Espagne de l'infraction du Traité d'Aix-la-Chapelle, & si l'avis de M. de Louvois ne l'eut pas emporté sur celui de M. de Turenne, qui vouloit que le Roi fit démolir les Places à mesure qu'on s'en emparoit, il n'y auroit peut-être plus aujourd'hui de République de Hollande. Les suites ont fait voir, que ce qui ne coûte qu'à prendre, n'en est pas quelquefois moins difficile à garder.

Le passage du Rhin présente ici

un ſpectacle également terrible & nouveau, on en rapporte les circonſtances principales, c'eſt une des actions les plus hardies qui ſe puiſſe lire, ce n'eſt pas celle que notre Auteur ait le plus vivement écrite dans cette Hiſtoire : la victoire marcha ſur Mer devant le Pavillon de France, comme elle avoit marché ſur terre devant ſes Etendarts.

Les Hollandois étoient à deux doigts de leur perte ; ils envoyent des Députés demander la paix au Roi, ils trouvent les conditions trop humiliantes & trop ruineuſes, le penſionnaire Jean de *With* & *Corneille* ſon frere vouloient les accepter, la faction du Prince d'Orange l'emporte, les deux freres ſont immolés à ſes reſſentiments, on les ſoupçonne d'être d'intelligence avec la France, on leur impute les malheurs de la République, & ils ſont maſſacrés par la populace. L'Auteur fait ici l'éloge de ces deux grands hom-

mes, ils furent mal payés de leurs ſervices par la République qu'ils gouvernerent avec beaucoup de gloire, & dont ils furent abandonnés avec beaucoup d'ingratitude.

On ſe ſert des ſuccès prodigieux de la France pour animer contre elle toutes les Cours d'Allemagne, l'Empereur n'étoit pas faché qu'on humiliât les Hollandois, mais il ne vouloit pas qu'on engloutit leurs Etats, ce Prince avoit promis au Roi de ne ſe mêler en aucune ſorte de la guerre contre la Hollande ; la jalouſie d'Etat l'engage à changer de conduite, & il entre en Ligue contre nous avec l'Eſpagne, l'Electeur de Brandebourg, & la Hollande.

La France va être abandonnée à ſes propres forces, ſes conquêtes lui ſuſcitent des ennemis, & lui enlevent ſes Alliés. Les Hollandois reprennent courage, & la France redouble le ſien ; le Vicomte de Turenne par une marche hardie,

empêche la jonction des Allemands avec le Prince d'Orange, le Duc de Luxembourg jette la terreur jusque dans Amsterdam, le Roi fait le Siége de Mastricht, cette Conquête fait renaître les craintes des Hollandois, ils font des ouvertures de paix ; elle continuoit à se traiter à Cologne, l'Empereur y fait arrêter contre le droit des gens le Prince de Furstemberg, le Roi fait grand bruit, rappelle ses Plénipotentiaires, & rompt toute négociation.

L'éclat que fit cet enlévement sur lequel on s'échauffa beaucoup de part & d'autre, oblige notre Auteur à donner un précis des plaintes qu'en fit le Roi, & des raisons qu'en crut avoir l'Empereur, & il satisfait à l'un & à l'autre avec une parfaite impartialité.

La guerre devient plus vive que jamais sur toutes les Frontiéres du Royaume, l'Auteur parcourt toutes ces expéditions Militaires.

La Conquête de la Franche-

Comté, dont le Roi s'empare pour la ſeconde fois, les ſuccès du Vicomte de Turenne qui paſſe le Rhin à Philiſbourg, & qui bat le Duc de Lorraine & le Comte de Caprara avant qu'ils euſſent été joints par le Duc de Bournonville, la déſolation du Palatinat, où l'on porte le fer & la flamme, en repréſailles des cruautés exercées ſur les Soldats François, le Cartel de défi que l'Electeur Palatin envoye à M. de Turenne, la modération de l'un, & la bravade de l'autre.

L'abondance de ces matiéres ne nous permet pas d'entrer dans un plus grand détail. A la ſuite de ces morceaux, on trouve la bataille de *Seneff* : on loue la valeur du Prince de Condé & du Duc de Luxembourg, & l'on ne dérobe rien à celle du Prince d'Orange.

La Campagne de 1675 fut le chef-d'œuvre de M. de Turenne, il épuiſa pendant deux mois toutes les reſſources que l'art de la

guerre peut fournir à un grand Capitaine ; ses stratagêmes , ses campements , ses marches , ses contre-marches , on voit ici toutes les manœuvres de cet habile Général. Les ennemis ne pouvoient plus lui échapper , ç'en est fait , disoit-il , je les tiens , & je vais recueillir le fruit d'une si pénible campagne ; quand il parloit ainsi , il touchoit à sa derniére heure , un boulet lui donne dans l'estomac , & ôte la vie à ce grand homme ; le secret de cette journée qui devoit être triomphante , périt avec lui.

Cette mort ne trouve pas notre Auteur insensible. Il décrit les regrets de toute la France , la consternation de toute l'Armée , le changement que cette mort y apporta , la division de nos Généraux , & le peu d'avantage que nos ennemis en retirerent ; il ne manque ici que le portrait de ce Héros , il nous eut un peu consolé de sa perte.

Le Roi peu de jours après fit

une promotion de huit Marêchaux de France; une Dame de beaucoup d'esprit dit de cette promotion, *que c'étoit la monnoye de M. de Turenne.*

On propose le Congrès de *Nimegue*; il n'empêche pas la continuation de la guerre; les Hollandois ont de l'inclination pour la paix, l'Empereur & le Prince d'Orange les en détournent, & ce n'est qu'à force de succès que nous obligeons les ennemis à la demander. Le Roi prend Valenciennes, & Cambray, *Monsieur* prend S. Omer, bat le Prince d'Orange, qui vient au secours de cette place, & gagne la bataille *de Cassel.*

Enfin malgré les intrigues du Prince d'Orange, malgré les mouvemens des Espagnols, malgré les forces de l'Empereur & de l'Empire, la paix de *Nimegue* est signée, & le Roi en dicte les conditions. Trois choses sont remarquables dans le Traité, 1°. C'est que les Hollandois ausquels on

rendit Maſtricht, après avoir été l'unique objet de la guerre en 1672, furent les ſeuls à qui tout fut rendu : la ſeconde choſe, & qui honore la mémoire du Roi, c'eſt qu'il fit rendre à ſon Allié le Roi de Suede, tout ce que le Roi de Dannemarck, & l'Electeur de Brandebourg lui avoient enlevé. 3°. C'eſt que le Prince d'Orange qui feignit d'ignorer le Traité, attaqua M. de Luxembourg à S. Denis près Mons, & que la mauvaiſe foi de ce Prince, ne ſervit qu'à relever la valeur des François, qui repouſſerent les ennemis & gagnerent la bataille.

L'Auteur n'a point balancé à parler des amours du Roi, cet endroit de ſa vie étoit trop connu pour être ſupprimé. Ce Prince, tout grand qu'il étoit, fut trop foible ſur cet article. Vainqueur de ſes ennemis, il n'eut pas la force de vaincre ſes foibleſſes, mais il ne les autoriſa jamais, il marqua même de la froideur aux

Courtiſans qu'il ſçavoit avoir de ces ſortes d'attachemens, & il s'eſt quelquefois ſervi de ſon autorité pour les rompre.

On voit ici dans la conduite du Roi à l'égard du Pape, qu'il eut toujours pour le S. Siége, tout le reſpect, & toute la ſoumiſſion imaginable dans les affaires de Religion, mais que dans les choſes temporelles il ſoutint toujours avec fermeté les droits de ſa Couronne.

L'affaire de la Régale occaſionna ces brouilleries. Le Roi avoit donné une Déclaration, portant extenſion de Régale dans toutes les Egliſes de ſon Royaume. Les Evêques d'*Alet* & de *Pamiers* s'y oppoſerent, & pouſſerent la réſiſtance auſſi loin qu'elle pouvoit aller, le Roi en fut choqué, & leur marqua ſon indignation. Ils appellerent des Ordonnances de leurs Métropolitains au Pape. Innocent XI. rempliſſoit alors le Trône Pontifical, c'étoit un hom-

me ſévére, jaloux des droits de ſa Thiare, & incapable de plier, il appuya les deux Evêques, & s'y porta avec toute la vigueur poſſible. Cette conduite du Pape déplut au Roi. Il conſulte les Prélats du Royaume, il ordonne une Aſſemblée générale du Clergé, elle conſent à l'extenſion de la Régale dans toutes les Egliſes du Royaume; elle n'en demeure pas là, elle fait quelques autres déciſions qui déplaiſent à Rome. *Le Pape en fut indigné*, dit notre Auteur, *& commença dès-lors à refuſer des Bulles à tous ceux qui furent nommés aux Evêchés vacans.* Cette affaire fit grand bruit au dedans & au dehors du Royaume, & nous verrons bientôt des Princes voiſins & jaloux de la gloire de la France, ſe prévaloir de ces nouvelles diviſions pour exciter une nouvelle guerre plus cruelle que les précédentes, & infiniment préjudiciable à la Religion.

Cependant le Roi dans le tems

qu'il ſoutient ſi bien les droits de ſa Couronne, rendoit les plus importans ſervices à l'Egliſe, & prenoit pour détruire les Calviniſtes en France les meſures les plus efficaces. Tous leurs Temples ſont démolis, il ne leur eſt plus permis de vivre en Huguenots, & l'on veut qu'ils meurent en Catholiques; le Roi fait pour cela un Réglement qui leur ferme à tous la porte aux honneurs & aux avantages de la fortune, ſçachant bien que l'intérêt ramene ſouvent à leur devoir, ceux-là même qui ont réſiſté aux lumiéres de l'Evangile; on marque ici la maniere dont le Roi ménagea cette grande entrepriſe.

Les Aſſemblées ſéditieuſes des Calviniſtes du *Vivarès* déterminerent le Roi à leur porter des coups qu'il leur préparoit depuis longtems. Il mit l'affaire en délibération dans ſon Conſeil, les avis furent partagés; les uns vouloient qu'on coupât le mal dans la raci-

ne, qu'on pouſſât les Huguenots aux dernieres extrêmités, & qu'on abolît le Huguenotiſme en France; les autres vouloient qu'on fit tout par douceur, & qu'on ne gouvernât pas les conſciences le bâton ſi haut. Ainſi penſoit le P. de la Chaiſe, & quelques autres, dit notre Auteur.

Le Roi n'écouta que ſon zéle & ſuivit le penchant de ſon cœur, il frappe enfin le grand coup qui devoit pour jamais abolir la Religion prétendue réformée en France, l'Edit de Nantes eſt révoqué. Révocation fameuſe qui bien qu'elle privât le Royaume d'un million d'hommes, & de millions d'argent, fit la grandeur du Roi, la ſûreté de l'Etat, & la gloire de la Religion. Les ſcenes que l'Héréſie avoit données en Europe, celles que donnoit actuellement l'Angleterre en perſécutant le Duc d'Yorck, uniquement parce qu'il étoit Catholique, font aſſez voir que les Sectaires n'étoient pas fondés à

vouloir qu'on uſât de Tolerance à leur égard.

Louis le Grand, (car ce fut alors que ce titre lui fut donné de l'aveu de toute l'Europe) eſt craint & reſpecté par tout, on vient de l'extrêmité des Indes rechercher ſon Alliance, lui faire des ſoumiſſions, & rendre des hommages. Les Ambaſſadeurs du Roi *de Siam* arrivent à Paris, *Alger* & *Tripoli* ſont bombardés, la République *de Gênes* refuſe de faire ſatisfaction au Roi, ſon opiniatreté lui coûte cher, vingt mille bombes bouleverſent la ſuperbe Gênes, & cauſent un embraſement dont cette République ſe ſouviendra longtems.

On trouve ici différens événemens diverſifiés par les intrigues du Cabinet, & par les opérations de la guerre. On tient des diettes à Francfort & à Ratiſbonne; de nouveaux démêlés s'élevent, & l'on voit des ſemences d'une nouvelle guerre. Celle de la France contre

l'Eſpagne ne dura pas ; une autre plus ſanglante ſe prépare.

La fameuſe Ligue d'Auſbourg, projettée depuis quelque tems, eſt enfin conclue pendant le Carnaval de Veniſe. Le Duc de Savoye & l'Electeur de Bavierre s'y étoient rendus. L'Auteur développe ici les ſuites de l'entrevue de ces deux Princes, ménagée par l'Abbé Grimani, depuis Cardinal ; M. Reboulet fait ſentir que le Prince d'Orange, qui ne cherchoit qu'à brouiller, fut le moteur de cette Ligue, & que le nouvel Electeur Palatin s'y portoit avec chaleur, pour empêcher que le Roi ne fit valoir les prétentions de *Madame* ſur la ſucceſſion du feu Electeur ſon frere ; enfin l'Empereur, le Roi d'Eſpagne, l'Electeur de Brandebourg, la République de Hollande, tous les Confédérés de la derniere guerre ſe réuniſſent contre la France.

L'affaire des *Franchiſes* que le Pape abolit, & que le Roi vou-

lut maintenir, ne contribua pas peu à fortifier la Ligue d'Ausbourg; il est vrai que le Prince d'Orange avoit des Agens secrets à Rome, & qu'ils avoient déja gagné quelques-uns des Ministres du Pape, mais notre Auteur réfute les faux bruits qui coururent alors, que le Pape piqué contre la France étoit entré dans la Ligue, il détruit cette imputation calomnieuse, & le Roi dans son Manifeste justifie pleinement *sa Sainteté*.

L'invasion de l'Angleterre par le Prince d'Orange, & les nouvelles certaines de la Ligue d'Ausbourg déterminent le Roi à reprendre les Armes.

Tant de Puissances de l'Europe liguées contre la France, se flattoient de donner des bornes à son ambition, comme elles s'en expliquoient, de lui arracher ses conquêtes, & de la réduire au Traité *des Pyrenées*. Mais les précautions, l'activité, la fermeté du Roi rendirent leurs efforts inutiles, & se-

condé par la valeur de ses Troupes & par l'amour de ses Sujets, il défit leurs Armées, prit leurs plus fortes Places, désola leurs Provinces, & les contraignit d'accepter la paix, dont ils prétendoient être les arbitres. Accablés d'une multitude de faits particuliers, nous ne nous arrêterons qu'aux événemens les plus curieux, & aux anecdotes les plus intéressantes.

La révolution d'Angleterre se présente d'abord. Le morceau de cette Histoire est tellement lié à celle du régne de Louis le Grand, qu'on ne doit pas être étonné que l'Auteur l'ait ici traité dans toute son étendue. La politique de *Jacques II.* ne réussit pas, & la diversion de la France lui fut inutile, s'il eût suivi les conseils du Roi, & que pour trop ménager la délicatesse de ses Sujets, il n'eût pas refusé les secours que ce Prince lui offroit, il n'auroit pas été trompé par Sunderland son Mi-

niſtre, trahi par *Churchil* ſon favori, ni détourné par le *Prince d'Orange*, ſon gendre & ſon neveu.

Après bien des complots & des trahiſons ; le Roi d'Angleterre n'eut plus d'autre reſſource que de paſſer en France, le Roi le reçut avec tout l'accueil qu'on devoit attendre de ſa Religion & de ſa généroſité. *Vous voulez ſçavoir*, écrivoit un Seigneur Anglois à ſon ami, *comment notre Roi a été reçu du Roi de France ? En deux mots le voici : Le Seigneur a dit à mon Seigneur, aſſeyez vous à ma droite, en attendant que je réduiſe vos ennemis à vous ſervir de marchepied.* C'étoit effectivement le deſſein de Louis le Grand, la Providence ne voulut pas le ſeconder, il prodigua ſes Troupes & ſes Finances pour exécuter cette glorieuſe entrepriſe, il n'eut que la gloire de l'avoir tentée. Il lutta lui ſeul contre toutes les Puiſſances de l'Europe, armées en faveur de l'uſurpation & de l'injuſtice. La Maiſon de

Bourbon achevera peut-être ce qu'elle a si bien commencé.

Les batailles de *Fleurus*, de *Leuze*, de *Steinkerque*, & de *Nervvinde* nous montrent par tout les Alliés vaincus. La fortune & la conduite du Roi ne se démentent point.

La fidélité du Duc de Savoye paroît suspecte, on est instruit de ses liaisons avec l'Empereur, on découvre ce manége; M. de Catinat le presse de se déclarer, le Duc use de dissimulation, le Général François ne se laisse pas endormir, il fait semblant de vouloir entrer dans le Milanés, & il se replie sur Turin, il trouve occasion de donner bataille, & il ne la manque pas, il attaque le Duc de Savoye à Stafarde, & il remporte une victoire complette.

Le Duc se venge quelque tems après, il ravage le Dauphiné & brûle Gap; le Roi fut encore plus grand par ses charités, que ses ennemis n'avoient été cruels dans

leurs conquêtes, il envoya des Commiſſaires ſur les lieux, & fit diſtribuer gratuitement des farines & des grains à ceux qui avoient le plus ſouffert.

Le Maréchal de Catinat ne tarda pas à uſer de repréſailles, elles furent marquées ſur les Palais du Duc, aux portes de ſa Capitale, & la bataille qu'il perdit dans les Plaines de la Marſaille, fut ſuivie de la déſolation de toute la Campagne de Turin.

C'eſt moins en Général d'Armée, qu'en Négociateur que doit agir déſormais le Maréchal de Catinat, & il ſoutient également bien ces deux rôles; il détache le Duc de Savoye de la Ligue, & négocie un Traité ſecret avec lui; on promet de rendre à ce Prince tout ce qu'on lui avoit pris. On convient du mariage de la Princeſſe Marie Adelaïde, ſa fille aînée avec Monſeigneur le Duc de Bourgogne, & en conſidération de ce mariage, on lui accorde tous les

honneurs des Têtes couronnées. Ce Prince en attendant qu'il pût se déclarer, promettoit d'interposer ses Offices pour engager ses Alliés d'accéder à ce Traité. L'Empereur & le Roi d'Espagne le refuserent. Le Siége de Valence; Ville du Milanés, que le Duc de Savoye fit de concert avec M. de Catinat, & Barcelone prise par le Duc de Vendôme les y déterminerent, tous les Princes Confédérés l'un après l'autre firent leur accommodement: la paix fut rendue à toute l'Europe, & les Articles en furent signés à Riswik.

M. Reboulet a tiré *des Actes, des Mémoires, & des Négociations concernant la paix de Risvvik*, tout ce qui peut éclaircir les différens qui survinrent alors, & il rapporte avec sa netteté ordinaire tous les Réglemens qui furent faits pour concilier les intérêts des Princes.

On convient que la France sacrifia ses Conquêtes par ce Traité

mais la ſuite développa les vues du Roi. Charles II. ne pouvoit aller loin, & Louis XIV. vouloit rompre la Ligue, avant que la mort du Roi Catholique ouvrit la ſucceſſion de la Monarchie Eſpagnole. Ceux qui ne comprenoient rien à cette conduite, ſeront éclairés, s'ils liſent cet endroit de notre Auteur, & s'ils démêlent avec lui les intrigues de la Cour de Vienne & les reſſorts qu'elle fit jouer à la Cour de Madrid, pour régler en faveur de la Maiſon d'Autriche, la ſucceſſion à la Couronne d'Eſpagne.

On donnera l'Extrait du troiſiéme Volume dans le Journal ſuivant.

ARTICLE II.

TRAITE' HISTORIQUE & Dogmatique sur les paroles ou les formes des sept Sacrements de l'Eglise. Par le P. Charles *Merlin*, de la Compagnie de *Jesus.* A *Paris*, chez Claude *Herißant*, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque. M. DCC. XLV. *in*-12. *pages* 401.

IL y a des Critiques & des Théologiens modernes, qui prétendent que les formes dont l'Eglise se sert aujourd'hui, dans l'administration de plusieurs Sacrements, ne sont pas les mêmes dont elle se servoit autrefois. Leur raison, c'est qu'ils ont consulté tous les monuments Ecclésiastiques, feuilleté les anciens Rituels, examiné les Eucologes, les Liturgies, les Pénitenciels de toutes les Eglises, & qu'ils n'y ont point trouvé plusieurs des formes Sacramentelles

qui ſont maintenant en uſage, ſans compter encore que celles qu'ils y ont trouvées, ſont abſolument différentes du Rit d'aujourd'hui.

Or voici un Livre fait exprès pour répondre à ces Critiques & à ces Théologiens. Le P. Merlin qui en eſt l'Auteur, croit qu'on ne s'eſt point aſſez appliqué juſqu'ici à diſtinguer le ſtile & le langage des premiers ſiécles; ſi l'on ne trouve point dans les anciens Livres, les formes Sacramentelles dont on ſe ſert actuellement, c'eſt, ſelon lui, une ſuite néceſſaire, une conſéquence légitime de la *Loi* inviolable *du ſecret des Myſteres*.

Ainſi l'objet de cet Ouvrage eſt d'établir, de prouver, de diſcuter, d'appliquer cette *Loi* importante. Et tout cela s'exécute par l'Auteur avec une ſagacité qui nous paroît faire le caractére & le diſtinctif de ſa maniere de propoſer & de répondre; car il entre ici du Didactique, de l'Hiſtorique, du Polemique; c'eſt une controverſe mêlée de Diſſerta-

tions, & une Hiſtoire où la critique a autant de lieu que la citation des faits.

Dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, on gardoit un ſecret inviolable ſur les Myſteres de la Religion, non ſeulement il n'étoit pas permis de communiquer à perſonne les formes Sacramentelles, de les prononcer à haute voix, mais il étoit même défendu de les mettre par écrit. Le Pape S. Innocent I. S. Maxime, l'Auteur de la *Hiérarchie Eccléſiaſtique*, S. Baſile, S. Ambroiſe, S. Auguſtin, ſont les témoins qu'on produit de cette Loi ſi ancienne & ſi reſpectée. Innocent I. écrivant à Decentius, Evêque d'*Eugubio* en Ombrie, lui dit au ſujet de la forme du Sacrement de Confirmation, *Je ne puis dire les paroles, de peur que je ne ſemble plutôt trahir les Miſteres, que répondre à une conſultation.* Parlant enſuite de l'Extrême-Onction, il en ſupprime auſſi la forme, & il ajoute : *Quand vous viendrez, je pourrai vous dire*

le reste, qu'il ne m'étoit pas permis de vous écrire. Ces Textes sont assurément des plus formels, nous laissons ceux des autres Peres pour insinuer une observation qui a échappé sans doute à notre Auteur, & dont il auroit tiré de grands avantages, si elle s'étoit présentée à son esprit. Le Concile quatriéme de Carthage en 398, détaille amplement le Rit de l'Ordination des Evêques, des Prêtres, des Diacres, des Soûdiacres; & dans ce détail, il n'exprime nulle part la forme de chacun de ces Ordres. Ce qui doit paroître très-étonnant si l'on perd de vue la *Loi du secret des Misteres*; car quel est le Concile aujourd'hui qui donnant une instruction sur la maniere d'ordonner les Ministres de l'Eglise, passeroit sous silence les formes propres de chaque Ordination? Mais il faut distinguer les tems, aujourd'hui nul inconvénient à écrire ces formes, & à les publier; dans la primiti-

ve Eglise, danger continuel que ces saintes paroles ne vinssent à la connoissance des Infideles, qu'ils ne les regardassent comme quelque chose de superstitieux, de criminel, ou de ridicule.

Cette Loi du silence une fois établie, il s'ensuit, dit le P. Merlin, que les formes Sacramentelles ne se transmettoient que par tradition orale, qu'elles étoient par conséquent très-courtes, qu'il n'y entroit que des paroles claires, fixes & déterminées; tout cela, pour qu'il fut possible de les retenir aisément, pour empêcher qu'on ne les altérât, qu'on ne les rendît différentes dans les diverses Eglises.

Autre conséquence : ces formes devoient être indicatives; car si elles eussent été déprécatives, comment eut-on craint d'exposer par-là le secret des Mysteres? Il y avoit dans les cérémonies de chaque Sacrement un grand nombre de priéres qu'on ne faisoit pas difficulté

de transcrire dans les Livres de Liturgies; les formes déprécatives eussent été publiées de même sans inconvénient, & à peine eut-on pû distinguer le Rit essentiel de ce qui n'en étoit que l'accessoire. Si l'on cachoit donc les formes de chaque Sacrement, c'est qu'on les croyoit plus capables de dévoiler le secret des Mysteres, & par où l'étoient-elles, sinon par l'énonciation indicative, qui exprime si distinctement ce que nous appellons l'*opus operatum* des Sacremens?

Mais, dira-t-on, pourquoi les saints Peres donnent-ils si souvent le nom de *Prieres* aux formes Sacramentelles? En voici la raison; c'est qu'ils vouloient détourner l'attention des Payens, & les empêcher de soupçonner des mysteres qu'on avoit intérêt de leur tenir cachés. Nouvelle preuve de la *Loi* inviolable du *secret*, qui est toujours la base de cet Ouvrage.

Les Critiques modernes concluent des expressions des saints

Peres, que les formes Sacramentelles étoient déprécatives, & le P. Merlin montre combien cette concluſion eſt peu ſolide, puiſqu'on trouve auſſi dans leurs Ouvrages la dénomination de *Priere* attribuée à la forme de l'Euchariſtie, & à celle du Baptême, qui, de l'aveu de tout le monde, ont toujours été indicatives. Il remarque enſuite ſur la Confirmation, que certaines prieres qui ſe trouvent dans les Manuſcrits, & que certains Antiquaires croyent avoir été autrefois la forme de ce Sacrement, ne ſont, & n'ont jamais été rien moins que cela; c'étoient, dit-il, de ſimples cérémonies, des invocations purement acceſſoires, qui précédoient ou qui ſuivoient la véritable forme, laquelle étoit omiſe dans ces monuments, toujours en vertu de la *Loi du ſecret des Myſteres.* Il n'y a guéres eu qu'une ſorte d'exception de cette *Loi*, par rapport à la forme de l'Euchariſtie; car on la trouve cet-

te forme dans les anciennes Liturgies Grecques & Latines, mais on doit obſerver ici l'attention qu'avoient eu les Paſteurs de l'Egliſe de l'inſérer dans un récit Hiſtorique, de ſorte qu'il étoit preſque impoſſible aux profanes de la diſtinguer, de la démêler parmi les paroles qui précédent & qui ſuivent. Cette ſolution ſans doute eſt ingénieuſe; en voici une autre qui l'eſt peut-être encore davantage.

Les formes Sacramentelles dont ſe ſervent les Grecs paroiſſent déprécatives, elles ſemblent d'ailleurs fort différentes de celles qui ſont reçues dans l'Egliſe Latine, deux objections qui préſentent un air de difficulté réelle; car ſi les formes des Grecs ſont déprécatives, il n'eſt donc pas eſſentiel que les priéres ſoient exclues du Rit abſolu & proprement dit des Sacrements, enſuite ſi les formes des Grecs ſont différentes des nôtres, le Rit des Sacrements n'eſt donc pas le même partout, il n'eſt donc pas

fixe & déterminé. Que de Théologiens succombent sous l'effort de cette double attaque ! Mais nôtre Auteur y oppose la critique d'une part, & la conjecture de l'autre, il étudie d'abord les *formes* de l'Eglise Grecque, il les décompose, il les résout, & il en conclut que ces formes sont en elles-mêmes & réellement indicatives. Pour la seconde difficulté, le systême d'un Auteur * célébre vient un peu au secours; c'est la distinction des deux Rits établis par J. C. même, l'un pour les Grecs, & l'autre pour les Latins; mais ce que l'Antagoniste du P. le Courrayer n'avoit conçu que pour le Sacrement de l'Ordre, qui faisoit alors le sujet de la dispute, le P. Merlin l'étend plus loin, du moins indique-t-il la *Confirmation* & l'*Ordination*. L'établissement des deux Rits lui paroît extrêmement favorable à la *Loi du secret des Mysteres*, & il le propose avec tant de

* Le P. Hardouin.

probabilité & de convenance ; il répand une telle abondance de lumiéres, de réfléxions intéressantes pour l'Eglise, de conjectures pleines de dignité, qu'on perd pour ainsi dire de vue le système, pour croire que c'est une vérité démontrée.

La Loi du secret des Mysteres, toujours maniée de plus en plus, devient un champ fécond où l'on recueille des richesses infinies. Avec ce principe, nulle difficulté dans toute la matiere des Sacrements ; par là on distingue dans les Ecrits des Peres les Sacrements de Pénitence & de Confirmation, sujet d'une longue Controverse parmi les Sçavants ; on éclaircit les témoignages qui regardent la réconciliation des Hérétiques, matiére où les Peres Maldonat, Sirmond & Morin, se sont fort égarés. On apprend à discerner l'*Imposition des mains*, quand elle se rapporte à la Confirmation, ou bien quand elle regarde le Sacre-

ment de l'Ordre, ou enfin quand on donne ce nom au Sacrement de Pénitence; queſtions que notre Auteur diſcute dans pluſieurs Chapitres de ſon Ouvrage.

Sur la fin, il entame une diſſertation très-curieuſe contre ceux qui prétendent que la ſeule impoſition des mains ſuffit pour faire Evêque un homme qui n'eſt pas Prêtre; c'eſt-à-dire, qu'il ſoutient la nullité de l'Ordination Epiſcopale à l'égard d'un ſujet qui n'auroit pas reçu auparavant la Prêtriſe, & voici en abregé les argumens qu'il employe pour défendre cette bonne cauſe.

D'abord la Faculté de Théologie de Paris a cenſuré comme hérétique & ſcandaleuſe une propoſition de Marc-Antoine de Dominis, qui diſoit que, *celui-là ſeroit vraiment Evêque, qui auroit été pris du rang des Laïcs, ou de l'ordre des Diacres, ou de quelqu'un des ordres inferieurs à la Prêtriſe, pour recevoir immédiatement l'Epiſcopat,*

ſans être fait Prêtre auparavant. * Ce jugement eſt très-conſidérable, il faut que le P. Mabillon, M. Baluze, D. Martenne, & quelques autres l'ayent ignoré, puiſqu'ils ſoutiennent, comme l'Archevêque de *Spalatro*, qu'on peut être fait Evêque, ſans avoir reçu la Prêtriſe auparavant.

Notre Auteur ajoute à la cenſure de la Faculté, d'autres témoignages, en particulier celui du Concile de Sardique, qui réprouva l'Epiſcopat d'Iſchiras, qui le *déclara nul, parce qu'il n'étoit pas Prêtre.* On peut douter que l'exemple de *Timothée Elure*, faux Patriarche d'Alexandrie ſoit auſſi convaincant, le P. Merlin s'applique beaucoup à le faire entrer en preuve, & il faut avouer que ces paroles ont quelque choſe de frap-

* *Si quis ex Laïco, vel Diacono aliove gradu infrà Preſbiteratum immediatè in Epiſcopum ordinetur, is pleniſſimè erit Epiſcopus, & ex tali Ordinatione habet totam etiam Preſbiteralem poteſtatem.*

pant : *Episcopus sine impositione manuum, sed nec priorem habens Presbiteratûs Ordinem*, &c. C'est ainsi que s'exprime la Lettre des Evêques d'Egypte contre Timothée Elure ; mais il semble que ce Texte indique seulement que Timothée Elure avoit été ordonné Evêque, quoiqu'on l'eût déposé auparavant de la Prêtrise. Ce qui ne rendoit l'Ordination Episcopale qu'illicite ; en effet ce faux Patriarche est toujours appellé *Prêtre*, quand on parle des tems qui avoient précédé ses révoltes, ses erreurs & ses entreprises Schismatiques ; cette dénomination est répétée dans tous les Actes du Concile de Calcedoine. Mais quoiqu'il en soit, le sentiment du P. Merlin n'en est pas moins une vérité supérieure à toutes les chicanes ; point d'Evêque qui n'ait reçu préalablement l'Ordination Sacerdotale, c'est la Doctrine de l'antiquité & de toute l'Eglise.

On trouvera encore dans ce

Livre une critique très-intéressante de l'explication que quelques modernes ont imaginée, pour expliquer deux Vers de S. Grégoire de Nazianze. Nous voudrions pouvoir détailler toute cette controverse, contentons nous d'en donner le point de vue. S. Grégoire de Nazianze ne voulant point recevoir l'Ordination Episcopale des mains de son pere, & s'excusant sur son âge déja avancé, son pere lui dit, Eh! mon fils, *il n'y a pas encore autant d'années que vous êtes au monde, qu'il s'est passé pour moi d'années de sacrifices.* Les Doctes, comme M. de Tillemont, M. Baillet, le P. Petitdidier, D. Ceillier, & une infinité d'autres, ont pris ce terme de *sacrifices* pour la célébration des saints Mysteres, & comme S. Grégoire de Nazianze le pere fut fait Prêtre & Evêque en même tems, ils en ont conclu que S. Grégoire de Nazianze le fils étoit venu au monde durant l'Episcopat de son pere ; ce

qui donne une atteinte considérable à la continence dont les Grecs eux-mêmes ont toujours reconnu l'obligation pour leurs Evêques. Notre Auteur propose une toute autre explication du terme de *Sacrifices* : il croit que S. Grégoire le pere indique par là le tems qu'il avoit passé dans l'Idolatrie ; & en effet, il ne s'étoit converti au Christianisme qu'après 50 ans ; or S. Grégoire le fils n'avoit point encore cet âge quand il refusoit l'Ordination. Il faut lire sur tout cela les discussions très-fines de l'Auteur. Il s'est aidé d'une excellente Dissertation, qui se trouve dans *nos Mémoires* au mois d'Avril 1707. De part & d'autre, l'erreur des Sçavans déja cités est mise dans le plus grand jour; mais le P. Merlin détermine absolument le sens du terme de *sacrifices* au culte des Idoles, qui étoit la Religion de Grégoire de Nazianze le pere avant sa conversion, au lieu que la Dissertation de 1707 paroît

incliner pour les *Sacrifices de la Loi Chrétienne*, auſquels tout ſimple Fidele participe, quoique d'une maniere fort différente des Prêtres, & le ſens des Vers Grecs de S. Grégoire de Nazianze ſera ſelon cette hypothèſe : *Vous n'avez point encore autant d'années, qu'il s'en eſt écoulé pour moi depuis que j'offre des Sacrifices au vrai Dieu en qualité de Chrétien.*

Nous finiſſons notre Extrait en remarquant que cet Ouvrage ſur les *formes Sacramentelles*, peut être regardé comme un Recueil d'idées très-fécondes & très-lumineuſes. Il peut ſervir à rectifier pluſieurs principes peu ſolides, qui ſe rencontrent juſques dans les Traités Dogmatiques ; enfin c'eſt comme une ébauche générale de ce qu'on peut entreprendre touchant la même matiére ; car il nous ſemble qu'il reſte encore beaucoup à défricher ſur cela dans les monumens de l'Antiquité ; & c'eſt apparemment la *Loi du ſecret*

des Mysteres, qui doit être la clef des découvertes.

ARTICLE III.

DISSERTATION qui a remporté le Prix de l'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres en l'année 1745. *Par M. de Bougainville. A Paris, chez Desaint & Saillant*, 1745. *in*-12. *Pref. p.* 18. *Dissert. p.* 161,

L'Académie Royale avoit proposé pour sujet de Prix, *quels étoient les droits des Métropoles Grecques sur les Colonies; les devoirs des Colonies envers les Métropoles; & les engagemens réciproques des unes & des autres.* Comme le mot de *Métropole* se rencontre souvent dans l'Histoire & sur les Médailles, il est à propos d'en avoir une idée claire & juste. Il arrive souvent qu'à l'égard de plusieurs termes qui reviennent fréquemment,

ſoit dans l'uſage & le commerce de la vie, ſoit dans les Livres, on n'a que des idées très-confuſes, dont on ſe contente trop aiſément. Si l'on ſe demandoit à ſoi-même ce qu'on conçoit lorſqu'on entend ou qu'on lit tel & tel mot, on ſeroit aſſez étonné de voir qu'on ne le ſçait guéres. C'a donc été avec beaucoup de ſageſſe & de goût, que Meſſieurs de l'Académie des belles Lettres ont voulu qu'on expliquât nettement ce que c'étoit que les *Métropoles* & les engagemens réciproques des *Métropoles* & des *Colonies*. Par-là on contribue à l'intelligence de plusieurs paſſages des Auteurs & de pluſieurs Médailles, ce qui fait une partie conſidérable des attentions de cette illuſtre & ſçavante Académie.

L'Auteur de cette Diſſertation eſt d'autant plus eſtimable, qu'on n'avoit point encore travaillé ſur ce ſujet. Ce n'eſt pas qu'on n'eut écrit ſur les Colonies, mais on n'avoit pas recherché curieuſe-

ment les divers liens qui uniſſoient mutuellement les Colonies & les Métropoles. M. de *Valois* & le Baron de *Spanheim* ſont les ſeuls qui en ayent parlé, l'un dans ſes Notes ſur les Extraits de Polybe, l'autre dans ſa neuviéme Diſſertation ſur l'utilité des Médailles. Le premier n'a fait qu'indiquer ce que le ſecond a traité avec plus d'étendue : cependant M. Spanheim éfleure à peine un ſujet, qui n'étoit pas ſon objet principal. L'Auteur reconnoît néanmoins avoir profité du travail de ces deux Sçavans : on ne le ſoupçonnera pas d'être plagiaire.

Le nom de *Métropole*, c'eſt-à-dire, de *Ville-Mere*, nous montre d'abord que l'union de deux Villes, dont l'une a formé l'autre, reſſemble par bien des endroits à cette union que la nature a formée entre les peres & les enfans. La guerre d'une Métropole contre ſa Colonie, c'eſt une diſpute entre la mere & la fille. Lorſque deux

Colonies étoient ſorties d'une même Ville, ces deux Colonies, à cauſe de leur commune origine, ſe regardoient comme ſœurs, & plusieurs dans Thucydide ſont appellées de ce nom.

La Gréce fut peuplée d'abord par une de ces Colonies, que la confuſion des Langues obligea de ſe répandre dans toutes les parties de l'Univers. Dans ces tems ſi reculés, & d'une obſcurité impénétrable, les révolutions ne pouvoient manquer d'être fréquentes. Les plus forts chaſſoient les plus foibles, & étoient ſouvent chaſſés à leur tour par d'autres uſurpateurs plus puiſſans. Puiſque les Grecs, devenus ſçavans & polis, furent ſi ſouvent en guerre les uns contre les autres, comment euſſent-ils vécu en bonne intelligence, dans un tems où ils n'avoient ni Mœurs, ni Loix ?

Les contrées de la Gréce les plus fertiles, comme la Theſſalie, la Béotie, la plus grande partie du

Peloponèse, furent les plus exposées aux invasions, parce qu'on espéroit y faire de meilleurs établissemens. Si l'Attique, pays sec & stérile, jouit de plus de tranquillité, c'est, selon Thucydide, Historien très-judicieux & très-habile dans l'Histoire de sa Nation, ce qui multiplia si fort son Peuple, pendant que les autres Provinces n'étoient pas à beaucoup près si peuplées. L'Attique étoit une espéce d'asile où se retiroient ceux qui avoient été chassés de leurs demeures, & où, à la faveur de la stérilité du Pays, on ne venoit pas les inquiéter. Une Région si peu fertile ne pouvoit plus nourrir tous ceux qui s'y étoient rassemblés; on fut donc obligé de diminuer cette multitude, par le moyen des Colonies qu'on envoya dans l'Asie Mineure & dans plusieurs Isles.

Si les peuples de l'Attique se répandirent ainsi dans la Terre-Ferme & dans les Isles, il vint

aussi dans la Gréce, des Colonies Egyptiennes & Phéniciennes. Les Egyptiens fondérent les Royaumes d'Argos & d'Athènes; & ils y apportérent leurs Loix, leurs Coutumes, leur Religion, & le goût des Arts: les Phéniciens, qui fondérent Thebes, apprirent aux Grecs l'Ecriture, le Commerce & la Navigation. Il paroît certain que la Gréce fut civilisée par des Nations qu'elle traita de barbares dans les jours de sa gloire; & encore aujourd'hui, dans l'humiliation où elle est réduite, & où elle connoît si mal ce qu'elle fut autrefois, elle conserve un reste de fierté qui lui sied bien mal. Dans l'ignorance, la servitude, l'indigence où elle est, comment ose-t-elle se comparer à quelque autre Peuple que ce soit?

On trouve ici les différentes Colonies que les Grecs envoyerent dans les Isles de la Mer Egée, sur la Côte Maritime de l'Asie, dans l'Italie & dans la Sicile. Ils s'éta-

blirent aussi dans les Gaules, l'Espagne & l'Afrique. Ces Colonies se formoient par divers motifs; mais c'étoit principalement pour se mettre mieux qu'on n'étoit, soit parce qu'on n'avoit pas assez de terrein, ou parce qu'on avoit des voisins trop incommodes : c'étoit aussi quelquefois pour s'assûrer d'une contrée qu'on avoit soumise. On ne doit pas mettre au rang des Colonies ces troupes de Vagabonds, qui s'éloignoient de la Patrie pour suivre un Chef rébelle ou mécontent.

Nous n'avons qu'un mot en notre Langue pour désigner toutes les espéces de *Colonies*. Les Grecs en avoient deux, dont on n'usoit pas indifféremment. On appelloit ἀποικία toute Colonie envoyée par les Républiques en des Pays barbares & deserts, dans la seule vue de les peupler : mais quand une République victorieuse faisoit passer dans un Pays conquis une partie de ses Citoyens, pour les mê-

ler avec les Habitans naturels, & dont ces nouveaux venus partageoient les biens, ces Colonies se nommoient κληρυχίαι, & ceux qui les composoient, κληρῦχοι.

Les Colonies ne partoient pas qu'on n'eut pratiqué certaines cérémonies, dont l'usage étoit uniforme dans toute la Gréce. Après avoir dressé le rôle des noms de tous ceux qui devoient former la Colonie, on leur choisissoit un Chef qui étoit toujours de la Métropole. Il est arrivé quelquefois qu'un nombre considérable d'Habitans d'une contrée, s'unissoient ensemble pour aller, sans être conduits par aucun Chef, s'établir dans un même lieu. Alors la Métropole de cette nouvelle Ville n'étoit pas une Ville particuliére, c'étoit toute la contrée d'où l'on étoit venu fonder la nouvelle Colonie.

Avant de se mettre en chemin, on offroit des Sacrifices pour attirer la protection du Ciel sur des

Citoyens, qui souvent, moins pour leur propre intérêt, que pour l'intérêt de la Patrie, avoient le courage de la quitter, & d'aller habiter dans une autre Région. L'Etat leur fournissoit des Armes, des vivres, & toutes les provisions nécessaires. On leur donnoit aussi, au nom de la République, un *Diplome*, autrement des Patentes revêtues de toutes les formalités qui rendent un Acte autentique, & l'Original étoit déposé dans les Archives de la Métropole. Pour prévenir les contestations, on nommoit des Commissaires qui régleroient le partage des terres, & établiroient un gouvernement conforme aux Loix de la Métropole.

Toutes ces cérémonies étant achevées, on se mettoit en marche, & les Ministres de la Religion étoient à la tête, portant les images des Dieux Tutelaires & le feu sacré. Ce dernier article étoit si essentiel, qu'une Colonie formée par plusieurs Villes, reconnoissoit

pour Métropole, celle où l'on avoit pris le feu ſacré.

L'Auteur paſſe enſuite à l'explication des droits que la Métropole avoit ſur ſes Colonies. Il ne s'attache qu'à ceux qui étoient plus univerſels, car il y en avoit quelquefois de particuliers. 1°. Les Colonies étoient obligées d'envoyer chaque année des Députés à la Métropole pour y offrir des Sacrifices aux Dieux de la Patrie, & leur préſenter les prémices des fruits de la Colonie d'où ces Députés étoient venus. Les Villes Grecques d'Aſie s'acquittoient exactement de ce devoir, ſelon le témoignage d'Iſocrate & d'Ariſtide. 2°. Si le feu ſacré que chaque Ville gardoit avec ſoin dans ſon *Prytanée*, s'éteignoit par quelque accident, en quelque Colonie, elle ne pouvoit le ralumer qu'au feu ſacré du *Prytanée* de ſa Métropole. 3°. Nous apprenons du Scholiaſte de Thucydide, que les Colonies prenoient leurs Prê-

tres dans la Métropole, ce qui, ſelon toutes les apparences s'entend ſeulement des Prêtres affectés aux Dieux Tutelaires, non de tous ceux qui étoient deſtinés au culte des Divinités ſubalternes, dont les Miniſtres étoient en trop grand nombre. 4°. Si quelque Citoyen de la Métropole ſe trouvoit dans la Colonie, lorſqu'on y diſtribuoit une victime, on commençoit par lui la diſtribution. Les Corinthiens ſe plaignoient dans Thucydide, qu'on n'avoit point eu pour eux ces égards à Corcyre. 5°. On cédoit aux Citoyens de la Métropole les premieres places dans les Spectacles, les Jeux, toutes les Aſſemblées publiques. 6°. Les Colonies ornoient les Temples de leur Métropole, de Trophées, de Statues, de Colomnes, de dépouilles des Ennemis.

Outre les droits honorifiques, il y en avoit auſſi d'utiles. Les Citoyens de la Métropole pouvoient contracter des mariages dans ſes

Colonies, & les enfans qui en naissoient n'étoient pas réputés étrangers : avantage dont les Grecs étoient excessivement jaloux. L'hospitalité entre la Métropole & ses Colonies, étoit un droit réel, indissoluble, religieux, & par conséquent très-précieux de part & d'autre. Quand les discordes intestines, ou quelques guerres étrangéres avoient renversé la forme du Gouvernement, la Métropole nommoit des Législateurs pour remédier à cedésordre. Toute Colonie qui avoit envie de faire quelque nouvel établissement, demandoit un Chef à sa Métropole ; elle lui demandoit aussi des Généraux, pour commander l'Armée quand il étoit question de faire la guerre.

Le plus important de tous les droits d'une Métropole, c'étoit sans contredit, celui d'exiger de ses Colonies, dans ses divers besoins, un secours proportionné à leurs forces. Ces Colonies devoient joindre leurs Troupes à

celles de la Métropole, recevoir ses Flottes dans leurs Ports, & servir d'asyle, s'il étoit nécessaire, aux Citoyens d'une Ville d'où ils tiroient leur origine. La Colonie qui avoit contracté une alliance particuliére avec quelque Peuple voisin, étoit obligée de renoncer à cette alliance, quelque avantageuse qu'elle fut, & quelque danger qu'il y eut à y renoncer, dès que la Métropole entroit en guerre avec ce Peuple.

Si les Métropoles avoient tant de droits utiles ou honorifiqnes sur les Colonies, il étoit juste aussi que ces Métropoles en soutinssent les intérêts dans les occasions. Autrement c'eut été de mauvaises meres, qui eussent bientôt perdu l'affection de leurs filles. L'Histoire Grecque ne nous fournit pas moins d'exemples du zéle des Métropoles pour leur Colonies, que de celui des Colonies pour leurs Métropoles. Il est à remarquer que tant que la *Ville-Mere* étoit fidele à

ſes engagemens, la *Ville-Ayeule*, c'eſt-à-dire, la Métropole de la Métropole, n'exerçoit aucun pouvoir, ſi ce n'eſt peut-être indirectement & très-rarement, ſur ſa petite-fille : mais il y a bien de l'apparence que ſi la petite-fille ſe voyoit abandonnée de ſa mere, l'ayeule étoit ſubrogée dans tous ſes droits, & que la Colonie délaiſſée ne connoiſſoit plus d'autre Métropole.

On ne doit pas ſe perſuader qu'il n'y ait jamais eu de méſintelligence entre les Métropoles & les Colonies, ni entre les Colonies ſorties d'une même Métropole, & qui, comme ſœurs, devoient ſe ſoutenir mutuellement. Ne voit-on pas ſouvent ſurvenir des diviſions & des procès dans les Familles les plus unies? Mais ces diviſions ne durent pas toujours; c'eſt l'image de ce qui eſt arrivé plus d'une fois parmi les Colonies Grecques, juſqu'à ce que tous les droits dont nous avons parlé ont été en-

tierement anéantis. Tant que les différentes Républiques, dont la Grece étoit composée, subsisté-rent dans l'indépendance, elles jouirent de toutes leurs prérogatives : Philippe de Macédoine & son fils Alexandre le Grand donnerent de rudes atteintes à leur liberté. Les Rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre, suivirent son exemple ; enfin toute la Grece fut réduite en Province par les Romains 146 ans avant l'Ere Chrétienne. Les Métropoles ne conserverent plus qu'un phantôme d'autorité, & chaque Ville ne pensa qu'à plaire au Maître commun : c'étoit l'unique moyen de se faire valoir.

Le nom de Métropole eut alors une autre signification ; il marquoit seulement que la Ville qu'on nommoit ainsi, étoit la principale Ville d'une certaine contrée. Cette nouvelle espéce de Métropoles peut fornir une ample matiére pour une seconde Dissertation.

Janvier 1746.

Qui eſt plus en état d'y travailler avec ſuccès que l'Auteur de celle dont nous rendons compte au Public, ſurtout s'il arrivoit que ce ſujet fut propoſé par l'Académie des belles Lettres pour le Prix? L'Auteur ſouffrira-t-il qu'il paſſe en d'autres mains que les ſiennes? Il y a plus de droit, qu'une Métropole n'en a ſur ſa Colonie.

ARTICLE IV.

HISTOIRE DES HOMMES Illustres de l'Ordre de S. Dominique ; Ouvrage dédié à sa Sainteté, par le R. P. A. Touron, *Religieux du même Ordre. Tome II. A Paris, chez* Babuty, *rue S. Jacques, à S. Chrysostôme ;* & Quillau *pere, rue Galande, à l'Annonciation.* 1745. *in* 4°. *pages* 775.

LE R. P. Touron a mis à la tête de ce second Volume une Lettre très gracieuse, qui lui a été écrite de Rome, de la part de sa Sainteté, par M. le Cardinal Valenti, Sécrétaire d'Etat. Elle est très-capable d'encourager l'Auteur à continuer son Ouvrage. On travaille avec plus d'ardeur & plus de consolation, quand on est assuré que le travail qu'on a entrepris a mérité l'estime & l'approbation du Chef de l'Eglise.

Janvier 1746.

Le Tome dont nous rendons compte au Public, contient les Vies de cinquante-quatre hommes illuſtres de l'Ordre de S. Dominique, qui ſe ſont diſtingués par leur vertu & leurs talents: les titres & les emplois dont ils ont été honorés par ceux à qui il appartient de récompenſer le mérite, montrent combien ils furent conſidérés des Souverains Pontiſes & des Rois. On n'attend pas de nous que nous entrions dans un grand détail: nous choiſirons divers traits que nous croirons convenir davantage à nos Mémoires & au goût de ceux qui les liſent: c'eſt pour nous une obligation indiſpenſable de préférer ces Sçavans, qui ſe ſont rendus célébres par des Ouvrages profonds, à ces Religieux édifians, qui ne ſe ſont fait connoître que par leurs vertus, ſoit dans le Cloître, ſoit dans l'Egliſe, quoiqu'ils euſſent peut-être autant de capacité que les premiers. Il ne ſeroit

pourtant pas honnête d'omettre ces Ecrivains ſolidement dévots, qui ſe ſont exercés ſur la vie Myſtique & ſur ce qui concerne la perfection Chrétienne. Nous promettons d'en parler avec une juſte ſobriété.

Raymond *Béquin* ou de *Béquin*, né à Toulouſe, entra dans l'Ordre de S. Dominique avant la fin du treiziéme ſiécle. Dans un Chapitre général, tenu à Pampelune en 1317, il fut choiſi pour expliquer le Maître des Sentences à Paris, dans le Collége de S. Jacques, & prendre les dégrés dans l'Univerſité de la même Ville. Il étoit déja Docteur, lorſque Jean de Poilly, prévenu à l'excès contre les Priviléges des Réguliers, en attaquant ces Priviléges, ne reſpecta pas aſſez l'autorité du S. Siége. On réduiſit ſa Doctrine à ces trois articles. 1°. Ceux qui ſe ſont confeſſé aux Religieux, ſont obligés de confeſſer encore les mêmes péchés à leurs Curés. 2°,

Le Canon, *omnis utriusque sexus*, demeurant en vigueur, le Pape ne peut empêcher que les Paroissiens ne soient tenus de confesser tous leurs péchés une fois l'an à leur propre Prêtre, qui est le Curé. 3°. Ni le Pape, ni Dieu même, ne peut donner un pouvoir général d'entendre les confessions, desorte que le pénitent soit dispensé de confesser encore les mêmes péchés à son Curé. Raymond Béquin n'eut besoin que des Ecrits du Docteur Angélique pour combattre son Adversaire. Le Pape Jean XXII. ayant voulu prendre connoissance de cette affaire, les deux Antagonistes se rendirent à Avignon. L'Accusé fut entendu, tantôt en plein Consistoire, tantôt en présence de quelques Cardinaux seulement, mais après avoir dit librement tout ce qu'il jugea à propos, il fut réfuté par les Prélats & les Théologiens du Pape, qui prouvérent solidement, que le propre Prêtre à qui il est

néceſſaire de ſe confeſſer ſelon le Canon, *omnis utriuſque ſexus*, n'eſt pas ſeulement le Curé, mais le Pape, l'Evêque & tout Prêtre qui en a reçu le pouvoir, ou du Pape, ou de l'Evêque du lieu. Jean de Poilly fut ſi bien convaincu par la force des raiſonnemens dont on le combattit, qu'il ſe rétracta en plein Conſiſtoire, promettant de ſe rétracter publiquement & de ſa propre bouche à Paris : ce qu'il exécuta, tant dans ſes Leçons que dans ſes Sermons. Toute cette cauſe fut terminée par la fameuſe Décrétale de Jean XXII. *vas electionis*. Parmi les Théologiens qui aſſiſterent à cette diſpute, on compte Hervée Noël, alors Général des Freres Prêcheurs, Pierre de la Palu, depuis Patriarche de Jéruſalem, Guillaume de Laudun, Maître du Sacré Palais, tous deux auſſi du même Ordre. Raymond Béquin parla avec tant d'érudition & de modération, que le Pape voulut l'avoir dès-lors pour ſon

premier Théologien. Guillaume de Laudun ayant été élevé à la dignité d'Archevêque de Vienne, Raymond lui ſuccéda dans celle de Maître du Sacré Palais. Ce fut pendant qu'il exerçoit cette charge, que la queſtion de la pauvreté de J. C. fut vivement agitée devant le S. Siége. Le nouveau Maître du Sacré Palais y ſervit utilement. Enfin après l'examen le plus ſérieux, le Pape publia la Conſtitution, *ad conditorem*, par laquelle il révoque la Décrétale *exiit* de Nicolas III. c'étoit, ſelon un Hiſtorien François, *le grand appui des Fraticelles.*

Raymond n'étoit pas ſeulement profond Théologien, il étoit encore excellent Orateur; il le fit bien voir dans le diſcours qu'il prononça devant le Pape & le Sacré College des Cardinaux, le Roi de Naples & toute la Cour Romaine, pendant la ſolemnité de la Canoniſation de S. Thomas, à laquelle il avoit beaucoup travaillé avec trois Cardinaux de ſon

Ordre. Pierre, Archevêque de Nicosie dans l'Isle de Chypre, & qui avoit aussi le titre de Patriarche de Jérusalem étant mort, le Maître du Sacré Palais fut son successeur dans le Patriarchat, & comme il ne lui étoit pas possible de pénétrer jusqu'à Jérusalem, encore moins d'y résider, toutes les Villes de la Palestine étant occupées par les Sarrasins, le Pape lui donna l'administration de l'Eglise de Nicosie. Ce fut dans cette Ville & dans l'isle où elle est située, qu'il se consuma de fatigues & de soins, montrant qu'on peut être tout ensemble, Théologien, Orateur & homme Apostolique. Il mourut vers la fin de l'année 1328.

Gerard de la Palu, Seigneur de Varembon & de plusieurs autres lieux, dans le Comté de Bresse, eut six enfans, dont le plus jeune, Pierre de la Palu, embrassa l'Institut des Freres Prêcheurs. Il fut employé avec distinction par plu-

ſieurs Souverains, en des affaires importantes, & il a toujours été regardé comme un des plus grands ornemens de ſon Ordre, de ſa Nation & de ſon ſiécle. La réputation qu'il s'étoit faite par ſa pénétration & ſa capacité, détermina Jean XXII. à le joindre au Maître du Sacré Palais & à ſix autres Docteurs, qui avoient été choiſis pour examiner la Doctrine de Pierre-Jean d'Olive, fameux viſionnaire : ils la cenſurerent, comme pleine de témérité, d'erreur, de blaſphême & d'héréſie. La Bulle, qui ne fut publiée que pluſieurs années après cet examen, eſt entierement conforme à la cenſure des Théologiens.

Le Siége Patriarchal de Jéruſalem étant vacant par la mort de Raymond Béquin, le Pape nomma pour le remplir, & ſacra lui-même à Avignon Pierre de la Palu en 1329. Le nouveau Patriarche paſſa en Egypte pour retirer des mains du Sultan la Paleſtine,

par la voye de la négociation, mais ce Prince ne voulut entendre aucune propoſition. Le Patriarche fut donc obligé de revenir en France; il ſe rendit d'abord à la Cour du Pape, & vint enſuite à celle du Roi, repréſentant partout avec zéle l'oppreſſion des Chrétiens qui vivoient dans les Etats du Soudan. On fut vivement touché de cette horrible ſervitude, & Philippe VI. demanda au Pape de faire prêcher une nouvelle Croiſade pour le recouvrement de la Terre Sainte : la Bulle fut expédiée, le Roi prit le premier la Croix, le Patriarche enſuite, & à leur exemple un grand nombre de Seigneurs : il ſembloit que ce beau projet étoit bien près de l'exécution, lorſque la guerre que la France eut à ſoutenir contre l'Angleterre y mit un obſtacle invincible.

Pierre de la Palu combattit, dès leur naiſſance les ſentimens ſinguliers du célébre Durand, alors

Evêque de Meaux. Le premier marchoit conſtamment ſur les traces des anciens Docteurs pendant que le ſecond ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de s'en écarter. L'un & l'autre ſe réunirent pour ſoutenir que la viſion béatifique étoit accordée aux ames juſtes après la mort, dès qu'il ne leur reſtoit plus rien à expier. On accuſoit Jean XXII. de penſer autrement. Le Roi ayant aſſemblé dans le Château de Vincennes des Evêques & des Docteurs, qui avoient à leur tête Pierre de la Palu; le ſçavant Patriarche parla avec beaucoup de force pour l'ancienne Doctrine de l'Egliſe : mais il ſe garda bien d'imputer à ſon Chef viſible une erreur contre la Foi. Ce digne Prélat ſe trouvant trop occupé pour donner toute l'attention qu'il eut déſiré à l'Egliſe de Lemite la neuve en Chypre, & dont on lui avoit commis l'adminiſtration s'en démit volontairement, & quelque tems après il accepta l'adminiſtration

de l'Eglise de Conserans. Il mourut saintement à Paris, le dernier jour de Janvier 1342, & il fut enterré parmi ses Freres, dans leur Eglise de S. Jacques, où l'on voit encore aujourd'hui son Epitaphe. Oderic Raynald s'est donc trompé, lorsqu'il assure que Clément VI. le mit à la tête des Croisés, qui allerent en 1345 au secours des Chrétiens, assiegés dans Smyrne par les Infideles.

On n'a imprimé qu'une petite partie des Ouvrages de Pierre de la Palu. La plupart sont restés dans les Bibliothéques. Ces sortes de Manuscrits, quelque précieux qu'ils soient en eux-mêmes, dès qu'ils sont écrits dans le stile de l'Ecole, ne sont pas aujourd'hui fort recherchés.

Jean Taulere naquit en Allemagne en 1294, & il se fit Dominiquain à Strasbourg vers le commencement du Pontificat de Jean XXII. Ce ne fut pas à Paris qu'il reçut le bonnet de Docteur,

car son nom ne se trouve pas dans la Liste : Surius prétend que ce fut en Allemagne & dans l'Université de Cologne. Taulere avoit tous les talens nécessaires pour briller dans les Ecoles : mais il aima mieux les consacrer à la sanctification des ames par le ministere de la parole. Il prêcha avec un grand zéle & un grand succès. Cependant l'ouvrage de sa propre perfection n'avançoit pas assez parmi les distractions, presque inséparables de ces sortes d'exercices. Un Laïc, qui s'étoit mis sous sa conduite, le lui fit remarquer, & le Prédicateur oubliant sa réputation & n'ayant rien de cette fierté qu'elle cause ordinairement, écouta humblement son Disciple & suivit ses avis. Le Laïc exigea que pendant deux années entiéres Taulere s'abstînt de prêcher, de confesser, de diriger, se bornant à suivre le train de la Communauté, & demeurant le reste du tems enfermé dans sa cellule pour

y pleurer ſes péchés, & étudier J. C. Cet ordre ſi ſévére fut exécuté à la lettre. Le terme étant expiré, le Prédicateur, du conſentement, & comme avec ſa permiſſion du Laïc, recommença ſes fonctions. Le jour qu'on ſçut qu'il devoit prêcher, après un ſi long ſilence, tout Cologne accourut pour entendre cet Orateur ſi célébre : mais la componction lui ſerrant le cœur, il ne put ni retenir ſes larmes, qui couloient en abondance, ni prononcer une ſeule parole. Tous les Auditeurs ſe retirerent, la plupart perſuadés que la tête avoit tourné au Docteur. Cette épreuve ne dura pas tant que la premiere, mais peut-être ne valut-elle pas moins. Taulere, par le conſeil de ſon Diſciple, devenu ſon Maître, paſſa cinq jours dans la retraite & dans la priere, après quoi il retrouva & exerça ſes talens. Les faux Myſtiques ont prétendu vainement s'appuyer de ſon autorité. Il mourut

Janvier 1746.

à Straſbourg en 1361, ſelon quelques-uns, car on ne convient pas de l'année. Taulere écrivit tous ſes Ouvrages en Allemand, & Surius en a traduit en Latin une bonne partie.

C'eſt à juſte titre que l'Auteur a mis Catherine de Sienne parmi les perſonnes illuſtres de l'Ordre de S. Dominique. Cette grande Sainte s'eſt rendu ſi recommendable par ſes vertus, par ſon eſprit, ſon éloquence, ſa doctrine, ſa prudence, par ſes travaux pour l'utilité des Peuples, & ſon zéle pour la converſion des pécheurs, qu'il y a peu de Docteurs qui ne perde une partie de ſon éclat, en ſe trouvant auprès d'elle. C'eſt ſans fondement que quelques Ecrivains modernes lui ont donné une naiſſance illuſtre, & jamais perſonne n'eut moins beſoin de cet avantage pour avoir de la conſidération. Les perfections dont la grace & la nature l'avoient favoriſée, étoient une eſpéce de nobleſſe

plus rare & plus précieuſe que toute autre. Nous n'entrerons pas dans l'hiſtoire de ſa vie, parce que nous ne pourrions en parler que ſuperficiellement, & que nous aimons mieux n'en rien dire, que d'en dire peu de choſe. De plus, ſainte Catherine de Sienne eſt tellement connue dans toute l'Egliſe, que nos Journaux ne ſçauroient contribuer aucunement à ſa réputation. Nous ne la regarderons donc ici que comme un Auteur, dont les Ouvrages ont mérité les éloges du Public. Nous avons d'elle ſix Traités en forme de Dialogue, un Diſcours ſur l'Annonciation de la Vierge, & un Recueil de 364 Lettres. Le tout a été traduit en pluſieurs Langues, & il s'en eſt fait un grand nombre d'Editions, en Italie, en France, & en Allemagne. Catherine de Sienne mourut à Rome le vingt-neuviéme jour d'Avril, âgée de 33 ans.

ARTICLE V.

BIBLIOTHEQUE Poetique, ou nouveau choix des plus belles piéces de Vers en tout genre, depuis Marot jusqu'aux Poëtes de nos jours, &c. A Paris, chez Briasson, *rue S. Jacques.* 4. *Vol. in*-12. M. DCC. XLV.

NOs ancêtres avoient imaginé des *Bibliothéques Poëtiques*, mais à leur maniere, & dans un goût qui marquoit plus de zéle que d'intelligence. Aussitôt après le rétablissement des Lettres, on donna des Recueils de Poëtes, tant Grecs que Latins, tant anciens que modernes. C'est à ces attentions qu'on fut redevable de la belle collection des Œuvres d'Homere, & des autres Poëtes héroïques, par Henri Etienne. C'est ce qui fit rassembler dans d'autres volumes tous les restes de l'Antiqui-

té Grecque, ſans en excepter les plus petits fragments, & les Sentences détachées. C'eſt ce qui donna naiſſance à cette vaſte compilation appellée le *Chœur des Poëtes Latins*; & pour venir aux modernes, les Littérateurs connoiſſent les Poëſies imprimées il y a 150 ans, ſous le titre de *Délices des Poëtes Italiens*, *François*, *Allemands*, *Ecoſſois*, &c. Recueil eſtimable à bien des égards : on y trouve les Politiens, les Sannazars, les Fracaſtors, les de l'Hopital, les de ſainte Marthe, & pluſieurs autres qui pourroient mériter des Editions nouvelles.

Mais encore une fois, ces idées de *Bibliothéques Poëtiques* n'étoient point des deſſeins analyſés, des ſyſtêmes propres à ſoulager les Lecteurs, à les inſtruire ou à les amuſer par les voyes les plus courtes. On avoit eu plus d'égard à la conſervation des Ouvrages qu'à l'utilité du Public, on vouloit que ces Livres fuſſent comme des Ar-

chives Littéraires, où l'on pût trouver l'excellent & le médiocre, la belle antiquité, & le bas siécle; Virgile par exemple avec Claudien, Homere avec Nicandre; sainte Marthe, Politien, Fracastor, avec une foule de Poëtes sans mérite.

Tel n'est pas le dessein de M. *le Fort de la Moriniere*, dont nous annonçons la *Bibliothéque Poëtique*. Son Livre est un Ouvrage de goût, de choix & de méthode: on n'y remonte point jusqu'à nos vieux Romanciers, Poëtes aussi Gotiqûes que les chaperons dont ils faisoient leurs beaux atours. On commence à *Clément Marot*, le pere des graces parmi nous, & l'on descend peu à peu jusqu'à nos jours, sans parler toutefois des Poëtes vivants: car on ne prend ici que sur les morts, *gens paisibles*, dit notre Auteur, *& avec lesquels il n'y a aucun retour facheux à craindre.*

Mais encore depuis Marot jus-

qu'à nous, on ſupprime bien des Auteurs qui ont eu plus de réputation que de mérite : de ce nombre ſont *Ronſard*, *Baïf*, *Jodelle* & quelques autres. Enſuite dans ceux mêmes qu'on ſe détermine à citer, la critique démêle le bon du mauvais ; car pluſieurs de nos Poëtes, ſemblables à Lucilius, roulent des eaux limoneuſes : il faut ſçavoir en ſéparer quelques pailletes d'or répandues çà & là, & tel a été le travail de M. de la Moriniere ; en quoi il mérite certainement tous les éloges du Public.

Ajoutons un autre trait de ſa judicieuſe attention. Il y a dans chaque pays, quand on y eſt parvenu au période de la bonne Littérature, cinq ou ſix Poëtes excellens, qui forment, pour ainſi dire, la Cour ſouveraine, ou, ſi l'on veut, le conſeil ſecret d'Apollon. Dans la Gréce, Homere, Théocrite, Anacréon, Pindare, Sophocle & Euripide ; à Rome, Virgile, Horace, Ovide, Terence, Ti-

bulle & Lucrece; parmi nous, Boileau, la Fontaine, Racine, Moliere & Rousseau; voilà les grands Maîtres, tout le monde les connoît & les possede; il n'est donc pas nécessaire de les faire entrer dans une *Bibliothéque Poëtique.* Ainsi nos anciens Compilateurs se donnerent une peine assez inutile en mettant dans leurs Recueils tous les Coriphées de la Poësie Grecque & Latine; cela est si vrai, qu'on ne va guéres chercher aujourd'hui Virgile & Horace dans le *chorus Poëtarum*, on les a partout ailleurs, & dans toutes les formes. M. de la Moriniere a senti la force de ces raisons; il n'a point donné place dans sa *Bibliothéque* à Boileau, à la Fontaine, à Racine, à Moliere, à Rousseau; ces hommes illustres sont comme des Princes qui ont leur Cour à part, & qui ne logent point au grand Commun; d'ailleurs, comment réduire leurs immenses richesses à des Extraits? Si l'on avoit vu dans

le Recueil de notre Auteur quelques petits morceaux de Boileau, & des autres, on lui auroit dit ſans doute :

Magno de flumine mallem
Quam ex hoc ſonticulo tantundem ſumere . . . .

Le plan de cette Bibliothéque eſt donc fort bien pris, & il n'eſt perſonne qui ne l'approuve; on pourroit faire ſoi-même de très-beaux Vers, & n'avoir pas le talent d'arranger un Livre comme celui-ci. On y trouve, outre des Extraits de chaque Poëte, un abregé de leur Vie avec des Notes au bas des pages, ſoit pour expliquer des traits hiſtoriques, ſoit pour donner l'intelligence de quelques mots ſurannés. Mais ce qui fait connoître encore plus la capacité de l'Auteur dans la matiere qu'il embraſſe, c'eſt le diſcours préliminaire où il diſcute l'origine & les progrès de la Poëſie Françoiſe. Ce morceau eſt très-curieux, & l'on

nous ſçaura gré d'en donner le précis.

Le régne de la Poëſie, on pourroit peut-être dire des Arts en général, reſſemble aux grandes Monarchies : leur origine eſt obſcure, leurs progrès ſont lents; leurs révolutions ſont tantôt fâcheuſes, & tantôt ſuivies de grands avantages; nos vieux Gaulois du tems de Céſar aimoïent les Vers; ils étoient guerriers & enjoués; ils ſçavoient battre leurs ennemis & chanter ſur le champ de bataille; c'eſt encore aujourd'hui le génie de la Nation. Mais quelle fut leur Poëſie? & quelles régles y obſerverent-ils? Ce ſont des queſtions qu'il n'eſt pas poſſible de réſoudre. Ils avoient leurs Druides qui faiſoient les fonctions de Poëtes & de Philoſophes, de Prêtres & de Légiſlateurs. C'eſt tout ce qu'on peut ſçavoir d'un tems ſi reculé, car nous ne croyons pas qu'on ſoit d'humeur à aller conſulter le Druide dont on nous parloit il y a

quelque tems dans un joli voyage fait en Languedoc & en Provence.

Après l'inondation des Germains dans les Gaules, tout devint barbare, les mœurs & le langage, la Poësie & la Prose. On se picqua de Vers Latins sous Charlemagne, ce Prince & ses Courtisans affecterent des dénominations qui exprimoient leùr amour pour les Muses. Alcuin qui donnoit le ton, s'appelloit Horace; Angilbert, jeune Seigneur de la Cour, prenoit le nom d'Homere; un autre étoit Virgile, un autre Ovide, & l'Empereur lui-même se faisoit appeller David, apparemment à cause de sa qualité de Souverain & de son zéle pour la Poësie Sacrée. Mais il est plus aisé de prendre des titres, que d'en soutenir la dignité. Quelle Poësie étoit-ce que celle du neuviéme siécle, & qui ressembla jamais moins à Horace que le Docte Alcuin, dont on nous a conservé quelques Vers sans feu, sans expression, & sans génie?

Bientôt après naquit la rime, on l'appliqua aux mauvaises rapsodies latines qui couroient le monde, c'est l'origine des Proses rimées, des Vers Leonins, & autres productions barbares. La rime s'empara ensuite des Vers françois qui devinrent le métier de nos *Troubadours*, Poëtes très-fameux il y a quatre ou cinq cens ans. A ceux-ci se joignirent les pieux Comédiens *de la Passion*, Troupe ridicule;

Qui sottement zelée en sa simplicité
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par
piété.

Ce qu'il y eut de mieux au treiziéme siécle, fut l'art badin & chansonneur du Roi de Navarre Thibaud. Le Roman de la Rose datte aussi de ce tems-là, mais il ne fut achevé que dans le siécle suivant, par *Jean de Meun*, surnommé *Clopinel*, qu'on regarda pour lors comme le Prince des Poëtes. Il eut cependant pour Adversaires

Jean Gerſon, & d'autres Docteurs en Théologie qui s'éleverent avec raiſon contre la morale licentieuſe de ſon Poëme; le mal étoit qu'ils n'avoient à y oppoſer que des Diſſertations Scholaſtiques qu'on ne liſoit point, au lieu que le Roman de la Roſe étoit entre les mains de tout le monde. Pour en dégoûter le Public, il auroit fallu imaginer quelque Poëſie bien montée pour les mœurs, & où l'on eut répandu de la délicateſſe, mais cette derniere qualité paſſoit les forces de nos Docteurs du quatorziéme ſiécle.

Sous Charles V. on vit éclore le goût de la Ballade, du Virelai, du chant Royal, du Triolet, du Rondeau, & en général de toutes les piéces dont l'agrément conſiſte dans le refrain. Mais on ne laiſſa pas de travailler toujours ſur de grands ſujets, qui dans l'execution ſe trouvoient tous ſans étincelle poëtique. M. le *Fort de la Moriniere*, qui eſt ſi verſé dans l'hiſtoi-

re de notre ancienne Poësie, ne nous dit rien des 40 mille Vers (a) que composa un Religieux de l'Ordre des Carmes, nommé Jean de Vinette, sur *les trois Maries de l'Evangile*, ni d'un autre Poëme très-long & très-plat sur l'expédition des Bretons en Italie, sous le Pape Grégoire XI. & au commencement du grand schisme. (b) Ce dernier Ouvrage est de Jean de la *Perenne*, qui croyoit être Poëte, pour sçavoir mettre des rimes au bout de quelques syllabes, cela s'appelloit des Vers, & ce n'étoit que de mauvaise Prose.

Il faut lire toute la suite de ce discours préliminaire, pour voir toutes les nuances que prend notre Poësie sur la fin du quinziéme siécle : le Prince Charles Duc d'Orleans, pere de Louis XII. mit de la noblesse & des graces dans ses compositions ; *Villon* connut un

(a) Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Tome XIII. Page 520.

(b) Anecdot. Tome 3. Pag. 1456.

badinage délicat ; c'est à lui qu'on fait l'honneur

> D'avoir sçu le premier dans ces siécles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.

Mais M. de la *Moriniere* croit que cet éloge convient mieux au Duc d'Orleans qu'à Villon ; au reste celui-ci & la plupart des beaux esprits du même tems furent extrêmement licentieux, entr'autres Guillaume *Coquillart*, qui étoit cependant un Ecclésiastique * constitué en dignité, mais il lui étoit arrivé, comme à bien d'autres, d'oublier les devoirs de son état, pour se donner le plaisir de rimer tout ce qui lui venoit à la pensée. Ce *Coquillart* étoit grand joueur, & ayant perdu une grosse somme à un jeu du tems, qui s'appelloit *la Morre*, il en mourut de chagrin, sur quoi Marot faisant allusion à son nom & aux

* Official de Reims.

trois coquilles qu'il portoit dans ſes armes, dit :

La Morre eſt jeu pire qu'aux Quilles,
Ni qu'aux Echecs, ni qu'aux Quillart :
A ce méchant jeu, Coquillart
Perdit la vie & ſes Coquilles.

Enfin après tant d'efforts pour donner à notre Poëſie quelque choſe du naturel des anciens, parut ce *Maître Clément Marot*, originaire de Caën, mais né à Cahors dans le Querci. C'eſt par lui que commence la Bibliothéque de notre Auteur. Elle comprend quatre volumes, chacun partagé en cinq Livres. On ne s'attend pas que nous donnions un Extrait ſuivi de toutes les Piéces qu'on y rencontre, ce ſeroit une nouvelle Bibliothéque en abregé. Il ſuffit de dire qu'on trouve là une variété de noms & d'ouvrages, capable de ſatisfaire les amateurs de la Poëſie Françoiſe. On a dans le premier volume Marot avec ſes plus jolies Epigrammes, & ſes deux charmantes Epîtres au Roi Fran-

çois I; Du Bellai avec quelques petites piéces qui ont de l'agrément, ſurtout l'Epitaphe du petit *Peloton*; Malherbe avec ſes plus belles Odes; Regnier avec des morceaux tirés de ſes Satires, &c. ſans compter les dépouilles choiſies de Théophile, de Malleville, de Voiture, de Sarrazin, de Triſtan l'Hermite, de S. Amand, de Brebeuf, de Gombaud, de Boiſrobert, &c.

Le ſecond volume ſe reſſent du progrès de nos Muſes: tout y eſt plus plein, plus fort, plus abondant. Racan, d'Aceilli, Benſerade, Peliſſon, Quinault, Madame de la Suze, Madame Deshoulieres; Voilà les principaux noms qui brillent dans ce Recueil: & au milieu de cette Troupe s'éleve le grand Corneille, tel que Muſée parut à Enée & à la Sybille parmi les Habitans des champs Elyſées.

Medium nam plurima turba
Hunc habet, atque humeris extantem ſuſpicit altis.

Il ſemble qu'on pourroit demander ici à M. de la Moriniere, pourquoi il n'a pas mis Corneille au nombre de ces cinq ou ſix privilegiés, qui, ont des appartements ſéparés ſur le Parnaſſe François. Quand M. Titon éleva le monument que tout Paris admire, il plaça Corneille dans le lieu le plus éminent; on le voit là debout, vêtu à la Romaine, le Cothurne aux pieds, & une flamme ſymbolique lui ſort du ſommet de la tête. Il fait ſur ce double côteau la même figure à peu près que Caton aux Enfers, donnant des Loix aux Héros, & recevant leurs hommages.

On peut demander encore pourquoi Thomas Corneille n'a pas le moindre petit réduit dans la nouvelle Bibliothéque; c'eſt un de nos illuſtres du ſiécle dernier, & il eſt d'ailleurs ſi bien apparenté, qu'Apollon ne pourra jamais le méconnoître.

Le troiſiéme Volume commen-

ce par Segrais ; il a ici le premier rang, peut-être à cause de la Chronologie ; si l'on en croit M. de V, il n'est pas si bien placé au Temple du goût, & il n'y fait plus qu'une médiocre figure ; cela doit être, s'il est vrai que son *Eneïde soit écrite du stile de Chapelain.* C'est aux Critiques, aux fins Connoisseurs de juger ce différend. Viennent après lui Perrault, Chevreau, Betoulaud, Bourfault, Charpentier, le P. Commire, Pavillon, Maucroix, la Fare, Coulanges, Chaulieu, &c. Comme quelques-uns de ces Messieurs n'ont laissé que des piéces fugitives, ils ont une vraye obligation à M. de la Moriniere du soin qu'il prend de les recueillir, sans cela ils courroient risque, ou de n'être jamais lus, ou d'être oubliés tout à fait. Combien de gens par exemple, ignorent les deux ou trois piéces Françoises du P. Commire, celles de M. Flechier, celles de Mademoiselle Cheron, celles de Lainez

& quelques autres qui ſont raſſemblées dans ce volume?

Le quatriéme tome a quelque choſe de plus intéreſſant, parce qu'il préſente des contemporains; on y reconnoît les Piéces & les Auteurs, on ſe rappelle les perſonnages avec leurs talens, on rapproche les circonſtances qui ont fait naître les Ouvrages avec la phyſionomie de ceux qui les ont produits. Les Héros de cette quatriéme diviſion, ſont Meſſieurs Boivin, de Villiers, de la Monnoye, de la Motthe, de Valincourt, S. Didier, &c. avec pluſieurs Jéſuites, les Peres de la Rue, du Cerceau, Campiſtron, Cleric, Porée & Brumoi. Le dernier Livre de ce Volume eſt une ſorte de Supplément où l'on a donné un azile à quelques Auteurs oubliés ſur la route, Scarron, Chapelle, le Pays, Sanlec ſont les plus remarquables. Et tel eſt l'Eſquiſſe générale d'un Livre qui ne peut être bien connu s'il n'eſt lu en détail. Pour le pein-

dre d'un trait, disons que c'est un Parnasse fait pour l'imagination & pour l'esprit, comme celui de M. Titon est fait pour les yeux.

ARTICLE VI.

LETTRES DU CARDINAL Mazarin, où l'on voit le secret de la Négociation de la Paix des Pyrenées, & la Relation des Conférences, qu'il a eues pour ce sujet avec Dom Louis de Haro, Ministre d'Etat : Nouvelle Edition, augmentée de plus de cinquante Lettres, corrigée de plusieurs fautes, enrichie de quelques Notes Historiques, & mises dans un meilleur ordre. Deux Volumes in-12. *A Amsterdam, chez Zacharie Chatelain.* 1745.

TOut est si précieux dans ces Lettres, qu'on ne pouvoit apporter trop d'attention à les présenter au Public avec la plus grande fidélité ; car il n'est pas ques-

tion d'amuser ici un Lecteur désœuvré. Il s'agit, non seulement d'un des points les plus intéressants de notre Histoire, mais encore de fournir à ceux, qui ont à traiter des plus grandes Affaires, un modele, qu'ils ne sçauroient trop étudier. La moindre erreur en semblable matiére peut tirer à conséquence, & un seul changement de datte, qui dérangeroit l'ordre, où elles doivent être placées, seroit capable d'y jetter une confusion, que peu de personnes seroient en état de démêler.

Au reste, il est aisé de comprendre, que les dépêches d'un premier Ministre, chargé d'une importante Négociation, ne disent pas tout d'une maniére, qui soit intelligible pour tout le monde, parce que ceux, à qui elles sont adressées, entendent à demi mot, & qu'il est bien des choses, qu'on ne doit pas confier au papier, & qui ne doivent être sçues, que de ceux, à qui on écrit. Ainsi on ne

doit pas s'attendre qu'on puiſſe toujours trouver la clef pour découvrir le ſens de certaines expreſſions myſtérieuſes, encore moins ſuppléer d'ailleurs à ce qu'on ne dit point dans ces Lettres. Les Saumaiſes futurs y ſeront encore plus embarraſſés que nous, & comme les Cabinets des Princes ont toujours été auſſi impénétrables, qu'ils le ſont aujourd'hui, on n'a jamais dû compter ſur une Hiſtoire, où il n'y eût point de vuide. Ceux mêmes, qui, comme Céſar, & tant d'autres, ont écrit leurs propres Mémoires, nous ont-ils montré la vérité toute nuë? Et quelque ſincéres, qu'on les ſuppoſe, peut-on ſe flatter? a t-on même droit d'exiger qu'ils ayent manifeſté au Public tous les reſſorts cachés de leur politique, toutes leurs intrigues ſecretes, tous les motifs de leurs démarches?

Les Notes, dont l'Editeur a enrichi ces Lettres, ne laiſſeront pourtant pas d'avoir leur utilité,

quoiqu'elles ſoient en aſſez petit nombre, & ne roulent que ſur quelques Anecdotes particuliéres, qui regardent des perſonnes fort connues dans le tems du Traité des Pyrenées, & que bien des gens ne connoîtroient pas aujourd'hui. Il auroit pu même en ſupprimer quelques-unes, & ſurtout celles, où l'Editeur a voulu montrer qu'en laiſſant conclure au Public de la lecture des Lettres, qu'il lui préſente, juſqu'où alloit l'habileté, la pénétration, la préſence d'eſprit, la profondeur de la politique, le zele pour la gloire du Roi & le bonheur de l'Etat, la fermeté & la ſoupleſſe du Cardinal Mazarin, il ne s'étoit point laiſſé prévenir pour ſon Héros au point de s'aveugler ſur ſes défauts. Cela eſt fort louable dans un Hiſtorien; mais on ne l'attend point d'un ſimple Editeur, encore moins qu'il donne ſes conjectures comme des faits certains, & au hazard de ſe tromper.

Quant au ſtyle de ces Lettres, on n'y a rien changé, & on ne le devoit pas. Le Cardinal Mazarin, qui s'embarraſſoit aſſez peu des petites formalités, ne s'étoit apparemment pas fort étudié à écrire bien correctement dans notre Langue : mais on parle & on écrit toujours aſſez bien pour ſe faire entendre, quand on penſe bien, & s'il eſt difficile de rien changer aux expreſſions d'un Auteur, ſans les affoiblir, c'eſt ſurtout à l'égard de ceux, qui traitent les grandes Affaires.

Quoique l'Editeur, comme je l'ai déja obſervé, ne ſe déclare rien moins que partiſan du Cardinal Mazarin, il convient néanmoins ſans peine « que la France „ a eu peu de Miniſtres auſſi ha- „ biles que lui, peu de Négocia- „ teurs auſſi déliés, auſſi fertiles en „ expédients, & pour me ſervir, „ dit-il, de ſon mot favori, auſſi „ heureux ; „ mais il commence le Tableau racourci de l'Etat, où

étoient les Affaires dans le moment du Traité des Pyrenées, & qu'il prétend avoir tiré des Conférences de M. de Lionne, qui ſont en original dans le dépôt du Louvre, par établir que le Cardinal, qui devoit tout au Grand Prince de Condé, étoit venu à bout de l'écarter, & l'avoit obligé à ſe retirer en Flandres, pour y chercher un azile contre ſes piéges, ſous la protection de Philippes IV. le plus grand Ennemi, qu'eût alors la France. Ainſi voilà d'un ſeul trait ce Grand Miniſtre, chargé de tout l'odieux de cette même guerre, qu'il termina avec tant de gloire, taxé de la plus noire ingratitude, & par une conſéquence naturelle, ſoupçonné d'avoir eu moins en vûë la gloire & l'intérêt du Roi ſon Maître, en s'oppoſant avec tant de fermeté aux inſtances, que lui fit Dom Louis de Haro en faveur de M. le Prince, que de perſécuter ſon Ennemi.

L'Editeur prétend même, mais à qui le persuadera-t-il ? Que, si le Traité, par lequel ce Prince se lia avec le Roi d'Espagne, n'eut point d'exécution, ce fut par les intrigues de Mazarin, qui pour se rendre nécessaire, & pour avoir le moyen de perdre ce Héros, perpétuoit la guerre, en faisant semblant de vouloir la paix, jusqu'à recommander à M. de Lionne, qu'il envoyoit pour négocier en Espagne, de rompre les Conférences avec éclat, & de donner pour prétexte les prétentions du Prince, afin de lui attirer la haine de toute la Terre, tandis qu'il se servoit de la misere publique pour aigrir le Roi contre ce même Prince, qu'il en faisoit l'Auteur. Il insinue même que M. de Lionne, qui étoit, disoit-il, livré au Cardinal, & ennemi particulier du Grand Condé, ne devoit proposer le mariage de l'Infante d'Espagne avec Louis XIV. dont la paix devoit être une suite néces-

ſaire, que pour empêcher cette paix ſi déſirée, prévoyant bien que l'Empereur mettroit tout en uſage pour empêcher cette Alliance, comme il arriva.

D'autre part le Comte de Fuenſaldagne vouloit la paix, & y avoit travaillé, tandis qu'il étoit à la tête des Armées & des Finances d'Eſpagne dans les Pays-Bas, dans la vûë de ſe rendre néceſſaire, & de ſe débarraſſer d'un Supérieur à tous égards, tel que le Prince de Condé; mais les mécontentemens, qu'il avoit donnés à ce Prince, avoient obligé le Roi Catholique à le rappeller, & à l'envoyer commander dans le Milanès. Il avoit grande envie de retourner en Flandres, & pour n'y avoir perſonne au deſſus de lui, il n'oublioit rien pour engager la Cour d'Eſpagne à conclure la Paix. Ce fut lui, qui par le moyen des Amis, qu'il avoit à Madrid, fit agréer au Roi ſon Maître, que Dom Antonio Pimentel fut envoyé à Paris, pour y en-

tamer les Négociations. Pimentel fit ce voyage avec le même mystere, qu'avoit affecté M. de Lionne dans celui de Madrid, & il y conclut avec le Cardinal le Traité de Paris, qui servit de base à celui des Pyrenées.

Philippes IV. fut mécontent de la précipitation avec laquelle on avoit mené une Affaire de cette conséquence, & surtout parce qu'on n'y avoit pas ménagé les intérêts du Prince de Condé, autant que sa Majesté le souhaitoit. Dom Louis de Haro proposa alors d'attirer le Cardinal Mazarin à la Frontiere, sous prétexte d'y régler les Articles, ausquels on n'avoit pas pensé dans le Traité de Paris, mais bien résolu de revenir, s'il étoit possible sur plusieurs de ceux, dont on étoit demeuré d'accord, particuliérement sur ce qui concernoit M. le Prince, & en effet ce seul point fatigua plus le Cardinal, & prolongea davantage les Conférences, que tous les autres

ensemble, mais Dom Louis de Haro n'y gagna rien.

Aux trente-six Lettres, qui furent imprimées pour la premiere fois à Paris en 1691, & aux soixante dix-sept, qu'on y ajoûta, & dont on fit un second Volume en 1693, sans se donner la peine de les ranger dans l'ordre de leurs dattes, le nouvel Editeur en ajoûte cinquante, qui n'ont point encore paru, & toutes sont placées à leur rang. On doit lui sçavoir gré surtout de celles, qui contiennent le précis de la premiere & de la dix-neuviéme Conférence, que nous n'avions point, aussi bien que de l'Article touchant M. le Prince, tel que D. Louis de Haro l'avoit dressé, & qu'il s'étoit fait un point d'honneur d'insérer dans le nouveau Traité. Il n'avoit jamais été imprimé, & on nous le donne ici en Espagnol & en François de la Traduction de l'Editeur, il y a joint quelques Lettres du Duc de Gramont au Cardinal Mazarin, & en

Janvier 1746.

particulier celle, où il lui rend compte de ſon entrée à Madrid, lorſqu'il y alla faire la demande de l'Infante d'Eſpagne, & de la réception, qu'on lui fit dans cette Cour.

Les vingt premieres Lettres de ce Recueil ſont du nombre de celles, qui n'avoient point encore vû le jour; la plûpart ſont écrites au Roi & à la Reine Mere, & toutes avant que le Cardinal fût arrivé à S. Jean de Luz. Dans la premiére, datée de Clery du 29 de Juin 1659, le Cardinal y félicite Louis XIV. ſur ce que par la Lettre, qu'il venoit de recevoir de ſa Majeſté, & qu'il trouvoit très-bien écrite, il voit qu'elle s'engage tout de bon à s'appliquer aux Affaires, & ne néglige rien pour devenir un grand Roi: qu'elle jugera aiſément combien cela le touche, puiſqu'elle peut ſe rappeller en quels termes il a ſouvent pris la hardieſſe de lui parler là-deſſus. » Je vous répéte, ajoute-t-il,

» qu'il ne dépendra que de vous
» d'être le plus glorieux Roi, qui
» ait jamais été, Dieu vous ayant
» donné toutes les qualités pour
» cela .... Si une fois vous pre-
» nez le Gouvernail, vous ferez
» plus en un jour, qu'un plus ha-
» bile que moi en six mois; car
» est d'un autre poids, & fait un
» autre éclat & impression ce qu'un
» Roi fait de droit fil, que ce que
» fait un Ministre, quelque au-
» torisé qu'il soit. »

Ce que dit ici le Cardinal, fait voir qu'il connoissoit bien Louis XIV. & qu'il souhaitoit passionnément sa gloire. On lui a rendu justice sur ce point, & on n'aura pas de peine à croire qu'il parloit sincérement, quand il lui disoit dans la même Lettre; « je serai le
» plus heureux des Hommes, si je
» vous vois, comme je n'en dou-
» te pas, exécuter la résolution,
» que vous avez prise, & mourrai
» très-satisfait & content à l'ins-
» tant, que je vous verrai en état

» de gouverner vous-même, ne
» vous servant de vos Ministres,
» que pour entendre leurs avis,
» en profiter, en la maniere qu'il
» vous plaira, & leur donner après
» les Ordres, qu'il vous plaira. »
La seconde Lettre étoit dans le même Pacquet, & étoit adressée à la Reine Mere. Il lui parle de celle, qu'il avoit reçuë du Roi, il lui dit qu'elle est écrite de très-bon sens, & en termes aussi propres, qu'un bon Sécrétaire pourroit faire.

Dans la troisiéme, écrite de S. Dié, & datée du 30 Juin, il commence à lui parler de sa passion pour Marie Mancini, & dans celle, qu'il lui écrivit d'Amboise le 2 de Juillet, après lui avoir dit, que Dieu lui a donné libéralement tout ce qui est nécessaire pour être un des plus grands Princes du Monde, qu'il ne pourroit avec justice se plaindre que de lui-même, s'il ne le devenoit pas, & qu'il avoit remarqué, que quand il

prenoit plaisir à quelque chose, & qu'il s'appliquoit à la bien faire, quoique très-difficile, il en venoit à bout mieux que personne, il ajoûte : « Je vous répliquerai sur » le point des passions, que je ne » suis point satisfait de la répon- » se, que vous me faites... Car de » dire que vous en êtes le Maître, » & que vous sçavez les modérer, » à l'exception d'une.... C'est à » proprement parler ne rien dire; » car vous aurez toujours une pas- » sion, qui vous dominera, & » vous direz de ne pouvoir pas » vaincre celle-là. »

Il s'agissoit encore ici de la passion de Louis XIV. pour Marie Mancini, à laquelle il n'est pas étonnant qu'on ait dit que le Cardinal s'étoit d'abord prêté; mais après la conduite, qu'il a tenuë à ce sujet, & dont l'Editeur doit être mieux instruit que personne, comment a-t-il pu dire que cet Homme si sage, si mesuré, & qui sçavoit si bien prévoir toutes choses, aveu-

glé par son ambition, & par l'idée extravagante de voir sa Niéce sur le premier Trône du Monde ; avoit fermé les yeux sur les périls inévitables d'une Alliance si disproportionnée ? Nous comprenons aisément que des gens, qui ne réfléchissent point, ont pu tenir sur ce sujet des discours fort désavantageux au Cardinal Mazarin, dans un tems, où il étoit en bute à tout le monde ; mais est-il permis aujourd'hui de parler sur le même ton, & surtout à un Ecrivain, qui nous fournit lui-même de quoi le justifier pleinement au Tribunal de quiconque juge sans passion.. Le Public en décidera. La plûpart des Lettres, que le Cardinal écrivit sur sa route au Roi & à la Reine Mere, roulent sur cette affaire ; & il en écrivit de plus fortes encore pendant les Conférences. Jamais peut-être aucun Sujet n'a écrit à son Souverain avec tant de liberté. On peut voir surtout la Lettre du 16 Juillet,

dattée de Cadillac ; celle du 23, écrite de Bidache, où il ne craint point de lui dire, que les avis qui viennent de toutes parts, & qu'il conserve pour les lui faire voir, parlent fort à son préjudice, & qu'il est au désespoir que cela arrive, lorsque sa Majesté témoigne être plus résoluë de s'appliquer aux Affaires pour devenir le plus grand Roi de son siécle en toutes choses : qu'il croit que Dieu lui a envoyé la goutte, pour lui donner lieu d'attendre sa réponse, ne pouvant se résoudre de conférer avec Dom Louis de Haro, étant assuré de le tromper au sujet de son mariage avec l'Infante. Celle du 29, de S. Jean de Luz, où il lui parle ainsi : » Vous êtes le Maître de votre » conduite, mais non pas de m'o- » bliger à l'approuver ; » il l'avertit ensuite, que non seulement en Flandres, mais à Madrid même & dant toute l'Europe, on ne s'entretient plus que de sa passion. Celle du 28 Août, où il lui dit

entr'autres choses; « je sçai que si
» vous êtes obligé de vous marier,
» elle (Marie Mancini) prétend
» rendre la personne, que vous
» épouserez, malheureuse pour
» toute sa vie, ce qui ne pourra
» être, sans que vous le soyez
» aussi... Pourrois-je vous taire,
» que vous préjudiciez au bien de
» vos Affaires, que vous vous at-
» tirez les reproches de tout le
» monde, & que vous vous ex-
» posez à recevoir les marques de
» la colere de Dieu, si vous allez
» vous marier trahissant la per-
» sonne, que vous épouserez.

Il s'ensuit du moins de là, que personne n'a plus contribué, que le Cardinal Mazarin à guérir Louis XIV. d'une passion, qui pouvoit être pour ce Prince la source des plus grands chagrins, & peut-être la cause de bien des malheurs pour le Royaume en prolongeant la guerre, & qu'il n'est nullement vraisemblable qu'il l'ait jamais favorisée. On sçait d'ailleurs, & les

Lettres, qu'on donne aujourd'hui au Public, en font foi, qu'il étoit résolu, pour en prévenir les suites, de sacrifier toute sa fortune en se retirant avec sa Niéce & toute sa Famille en lieu, où on ne les iroit pas chercher, si tous ses efforts pour guérir le Roi d'une si dangereuse passion, n'avoient aucun succès. Mais il n'est que trop ordinaire de saisir les premieres idées, qu'un événement présente, & de les adopter sans les approfondir. On les donne au moins d'abord comme une conjecture assez bien fondée, & elles passent sans examen à la postérité, comme quelque chose de plus. C'est sur quoi les Historiens ne sont pas toujours assez sur leurs gardes.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce Recueil, est sans contredit ce qui regarde les Conférences. C'est toujours à M. le Tellier, que le Cardinal Mazarin en fait le détail, afin qu'il en rende compte à leurs Majestés. Les deux Pléni-

potentiaires y traitoient seuls, ils y appelloient néanmoins quelquefois M. de Lionne & Dom Pedro Coloma, tous deux Sécrétaires d'Etat, qui étoient chargés de rédiger les Articles, quand il en étoit besoin pour avoir quelque éclaircissement, ou pour leur donner en commun des Ordres nécessaires sur quelque incident. D. Pedro Coloma avoit été substitué à Dom Antonio Pimentel, pour les raisons, que nous avons touchées. Celui-ci ne laissa pourtant point de figurer dans le Congrès. Il n'y parut point comme un homme disgracié, & le Cardinal étoit persuadé, comme il le manda à M. de Lionne, que Dom Louis de Haro n'avoit eû d'autre but, en ne se servant point de lui, comme de Sécrétaire d'Etat, que de satisfaire avec cette apparence le Prince de Condé, qui étoit fort mécontent de lui au sujet du Traité de Paris.

Ce Prince avoit envoyé au pre-

mier Miniſtre d'Eſpagne deux Agens pour ſoûtenir ſes intérêts. C'étoient les Sieurs Lenet & Caillet, celui-ci étoit ſon Sécrétaire de confiance, le premier étoit un Conſeiller du Parlement de Dijon, depuis Procureur Général, & enfin Conſeiller d'Etat. Tous deux paroiſſoient avoir beaucoup de crédit auprès de Dom Louis de Haro, & le Cardinal Mazarin ne l'expérimenta que trop. C'étoit toujours à recommencer ſur l'Article de M. le Prince, quand ſes deux Agens avoient vû le premier Miniſtre du Roi d'Eſpagne; mais il en fut la dupe. Le Cardinal profitant de l'extrême paſſion, qu'il témoignoit pour ſervir M. le Prince, en tira des avantages réels pour la France, en ne lui promettant que ce qu'il ſçavoit bien que le Roi étoit très-diſpoſé à accorder, & le pouvoit ſans rien perdre.

Il n'eſt pas poſſible d'entrer dans le détail de ce qui ſe paſſa dans

ces fameuſes Conférences, il faut le lire de ſuite, & n'en rien perdre pour en avoir une idée juſte. Mais il ſuffit d'en avoir vû quelques-unes pour bien connoître le caractere des deux Acteurs, qui parurent ſur ce grand Théatre, & qui attirerent l'attention de toute l'Europe. Dom Louis de Haro, à un naturel lent & irréſolu, joignoit l'eſpérance de fatiguer le Miniſtre de France, afin d'en arracher ce qu'il ſouhaitoit; le Cardinal, qui dès les premiers entretiens l'avoit aiſément percé, paroiſſant toujours impatient de finir, avoit, diſoit-il lui-même, fait une bonne proviſion de flegme, qu'il ſçavoit fort bien cacher, & qui lui donnoit moyen de mettre à profit ſon impatience même, pour arriver à ſon but.

Le premier, tantôt ſous le prétexte de n'avoir pas des pouvoirs ſuffiſants pour accorder ce qu'on lui demandoit, vouloit envoyer des Couriers à Madrid, dans l'eſ-

 pérance

pérance qu'en gagnant du tems, il gagneroit du terrein; tantôt en faiſant naître des incidents imprévûs, tâchoit de déconcerter ſon Compétiteur; le ſecond avec une préſence d'eſprit admirable, trouvoit ſur le champ des réponſes à tout, & avec une ſoupleſſe d'eſprit ſinguliére ne faiſoit point un pas en arriere, que pour en faire deux en avant, & trouvoit toujours le ſecret de perſuader à Dom Louis, qu'il avoit beaucoup gagné, quand on ne lui cédoit que ce qu'on vouloit bien perdre. C'eſt ainſi, par exemple, qu'il fit reſtituer Juliers au Duc de Neubourg, & céder à la France Aveſnes, le Conflans, & toute la partie de la Cerdaigne, qui eſt en deça des Pyrenées.

Il avoit d'ailleurs un grand avantage ſur Dom Louis de Haro en ce qu'il ſçavoit mieux la Carte, que lui, & connoiſſoit bien mieux l'importance des Places, qu'il redemandoit, & l'inutilité de

celles, qu'il cédoit. Il est vrai que Dom Louis sçavoit douter, se tenoit sur la réserve, disputoit le terrein pié à pié, & trouvoit dans son génie des ressources pour faire naître de nouvelles difficultés, quand le Cardinal croyoit avoir répondu à tout. C'est ce qu'on verra avec bien du plaisir dans ces Lettres, où le Cardinal developpe ce qui s'est passé dans les Conférences avec une netteté & une précision, qui met en quelque façon le Lecteur en tiers avec les deux Plénipotentiaires, & lui donne une grande connoissance des intérêts des deux Puissances.

Il y a aussi beaucoup à apprendre dans les Lettres, que le Cardinal écrivoit journellement à M. de Lionne. Elles donnent du moins beaucoup de jour à certains Articles, sur lesquels Dom Louis de Haro incidentoit après les Conférences. Tout cela rapproché l'un de l'autre, forme une excellente Ecole de politique, & comme au-

jourd'hui tout le monde s'en picque, nous ne pouvons douter, que ce Recueil ne faſſe regretter qu'on n'en ait pas un complet de toutes les Lettres d'un des plus grands Maîtres dans cet art, qui ait jamais paru dans le Miniſtere.

ARTICLE VII.

EXTRAIT D'UNE LETTRE de M. le Cardinal Querini *sur le Poëme de Fontenoy.*

Les Italiens ſont nos aînés dans la belle Littérature : nos Muſes étoient ſauvages, quand les leurs étaloient des graces : nous n'avions que des *Troubadours* & des *Jongleurs*, quand ils avoient des Poëtes : nous n'entendions que le jargon de la Dialectique, quand ils goutoient le langage ſublime de mille excellens Maîtres en tout genre.

Cependant peu à peu nous nous ſommes mis au niveau de nos aî-

nés : nous avons acquis des richesses Littéraires que l'Italie avoue, qu'elle goûte, qu'elle adopte même par des Traductions : en quoi elle nous restitue, ce semble, l'espéce d'hommage que nous lui rendîmes si long-tems : car nos ancêtres aimerent à traduire quelques-uns des Littérateurs Italiens, le Mantouan, Vida, Sannazar, &c. & les Modernes ont mis dans notre Langue la *Jerusalem délivrée*, les *deux Rolands*, le *Pastor fido*, avec une infinité d'autres Poësies nées au de-là des Monts.

Tel est donc le commerce réglé entre les deux Nations : mais nous allons citer un exemple où apparemment nous nous croirons obligés à donner du retour à l'Italie, parce qu'elle nous fait une sorte d'honneur qui n'est pas dans la sphere commune.

M. de Voltaire chante le Vainqueur de Fontenoi, il envoye son Poëme à M. le Cardinal Querini, comme Petrarque envoyoit ses

Ouvrages aux Cardinaux & aux Pontifes de ſon tems. M. le Cardinal, l'ami & le protecteur de tous les gens de Lettres, reçoit ce Poëme durant ſon voyage de Breſſe à Rome, c'eſt-à-dire, au mois de Septembre dernier. Il le parcourt avec empreſſement, il en admire l'ordonnance, les expreſſions, les ſentimens; il entreprend même de le traduire en Vers Latins. Sur le champ il monte ſa Lyre, & ce n'eſt plus ſeulement, comme autrefois, un Cardinal * Académicien, qui mene M. de Voltaire au Temple du goût; c'eſt un Cardinal, Bibliothécaire de l'Egliſe, qui place dans ce Temple le monument éternel de la gloire des François. Voici le début du Poëte, & celui de ſon illuſtre Traducteur.

Quoi! du ſiécle paſſé le fameux Satyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque;

* *M. le Cardinal de Polignac.*

Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourants, ses flots épouvantés;
Son Dieu même en fureur, effrayé du passage,
Cédant à nos yeux son onde & son rivage, &c.

Ergóne præteriti Satyris Musa inclyta sæcli
*Heroicæ * clangore tubæ compleverit auras,*
Sparsa canens Rheni atro littora sanguine, cæsosque
Ejus custodes, nec non vada territa, & horum
Numen turbatum, atque furens, quod cerneret undas,
Et ripas aditum patribus permittere nostris?

En voyant ces Vers d'un Cardinal à la suite de ceux d'un Poëte de

* L'Imprimeur a dû mettre *Heroæ clangore tubæ*: car dans *Heroicæ*, la seconde est longue.

profeſſion, il vient en penſée d'admirer avec Petrarque, combien les grands Seigneurs ont de moyens pour parvenir à l'immortalité. C'étoit en écrivant au Cardinal d'Albi, qui ſe picquoit auſſi de Poëſie, que Petrarque inſinuoit cette réfléxion : « Vous autres, » Princes de l'Egliſe, lui diſoit-il, » vous pouvez faire des Vers, » quand, & comme il vous plaît : » vous avez cent autres moyens » d'être célébres dans la poſtérité : » & quand vous prenez encore celui-là, les Muſes vous en ſçavent » gré.

M. le Cardinal Querini a toutes les qualités d'un excellent Prélat ; il réunit en ſa perſonne des connoiſſances, qui pourroient faire pluſieurs Sçavants ; & dans les moments qu'il dérobe aux ſoins d'un voyage, l'amour des Lettres lui inſpire des Vers deſtinés à figurer avec une huitiéme Edition de M. de Voltaire ; cela s'appelle mériter

les Eloges que Petrarque donnoit encore à ſon Cardinal.

Jam tibi ſerta novem ſtudio certante ſorores
Laurea texentes video : jam vertice rubro
Frondis honoratæ viridem pendere coronam.
Jam nemus omne tibi reboat, tibi concinit unda
Cirrhæo de fonte cadens ; tibi pulcher Apollo
Corripit auratam Cytharam, pedibuſque manuque
Tellurem nervoſque ferit . . .

Ceci eſt du quatorziéme ſiécle, & d'un Poëte Ultramontain. Heureuſe terre, qui pût enfanter alors des beautés pareilles ! C'étoit toutefois un mérite bien réel pour notre Cardinal François, (Bernard d'Albi,) de ſçavoir les goûter ; communément on n'en demande pas davantage aux grands Seigneurs.

Mais voici une difficulté conſi-

dérable qui ſe préſente dans le Poëme de Fontenoi : M. le Cardinal Querini la ſent toute entiére, & il l'exprime d'une façon très-ſpirituelle. Il y a dans ce Poëme un peuple de Héros, troupe invincible au champ de Mars, mais fort incommode ſous la plume d'un Poëte Latin. Ma Muſe, dit M. Querini, fut aſſaillie de cette Phalange; je tachai de réduire ces braves, de les captiver dans la meſure; effort inutile! Ils m'inſpirerent preſque autant de terreur qu'ils en avoient répandu dans l'Armée des Alliés. J'abandonnai donc cette partie du Poëme, & je paſſai aux autres.

C'eſt là ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rapelle pour ſon Roi ſon ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, & de mourir vainqueur.

.... Saxo ferus, nostræ quem stirpis alumnum
Dixeris, infernas jam jam cessurus ad umbras
Mauritius, regis causâ, revocat fugientem
Jam jam animum, Martemque rogat cujus vigor illi,
Addatur lux una sibi, victorque recedat.

Nous ne citerons plus qu'un morceau du Poëme & de la Traduction.

Le feu qui se déploye, & qui dans son passage
S'anime en devorant l'aliment de sa rage;
Les torrens débordés, dans l'horreur des hyvers,
Le flux impétueux des menaçantes Mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance.

Janvier 1746.

Non ità, qui latè se se explicat ignis, ubique
Dum serpens vires acquirit, cuncta voratque,
Quæ satis apta suo dederint alimenta furori;
Non adeò torrens, brumâ horrescente, per agros
Qui ruit, irato pelago contingere suevit
Non ita qui fluxus, non hæc, inquam, omnia cursu
Tam rapido volvuntur, &c.

Comme M. de Voltaire a voyagé au Temple du goût avec un Cardinal qui faisoit aussi des Vers Latins, il sera plus à portée que personne de comparer les Muses de ces deux Eminentissimes. Seulement il y a des différences à observer. M. le Cardinal de Polignac a travaillé pour la raison & pour la Religion contre Lucréce; & M. le Cardinal Querini consacre quelques momens à chanter la gloire des François. Le premier, connu

Poëte depuis long-tems & de tout le monde, n'a communiqué ses Poësies qu'à un petit nombre d'amis : l'autre plus démonstratif en ce genre, publie volontiers ce que le goût des beaux Arts lui suggere à tout instant : notre Cardinal François fut encore plus Amateur qu'Auteur, le Cardinal Italien est l'un & l'autre; & il l'est de toutes les maniéres. Ajoutons en finissant, qu'il est bien glorieux pour M. de Voltaire, d'avoir sçu gagner l'estime de deux Mécénes si illustres & si connoisseurs. Petrarque fut aussi l'ami des deux Cardd. Colonnes; Fracastor le fut de Sadolet & de Bembe; ces deux derniers l'avoient été des Médicis & des Frégoses. Quels exemples ! & ce n'est pas la centiéme partie de ceux que nous pourrions citer.

Janvier 1746.

ARTICLE VIII.

LES ELÉMENS de la Médecine Pratique, tirés des Ecrits d'Hippocrate, & de quelques autres Médecins anciens & modernes, où l'on traite des Maladies les plus ordinaires à chaque âge, dans les différentes saisons de l'année, selon lés différentes constitutions de l'air, sous divers climats, & en particulier sous celui de Besiers avec des remarques de Théorie & de Pratique, pour servir de Prodrome à une Histoire générale des Maladies. Par M. Bouillet, correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Sécretaire de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Besiers, & Médecin des Hôpitaux de la même Ville. A Besiers, chez François Barbut 1744. *un Vol. in-4°. pages* 380.

Janvier 1746.

IL s'imprime en France hors de Paris peu de Livres qui ſoient d'un meilleur caractére & d'un meilleur papier, & la correction acheve de faire l'éloge de l'Imprimeur. L'Auteur & ſon Livre méritoient bien cette diſtinction. M. Bouillet eſt connu depuis plus de 20 ans dans nos Mémoires & ailleurs. Le renouvellement du ſyſtême des petits tourbillons du P. Malebranche par M. l'Abbé de Molieres, lui devoit beaucoup & au P. Dufeſc de la même Académie de Beſiers, dont ils ſont les premiers Fondateurs, de concert avec le célébre M. de Mairan leur Compatriote & l'un des principaux ornemens des Academies de Paris.

M. Bouillet nous apprend que livré à la pratique, & ne pouvant ſitôt remplir l'engagement pris en 1737 pour une Hiſtoire générale des Maladies, il avoit cru pouvoir à l'exemple de Meſſieurs Manget & Allen, compoſer de ſes Etudes,

de ses Recueils & de ses Obser-vations un Ouvrage, dont le tout ensemble, les liaisons & divers morceaux étant de lui, le corps général admit des morceaux d'Hippocrate & de divers Auteurs habiles, qui sembloient avoir travaillé relativement au dessein de donner des élémens de Médecine pratique, ausquels il a restreint son projet général pour le présent, & jusqu'à ce qu'un peu plus de loisir ou de tems l'ait mis en état de dégager en plein sa promesse.

En imitant sur cela ces deux Auteurs, M. Bouillet a évité leur diffusion, leur multiplicité de principes, d'explications, de méthodes, de régimes & de remédes qui chargent la mémoire des jeunes Médecins, sans former leur jugement, sans diriger leur pratique, sans la déterminer au moins à quelque chose de précis. Un Médecin doit beaucoup délibérer sans doute : mais il faut pourtant qu'il se détermine, prenant son

parti, ſouvent même aſſez vîte, & devienne déciſif.

Comme M. Bouillet eſt Sécrétaire de ſon Académie, & qu'il s'entend fort bien à donner l'idée d'un Ouvrage, & à en faire des Extraits, nous allons ſuivre, en l'extrayant lui-même celui qu'il donne de ſon prope Ouvrage. Il n'eſt ni flaté ni manqué.

La premiére partie de ſes Elémens donne donc d'après Hippocrate, une idée de la Médecine & des devoirs eſſentiels auſquels cet Art oblige ceux qui en font profeſſion. Il fait enſuite l'énumération des Maladies qui ſe préſentent le plus ſouvent : il indique les voyes par leſquelles elles ont coutume de ſe terminer : il rapporte les régles générales propoſées par cet ancien Médecin, ſoit pour conſerver la ſanté, ſoit pour la rétablir lorſqu'elle eſt altérée. Ce ne ſont là, dit M. Bouillet, que des notions générales & préliminaires, qui ſuppoſent même un

grand nombre d'autres connoiſſances. Mais elles ſuffiſent à un jeune Médecin qui ſçait l'Anatomie, la matiére Médicale, & toutes les autres inſtitutions qu'on prend dans les Univerſités, & qui aura un peu conſulté les Auteurs qui en traitent expreſſement.

La ſeconde partie donne une idée générale de l'œconomie animale & des cauſes des Maladies d'après M. *Helvetius*, à qui il ajoute une Diſſertation de M. *Stahl* ſur la théorie & la pratique des Maladies les plus ordinaires à chaque âge. Ce ſont encore des notions générales, mais dont un jeune Médecin doit être inſtruit, pour pouvoir pénétrer les cauſes d'une infinité de cas particuliers, & pour pouvoir y apporter les remédes convenables.

La troiſiéme partie contient une expoſition des Maladies qui arriverent en Grece du tems d'Hippocrate, & de celles qui furent les plus communes à Paris au tems

du célébre Baillou, vers la fin du seiziéme siécle. On y voit d'abord que malgré la distance des tems & la différence des climats, les mêmes Maladies ont presque toujours régné, d'où il est naturel de conclure que les mêmes régles générales de pratique ont lieu dans tous les tems & dans tous les climats. On voit aussi dans Hippocrate le régime le plus propre à seconder la nature, & on retrouve dans Baillou les mêmes attentions pour aider à cette bonne nature dans les mêmes circonstances. A ces Auteurs M. Bouillet ajoute la pratique des Sydenham & des Chirac, ce qui forme une suite d'instructions, qui vont au même but depuis Hippocrate jusqu'à notre tems.

Dans la quatriéme partie on expose les Maladies les plus communes à Besiers, depuis 1730 jusqu'à 42, avec la maniere dont elles ont été traitées. L'Auteur fait bien connoître le climat de Besiers & le spécifique des Maladies

qui y régnent communément, n'oubliant aucune des circonstances d'âge, de tempérament & de saison qui peuvent influer dans la maladie & dans le régime propre à la prévenir ou à la guérir.

C'est aux Maladies aigues, fiévres ou fiévreuses que l'Auteur s'est principalement attaché, comme à celles qui attaquent le plus directement le germe & le principe de la vie & de la santé. La façon de l'Auteur de faire remarquer une unité de maladies & de régime dans les tems d'Hippocrate & dans le notre, & dans les climats les plus différens, est une des plus grandes preuves qu'on puisse donner de la perfection de la Médecine, & de la justesse de la pratique des Médecins. Cette pratique doit être la vraye, la plus parfaite du moins à laquelle puisse prétendre l'humaniré, puisque malgré la diversité des théories & des sciences qui ont régné dans les divers siécles, le fonds

de la pratique, dicté sans doute par la nature même n'a jamais changé ; & c'est de quoi beaucoup augmenter la confiance du Public pour les Médecins vrais & purs praticiens. Ce qui suit mérite d'être rapporté.

» J'aurois pu, dit l'Auteur, » donner à cet Ouvrage une autre » forme, & le rendre en quelque » sorte plus scientifique. J'aurois » pu l'intituler les Elémens de la » Médecine pratique, démontrés » par les réfléxions simples & na» turelles que tout homme sensé » peut faire sur les mouvemens » de la nature, c'est-à-dire, sur » ce qu'on éprouve en soi-même » ou qu'on observe dans les au» tres, soit en santé, soit en ma» ladie, & par une suite de pro» positions liées ensemble comme » dans un Ouvrage de Mathéma» tique, & confirmées par des » Scholies tirées des Loix de l'œ» conomie animale & des obser» vations faites sur les Cadavres,

» j'aurois pu fixer la route qu'on » doit tenir dans le traitement des » Maladies.

L'Auteur fait voir un exemple de ces ſortes de démonſtrations dont il parle, dans le grand démonſtrateur de la Médecine, Hippocrate, qui dans ſon Livre de l'ancienne Médecine, devine, cherche méthodiquement de quelle façon les hommes peuvent avoir trouvé l'*art Diatetique*, ou la méthode de guérir les Maladies. Hippocrate remonte fort haut. Il ſuppoſe que les hommes vivoient d'abord de gland & d'herbes comme les animaux, mais qu'ayant trouvé cette nourriture trop cruë & trop indigeſte, ils en vinrent au blé d'abord cru, puis moulu & converti en farine, peu à peu en bouillie, enfin en pain, &c.

Avec la permiſſion d'Hippocrate, c'eſt faire les hommes & plus & moins animaux qu'ils ne ſont. Chaque animal a pour le moins ſon inſtinct, & trouve d'abord ſa

nourriture appropriée, ſans tant de recherche & de raiſonnement. L'homme ſeroit plus brute que les animaux, s'il avoit appris d'eux à vivre de gland. Et il ſeroit plus inventeur qu'il n'eſt, s'il avoit ainſi appris de lui-même à vivre de Faiſans & de Perdrix. Il peut avoir été permis à Hippocrate, tout divin qu'on le fait, d'oublier que les hommes venoient d'Adam, qui avoit appris de Dieu même, qu'il pouvoit ſe nourrir de tous les fruits du Paradis terreſtre, à un ſeul près, & que tous les animaux étoient à ſa diſpoſition, & qui l'avoit appris de même à ſes enfans, & aux enfans de ſes enfans juſqu'à Hippocrate & à nous incluſivement. Les hommes naiſſent intelligens, mais le nombre de ceux qui naiſſent Inventeurs & Philoſophes eſt fort petit.

C'eſt dommage qu'un Médecin auſſi éclairé que M. Bouillet n'entreprenne pas les démonſtrations dont il donne ici l'idée, & ne re-

manie pas même un peu celles d'Hippocrate, qu'un peu plus de saine Théologie & de bonne Physique auroit rendu plus capable de toucher un point si délicat.

ARTICLE IX.

MUSÆ RHETORICES, seu Carminum Libri sex, à selectis Rhetorices Alumnis, in Regio Ludovici Magni Collegio elaborati & recitati, in argumenta ipsis proposita. Ab Æg. Ann. Xaverio de la Sante *Societatis Jesu Sacerdote, &c.* C'est-à dire, *les Muses de Rhetorique*, ou, six Livres de Vers composés & récités publiquement par l'élite des Rhétoriciens du Collége de Louis le Grand, sur des sujets proposés *par le P. de la Sante*, *de la Compagnie de Jesus.* A Paris, *chez Jean Barbou*, rue S. Jacques 1745. 2. vol. *in*-12.

PArmi le grand nombre de Livres que l'on met entre les mains de la jeunesse, il en est peu qui soient plus propres que celui-ci à lui faire aimer & cultiver la Poësie Latine. Il faut proposer aux jeunes gens de bons Auteurs à imiter, mais ce n'est pas assez, il faut encore qu'ils soient persuadés qu'il ne leur est pas impossible de les atteindre. Virgile, Horace, Ovide, &c. sont de grands noms qui les effrayent; dix-huit siécles écoulés, entr'eux & nous, avec la réputation prodigieuse dont ils jouissent, les font regarder comme des hommes d'une espéce extraordinaire, qu'il seroit également présomptueux & téméraire de vouloir prendre pour modeles. Il est donc à propos de leur en fournir d'autres, qui, sans les décourager, soient capables de leur former le gout. C'est ce que fait avec succes le P. de la Sante; il leur met devant les yeux des contempo-

rains, tous jeunes comme eux, & engagés dans la même carriere : ou pour mieux dire, c'eſt Virgile & Ovide qu'il leur préſente, ſous une forme & ſous des noms empruntés. L'habile Profeſſeur a ſçu répandre dans les eſſais poëtiques de ſes jeunes Eleves, toute la pureté, l'élégance & la nobleſſe du premier, avec les graces, la délicateſſe & l'abondante variété que nous admirons dans l'autre.

Voilà l'idée la plus juſte que nous puiſſions donner de ce Livre, qui n'eſt point l'ouvrage d'un ſeul homme, mais qu'un ſeul homme cependant a mis dans ſa perfection.

Il en avoit déja paru deux Editions différentes, l'une à Paris, & l'autre à Londres; elles ſont aujourd'hui entiérement épuiſées : cette troiſiéme a été augmentée de la moitié, & ce Recueil forme préſentement deux volumes, où l'on diſtingue par une marque particuliére ce qui a été ajouté.

On voit à la tête du premier

tome un excellent Poëme, intitulé *Ferrum*, qui renferme des beautés dignes des plus grands Poëtes. Le P. de la Sante l'avoit composé pendant sa jeunesse, & c'est ce qui a commencé à lui faire cette réputation, qu'il a toujours si bien soutenue depuis. L'Auteur y enseigne la maniere de construire *le Fer*, il y fait connoître les lieux qui le produisent, & les usages différents ausquels on l'employe. Il y parle aussi de l'union du fer avec l'aiman, & de la direction de l'aiguille aimantée vers le Nord, il explique ensuite l'une & l'autre par une fable ingénieuse qui termine agréablement toute la piéce.

Ce Poëme est tout entier de la façon du P. de la Sante, le reste est en partie le fruit du travail de ses Disciples, si l'on en excepte quelques Vers François, sur lesquels cependant, comme il le dit lui-même dans la Préface, ils ont une espéce de droit; c'est pour eux qu'ils ont été faits, ils les ont

récités, ils peuvent aussi en quelque sorte se les approprier.

Pour réunir sous un même point de vue toutes les piéces qui ont quelque rapport entr'elles, on a divisé ce Recueil en six Livres. Le premier contient *les Origines Poëtiques des Jeux*, du Volant, de la Paulme, du Billard, de l'Oye, du Ballon, &c. Celles de quelques usages particuliers, comme de la *Perruque*, de la *Calenette*, des *Mouches*, des *Nœuds d'épaule*, & du *Manchon;* celles de quelques instrumens Militaires & des Arts, comme de la *Bombe*, du *Toccin*, de la *Tapisserie*, des *Orgues*, de la *Giroüette*, du *Miroir*, &c. Toutes ces origines sont autant de petites fables ingénieusement inventées où les Dieux font presque toujours les principaux rôles.

Apollon pour se vanger de *Marsyas* qui l'avoit défié à la flutte, & de *Zephire* qui avoit tué son ami *Hyacinthe*, fit écorcher le premier, & dans sa peau il enferma

adroitement le meurtrier, & livra le prisonnier avec la prison à une troupe de jeunes gens pour en faire leur jouet. Voilà l'origine du Ballon.

Venus pour cacher les blessures faites par des Mouches sur le visage d'Adonis, y appliqua de petites piéces de soye noire, qui, en couvrant les blessures, servirent encore à faire éclater la blancheur de son teint. Ce second effet en fit bientôt naître la mode parmi les femmes. C'est ainsi que les mouches furent inventées. *Mars* pour punir un jeune homme de la Cour d'Eole, & qui par sa légéreté lui étoit incommode, le fit attacher au haut d'une Tour, d'où tous les efforts des vents ne purent jamais l'enlever. C'est de là que nous vient l'usage de la girouette.

Le second Livre comprend des matiéres plus sérieuses: ce sont des sujets tirés de l'Ancien Testament, divers traits de la vie des Saints, des Sentences pieuses mises en Vers,

& des Hymnes pour certaines Fêtes de l'année.

Le troisiéme est presque tout consacré à la gloire du Roi & de la Famille Royale ; le sacre de ce Prince, son couronnement, la sage administration de son Royaume, le bonheur de ses Peuples, sa maladie, sa guérison, son mariage, la naissance du Dauphin, son éducation, tout y est célébré de cent façons différentes ; en Latin & en François, en grands & en petits Vers ; l'Ode, l'Elegie, l'Eglogue, l'Epître, le Dialogue, l'Emblême, la Devise, l'Epigramme, tout y est employé.

Le quatriéme nous présente des faits historiques pour la plûpart de l'Histoire des Perses, des Grecs & des Romains. C'est Medée qui massacre ses propres enfans, Artemise avale dans du vin les cendres de son époux, Perillus est consumé dans les flancs d'un Taureau d'airain par l'ordre de Phalaris, Empedocle se précipite dans

les flammes du Mont Ætna. L'intrépidité de Sylla, la mort de Lucain, le ſonge d'Otthon, les plaintes de Belizaire, voilà une partie des ſujets que l'on y traite.

Le cinquiéme Livre, tout oppoſé au précédent, ne renferme que des traits fabuleux & de pure invention, ſous leſquels cependant il y a toujours une vérité cachée, qui ordinairement fait alluſion à quelque Anecdote Claſſique.

Dans le ſixiéme enfin, ſe trouvent toutes les autres piéces qui n'ont pû entrer ſous les titres précédens. Il y a des complimens François & Latins, de la Proſe & des Vers, des Traductions, des Enigmes & du Grec même. On voit à la fin de tout cela, l'éloge funébre du P. Porée en ſtile lapidaire, c'eſt un morceau dans le vrai goût des anciens.

Chacune des piéces contenuës dans ce Recueil, mérite une attention particuliére, nous ſouhai-

terions pouvoir nous arrêter ſur toutes pour les faire connoître, mais cela nous conduiroit trop loin. Nous n'entreprendrons pas même d'en rapporter ici aucune, le choix ſeroit difficile à faire, & nous aurions trop de peine à nous déterminer. C'eſt un parterre émaillé des plus belles fleurs, les yeux ne s'attachent ſur aucune en particulier, parce qu'elles ont toutes également de quoi plaire. Si la main ſe porte ſur quelqu'une d'elles, il s'en préſentent d'autres auſſitôt, qui ſemblent leur diſputer la préférence, & l'on demeure indécis.

ARTICLE X.

L'ORIGINE ET LES PROGRE'S des Gardes du Corps, Poëme. Par M. Mauger, *Garde du Corps. A* Paris, *chez* Lottin, *rue S. Jacques, à la Verité.* M. DCC. XLV.

VOilà justement le caractére de nos Guerriers : Terribles au champ de Mars, ils ont des graces, de la douceur, de l'harmonie, après avoir déposé le bouclier & la cuirasse. Durant la Campagne, ils portent la mort au sein des Villes ennemies, dans le quartier d'hyver, ils fréquentent le palais des Muses; vrais éleves du fils de Latone, ils lancent le trait & touchent la lire, ils se couronnent de lauriers & de fleurs.

M. Mauger, Garde du Corps de sa Majesté, vient de mettre au jour le Poëme que nous annonçons. On sçait l'axiome : *Laudent te alie-*

ni; mais il y faut de l'exception quand il s'agit d'héroïſme & de travaux Militaires; car qui peut mieux les repréſenter qu'un témoin oculaire, qu'un compagnon d'armes & de fortune? Le Poëte de profeſſion ne va point à la Guerre, & il fait bien, pour ne pas tomber dans le même inconvénient qu'Horace.

Celerem fugam
Scnſi, relictâ non benè parmulâ.

Il eſt donc dans le bon goût qu'un Militaire loue ſon Corps; & un Corps, tel que celui qui a l'honneur de garder la perſonne du Roi, mérite d'avoir ſon *homme de Lettres*, ſon *Poëte*; il a bien ſes Capitaines & ſes Lieutenants, la Couronne d'immortalité que préſente le Poëte ne pourroit elle pas animer la valeur, auſſi bien que les ordres d'un Officier?

M. Mauger nous a paru réunir trois qualités dans ſon Poëme; le génie Poëtique, la ſcience des

faits qui concernent ſon Corps ; l'amour & le zéle pour ſon Roi. Citons quelques-uns de ſes morceaux pour donner envie de lire le reſte.

Je chante ces Guerriers fameux par tant
d'exploits,
Ces défenſeurs du Trône, & des jours
de nos Rois.

Ce ſecond Vers caractériſe bien les *Gardes du Corps* : ces termes, *défenſeurs du Trône*, ſeroient trop forts s'ils étoient pris dans le moral ; car tous les autres Guerriers, diſons même, tous les bons Sujets du Roi ſont les *défenſeurs du Trône*, mais dans le phyſique, cette expreſſion convient, par privilege, à la garde qui veille auprès de la perſonne du Monarque.

L'invocation s'adreſſe aux Habitans de l'Olimpe, & le Poëte leur parle ainſi :

Inſpirez moi ces chants dont l'art
audacieux
Fait parler aux humains le langage des
Dieux,

Dites, comment ce Corps, foible dans
sa naissance,
Est devenu l'espoir & l'appui de la
France.

Même explication que ci-devant, ce n'est que dans un certain sens, mais très-vrai, que les Gardes du Corps peuvent être dits l'*espoir & l'appui* de l'Etat.

Notre Poëte entre dans son sujet; & d'abord il ne fait pas comme l'Abbé de Choisi, qui rapporte l'établissement de la garde Royale au tems du Roi Jean: nos Rois ont toujours eu de la grandeur & de l'appareil dans leur Cour; si Theodoric, Roi des Visigoths, qui vivoit en 459, se faisoit escorter de sa Noblesse, peut-on douter que le grand Clovis, qui régna sur la fin du même siécle, n'entretînt aussi des Troupes armées auprès de sa personne? On trouve que Clodomir & les autres Princes, enfans de Clovis, avoient autour d'eux des braves, *viri for-*

tos; qu'étoit ce que ces braves, ſinon des *Gardes du Corps*? Et d'où en avoient-ils pris l'uſage, ſinon de Clovis? Et de qui Clovis en avoit-il reçu l'exemple, ſinon des plus anciens Monarques, de David, qui étoit toujours accompagné de ſes Légions choiſies *; de Romulus, qui avoit inſtitué pour ſa garde le Corps qu'on appelloit *Celeres*; de l'Empereur Auguſte, qui créa les *Prætoriens*?

Cependant M. Mauger ne place l'époque de la garde Royale parmi nous, que ſous le Roi Gontran, qui ſe fit accompagner des Gentilshommes de ſa Maiſon pour ſe mettre à couvert des fureurs de Fredegonde, cette femme ſi hardie à répandre le ſang des Rois; voici comment cela eſt exprimé.

Rome enfin ſuccomboit, le crime & la licence
Avoient de ce grand Corps ébranlé la puiſſance,

* *Cerethi & Phelethi.*

Et nos Rois triomphans après mille hazards
Régnoient sur les débris du Trône des Cesars.
Lorsqu'une femme impie, inhumaine & perfide
Porta sur eux sa main cruelle & parricide ;
Epouse d'un Roi foible *, & né pour obéir,
N'ayant pû l'estimer, elle osa le trahir :
Son Dieu, son assassin, & celui de ses freres,
Rien n'arrêta le cours de ses forfaits prosperes :
Gontran seul échapé de ses barbares mains
Paroissoit dédaigner ses projets inhumains, &c.

Reconnoissons qu'une Muse guerriere qui chante ainsi, a bien profité des moments furtifs qu'il lui est permis de passer sur l'Helicon.

* *Chilperic.*

Il y a pourtant ici un Vers dont nous n'avons pû saisir le sens, quelque effort que nous ayons fait pour y atteindre.

Son Dieu, son assassin, & celui de ses freres

Il est question de *Fredegonde*, quel fut son *assassin* & *celui de ses freres?* Elle fit tuer deux freres, *Chilperic* son mari, & *Sigebert*, mari de Brunehaud, elle mourut elle même de sa mort naturelle; comment cela peut-il quadrer avec le Vers cité? Et comment encore ni *le Dieu* de Fredegonde, ni l'*assassin* de cette femme, ni *celui de ses freres* n'arrêterent-ils *point le cours de ses forfaits?* Encore une fois, ceci nous paroît inintelligible, est-ce notre faute, est-ce celle du Poëme, ou de l'Imprimeur? Passons à la description de cette garde fidele, établie par le Roi Gontran:

Il dit, & cette troupe incorruptible & fiere
Du Palais à l'instant occupe la barriere;

On lit avec respect au front de ces Heros,
La haine des forfaits & l'horreur des complots,
Fredegonde en frémit, ses cruels Emissaires
Des secrets de ce monstre affreux dépositaires,
Vont cacher les regrets & les pleurs éternels,
Que le remords arrache au cœur des criminels.
Ainsi naquit ce Corps, dont le lustre & la gloire,
Devoient s'accroître un jour au sein de la victoire;
Mais que nos Rois long-tems sur le Trône endormis
Négligerent d'armer contre leurs ennemis.

Ce tems de silence pour la gloire des *Gardes du Corps*, comme pour celle des Arts & de toutes les belles Institutions, dura pendant le reste de la premiére race, & tou-

te la ſeconde de nos Rois. Notre Auteur retrouve les *Gardes du Corps* à la bataille de Bovines ; combattant près de Philippe Auguſte ; & le délivrant d'un grand danger. Ces *Gardes* étoient un Corps de *Sergens d'Armes*, établis par Philippe, pour parer aux embuches du *Vieil* de la *Montagne*, durant l'expédition de la Paleſtine. Ce Corps ſe ſignala effectivement à Bovines ; & M. Mauger fait ainſi ſon éloge :

Voyons-le tout à coup dans les champs de Bovine,
Où l'Aigle audacieux juroit notre ruine,
Combattre, & d'un bras ſûr renverſer à ſes pieds,
Et le Flamand rébelle & ſes fiers Alliés.
Tout fuit, tout cede aux coups d'un Vainqueur en furie
Qu'avoient armé l'honneur, Philippe & la Patrie :
On doute, à ſes exploits, ſi le Dieu des combats
A compoſé ce Corps de Chefs ou de Soldats.

Comme ce Poëme est historique, peu à peu l'Auteur se rapproche de nos tems; après Philippe Auguste il parle de Charle VII. qui prit des Ecossois pour sa garde; honneur si particulier à cette Nation, que la premiere Compagnie des *Gardes du Corps* s'appelle encore *la Garde Ecossoise.* Quelques-uns croyent que ce choix remonte bien au de-là du régne de Charles VII; on dit que S. Louis avoit déja 24 Ecossois auprès de sa personne, & que le Roi Charles V. en augmenta le nombre jusqu'à cent. M. *Mauger* s'arrête à la premiere opinion; il indique en peu de mots les tems malheureux de Charles VII. & les secours qu'il tira de ces braves Ecossois. Le portrait, à bien des égards, peut nous intéresser encore aujourd'hui.

Ciel! Qui sont ces Guerriers vaincus & terrassés!
Quel sang coule à mes yeux? Quelle main héroïque,

Brise du fier Anglois le Sceptre tiranique !
Ah ! Je vous reconnois, Ecossois généreux,
Intrépides soutiens d'un Prince malheureux ;
Sans vous, sans le secours que votre bras lui donne,
Peut-être il n'eut jamais recouvré sa Couronne,
Mais ne vous flattez point d'avoir trop entrepris ;
Le service fut grand, vous en avez le prix.
Si nos Rois vous ont dû leur Couronne & leur gloire
L'honneur de les garder vaut bien une victoire !
Veillez long-tems sur eux ; suivez partout leurs pas,
La main qui les défend ne les trahira pas.

Il y a bien du beau ici, bien du simbolique ; cette Ecosse attachée à nos Rois, ardente à soutenir des *Princes malheureux*, nécessaire,

dans des circonſtances critiques, *pour recouvrer une Couronne*; quels traits ! & qu'ils expriment d'évenements, ſans compter ceux qu'ils font eſpérer.

Notre Auteur remarque l'augmentation des Gardes du Corps, juſqu'à compoſer une Milice de quatre Compagnies. Louis XI. & François premier firent ſucceſſivement ces additions; le dernier de ces Princes, vainqueur à Marignan & accompagné pour lors de *ſes Gardes*, ne les avoit point à la bataille de Pavie, où il fut fait priſonnier. Ce ſont des anecdotes Militaires, qui font mieux dans un Poëme comme celui-ci, que tout le merveilleux d'une fiction, où les Divinités de l'Olimpe viendroient ſeconder le génie du Poëte.

Ce dernier cependant priſonnier à Pavie,
Penſa perdre loin d'eux & le Trône & la vie;
Mal conſeillé ſans doute, il ne ſe ſouvint pas

Qu'il avoit à leur tête affronté le tré-
pas,
Et qu'il n'eût point ſans eux dans un combat terrible
Vaincu l'Elvetien juſqu'alors invincible.
Mais oublions ces têms fertiles en re-
vers, &c.

On arrive enfin aux beaux jours de notre Milice Françoiſe, au régne de Louis XIV.

Un Roi, que dis-je? Un Dieu dans un char de lumiere,
Sur ce vaſte horizon leve ſa tête altiere,
Son Trône a pour ſoutiens Minerve, Themis, Mars,
Et Turenne, & Condé, Luxembourg, & Villars.
Près d'eux eſt cette Troupe * à la France ſi chere,
Que Louis eſtimoit, & dont il fut le pere.

* *Les Gardes du Corps.*

Janvier 1746.

Plus loin sont ces Guerriers * vaillans, mais plus nouveaux
Sujets du même Prince & pourtant nos Rivaux,
Le même amour nous guide & les uns & les autres,
Nos perils sont communs, leurs exploits sont les nôtres.

Plus bas, M. Mauger loue encore la valeur des Mousquetaires qui emporterent les dehors de Valenciennes l'épée à la main. Et c'est ainsi qu'un galant homme sçait rendre justice au mérite, malgré les rivalités. Si quelque Poëte Gendarme ou Mousquetaire chante un jour l'origine & les exploits de son Corps, on peut s'attendre d'y trouver aussi l'éloge des *Gardes* du Roi & de leur Poëte; par là on verra naître, entre tous ces Guerriers, une sorte d'émulation pour la politesse & les égards, comme il y en a pour la bravoure

* *Les Gendarmes, les Chevaux Legers & les Mousquetaires.*

& l'intrépidité ; émulation qui ne coutera ni larmes ni ſang à la Patrie, qui lui cauſera même une joye ſenſible, & qui méritera l'approbation du Monarque.

Le dernier morceau du Poëme roule ſur les grands ſervices que rendirent les Gardes du Corps, & en général les Troupes de la Maiſon du Roi, à la journée de Leuze, lorſque le Maréchal de Luxembourg défit 75 Eſcadrons des Ennemis avec 28.

Ce fut aux Champs de Leuze, aux bords de Lécatoire
Où la Maiſon du Roi mit le comble à ſa gloire.
Waldek nous évitoit, ſes Soldats éperdus
Frémiſſoient au ſeul nom du Vainqueur de Fleurus.
Luxembourg cependant voloit à ſa pourſuite,
Suivi de nos Guerriers, il l'atteint dans ſa fuite ;

Waldek ſurpris ſoudain, range ſes Eſcadrons,
On l'attaque, la foudre a des effets moins prompts,
Déja mille des ſiens ont mordu la pouſſiere,
Tout fuit, tout annonçoit une défaite entiere.
Tilli * paroît, Tilli qu'aucun péril n'abbat,
Arrête ſes Soldats, les ramene au combat:
Suivez moi, leur dit-il, & montrons qui nous ſommes,
Avons nous à combattre ou des Dieux ou des hommes?
Quels qu'ils ſoient, la Victoire a dequoi nous flatter
Et vaut bien tout le ſang qu'elle peut nous coûter.
Il dit, il rend le calme à ſa Troupe allarmée,

* *Le Comte de Tilli, commandant l'arriere-garde des Ennemis.*

Contre nous toutefois il conduit une
Armée *
Luxembourg qui l'obſerve, en cet inſtant fatal,
Regarde la Maiſon, & donne le ſignal,
L'Ennemi jette un cri, ſur nos Guerriers s'élance;
La Maiſon l'attaquoit dans un profond ſilence,
C'eſt ainſi que ce Corps avec tranquillité
Vole, en périſſant même, à l'immortalité.
Ce Corps inébranlable, en ce jour de carnage,
Vit enfin des dangers dignes de ſon courage.

La deſcription de ce combat continue; la victoire enfin ſe déclare pour la Maiſon du Roi, le Poëte finit ce morceau par une apoſtrophe aux braves qui périrent ſur le champ de bataille.

* *La Maiſon du Roi eut à combattre 75 Eſcadrons.*

O Manes des Héros chers à notre mémoire,
Dont ce jour éclaira le trépas & la gloire,
Vous Briſſac, vous d'Auger, Monpipeau, Chazeron,
Toi Vignorix *, enfin l'honneur de la Maiſon,
Recevez aujourd'hui le tribut & l'hommage
Que tout brave Soldat doit à votre courage.
Ah ! ſi du haut des Cieux, le ſéjour des Héros,
Vous prenez part encore à nos nobles travaux,
Vous voyez ſans rougir cette Troupe guerriere
De l'honneur comme vous parcourir la carriere,
Et donner aux Héros qui viendront après nous
L'exemple qu'avec joye elle reçoit de vous.

* *Garde du Corps très-brave.*

Malplaquet Ettingen, en dépit de
l'envie,
Ont accru notre gloire aux yeux de la
Patrie;
Mais si dans ces combats nous reçumes
la loi,
Fûmes nous moins vaillans qu'aux
Champs de Fontenoi?

Toute la Piéce est terminée par une apostrophe au Roi en huit Vers, qui contiennent aussi l'éloge de ce grand Prince; & tel est l'abregé de ce Poëme, digne d'être placé parmi les monumens Militaires, parmi les Drapeaux, les Armes, & les autres dépouilles que la Maison du Roi a enlevées aux Ennemis. Un mot d'éloge mis en *Vaudeville*, anime quelquefois le simple Soldat à bien faire; ceci en comparaison vaut une Iliade; quels heureux effets n'en doit-on pas attendre par rapport à la Maison du Roi, & pour la Campagne prochaine?

Janvier 1746.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

RE'ponse de M. *Claude* Ministre à M.... Evêque d'Angleterre, *sur les troubles qui sont en Angleterre, avec des anecdotes, & sur la Paix.*

On suppose que c'est un Ministre Anglois, actuellement à Berne, qui fait cette réponse à un Evêque d'Angleterre. Le stile est d'un homme accoutumé à prêcher & à citer des passages; mais le fond est d'un Politique, qui a balancé les forces des Puissances Belligérantes, qui sçait estimer les espérances de la Maison *de Stuard*,

qui ſent les inconvénients d'un gouvernement étranger en Angleterre, qui a minuté les fautes du Parlement Anglois, des Miniſtres de la Cour régnante, des Commendants à Ettingen & à Fontenoi. Il répéte ſouvent que les Anglois ont été bien battus, qu'ils ont donné bien de l'argent, qu'ils ont grand beſoin de la paix. Des excurſions ſur les affaires d'Allemagne, entraînent auſſi l'Auteur de la Lettre; il partage la ſucceſſion du feu Empereur Charles VI. de maniere toutefois que le meilleur lot demeure à la Reine de Hongrie, toujours très-puiſſante par là, quoiqu'il ne ſoit plus queſtion de comparer ſa fortune aux beaux jours de Charles-Quint; c'étoit, dit-il, le *Zenith* des Autrichiens. Charles VI. a perdu cette poſition. Tel eſt le ſort des choſes humaines.

Lettres à un Provincial, ſur la juſtice des motifs de la Guerre, & Janvier 1746.

sur les conjonctures présentes de l'Europe avec les Réponses.

Ces Lettres sont jusqu'ici au nombre de XXII, du moins nous n'en avons pas vû davantage; la premiere est du 2 d'Avril, la derniere du 8 d'Août. Quatre objets y occupent la scène. 1°. La justice des motifs de la guerre, de la part de la France & de ses Alliés. 2°. Le détail de la Campagne de 1744. 3°. Les premiers succès de la Campagne de 1745, surtout différentes Relations de la bataille de Fontenoy. 4°. Les motifs d'exclusion du Grand Duc au Trône Impérial. On suppose que c'est un Politique de Paris, qui écrit à une petite Société de Province, composée de 5 ou 6 personnes, dont un est le Sécrétaire, répond pour les autres, fait des objections, &c.

Tout cela est fort de réfléxions, bien rapproché pour les faits, bien fourni de Traités & de Monuments historiques, assez bien tour-

né pour le stile, sauf un ton quelquefois trop oratoire ; ce qui est un défaut dans l'Histoire, dans les discussions politiques, dans le genre Epistolaire, dans les Journaux Littéraires, en un mot dans mille choses où il se glisse toutefois si souvent. L'Auteur de ces Lettres se plaint quelque part que le *Noble Genois* a trop profité de ses premieres Lettres, pour n'être pas censé plagiaire ; nous devons remarquer cela, parce que l'Extrait de la Lettre du *Noble Genois* se trouve dans un vol. de nos Mémoires. C'est du reste une personalité qui ne nous intéresse pas, & qui est à décider entre ces deux Ecrivains Politiques.

Le Temple de la Gloire, Fête donnée à Versailles le 27 de Novembre 1745. Chez *Christophe Ballard*, &c. On peut regarder ceci comme un *Opera* & un *Ballet* à la louange du Roi. Ce Monarque y est comparé à Trajan,

vainqueur & pacifique, terrible & plein de clémence, enchaînant l'Ennemi, & captivant le cœur de ses Sujets.

Le *Temple de la Gloire* est gardé par les Muses; l'envie veut inquiéter les Héros qui s'avançent vers ce Sanctuaire, *Belus* & *Bacchus* s'efforçent d'en trouver la route: efforts inutiles, Trajan est le modele de ceux qui doivent y entrer. Tel est en deux mots le plan de cette Fête, dont on ne saisit pas tout d'un coup l'ordonnance, les liaisons, & le merveilleux. On y trouve des Vers qui répondent à la grandeur du Spectacle, & au goût supérieur de l'Assemblée qui l'a honoré.

Nouvelles Etrennes utiles & agréables, contenant un Recueil de Fables choisies dans le goût de M. de la Fontaine, sur de petits airs & vaudevilles connus, notés à la fin pour en faciliter le chant. *Nouvelle Edition, revue, corrigée,*

& augmentée. A Paris, chez Lottin rue S. Jacques. M. DCC. XLVI.

Ceci est un petit Livre tout moral, tout musical, tout propre à instruire en amusant. Quiconque connoît le génie François ne doit point être surpris du bon accueil qu'on fait parmi nous à ces sortes de productions. On aime le chant dans tous les états ; le Concert attire les Grands, & le Vaudeville soulage les ennuis du Peuple. Ce Livre de Fables tient le milieu entre la Musique d'appareil & les Recueils du *Pont-Neuf*. On a mis, comme M. de la *Fontaine*, (proportion toutefois gardée) toutes les parties de la morale en apologue, & le chant fait entrer cela dans l'oreille & dans l'esprit. Comme cette nouvelle Edition a toute sorte d'avantages sur la premiére, nous ne doutons point qu'elle n'ait encore plus de succès. Le volume est portatif; le prix apparemment modique, les airs faciles, & notés à la fin ; ajoutez-y la

variété des ſujets, & l'abondance des bonnes moralités, cela fait un meuble qu'on doit être curieux de donner pour étrennes aux jeunes gens.

Eſſai ſur les probabilités de la durée de la vie humaine; d'où l'on déduit la maniére de déterminer les rentes viagéres, tant ſimples qu'en tontines: *précédé d'une courte explication ſur les rentes à terme, ou annuités*; & accompagné d'un grand nombre de Fables. *Par M.* Deparcieux, de la Société Royale des Sciences de Montpellier. A *Paris*, *chez les freres Guerin*, *rue S. Jacques*. in-4°. pages 132, ſans les Tables. M. DCC. XLVI.

Il faut lire ce titre en entier, pour appercevoir les trois Traités qu'on trouve ici. L'Auteur traite 1°. *Des Rentes à terme ou Annuités.* 2°. Il détaille *les probabilités ſur la durée de la vie des hommes.* 3°. Il donne la maniére de *déterminer les Rentes viageres*, &c. 4°.

Il propoſe des Tables néceſſaires à l'inſtruction des Lecteurs. Nous pouvons bien dire par avance que ce Livre eſt en ſon genre un des plus curieux qui ayent paru depuis long-tems. L'article des probabilités de la durée de nos jours, l'évaluation des *vies moyennes*, le détail des *ordres de mortalité*; en un mot tout cet art merveilleux qui met ſous les yeux ce que chacun de nous peut eſpérer de vivre, ſans toutefois bleſſer jamais les droits de la Providence, voilà le bel endroit de l'Ouvrage; on ne s'attend pas d'abord qu'un Volume plein de calcul & de chiffres préſente tant de choſes amuſantes, il faut lire pour s'en convaincre; nous en donnerons l'Extrait dans le Journal prochain.

Eſſai d'Otontotechnie, ou Diſſertation ſur les *Dents artificielles*, par M. Mouton, *Chirurgien* Dentiſte. A Paris, chez *Boudet*, *rue S. Jacques*. M. DCC. XLVI. *in*-12. pages 162.

L'art eſt toujours bien plus utile quand il répare les défauts de la nature, que quand il imite ſes beautés; par cet endroit le Livre que nous annonçons doit être goûté du Public ; d'ailleurs il eſt bien écrit & à la portée de tout le monde. Comme il entre dans la ſphére des Arts, nous lui réſervons un Article de nos Mémoires.

*Didot, Quai des Auguſtins à la Bible d'*Or, diſtribue le premier volume de l'*Hiſtoire Générale des Voyages.* Nous comptons en parler le mois prochain, il nous paroît au coup d'œil, que l'entrepriſe eſt parfaitement exécutée. Comme nous n'avons point fait mention dans l'annonce des conditions propoſées aux Souſcripteurs, les voici.

I. Cette Hiſtoire ſera imprimée des mêmes caractéres & ſur le même papier que le Programme donné au Public. On peut le voir chez l'Imprimeur.

II. Les Souſcripteurs payeront

d'abord 18 liv. pour le papier ordinaire; c'eſt-à dire, 12 liv. ſuivant le prix fixé en leur faveur pour chaque volume en feuilles, & 6 liv. à compte ſur le dernier. Ainſi payant enſuite 12 liv. à chaque volume, il n'en reſtera que 6 à payer pour le dernier.

III. On payera pour le grand papier 27 liv. c'eſt-à-dire, 18 liv. pour le premier vol. & 9 liv. à compte ſur le dernier. On en tire peu d'Exemplaires.

IV. Le prix pour ceux qui n'auront pas ſouſcrit ſera 18 liv. pour chaque vol. du petit papier, & 27 pour le grand, ſans qu'on puiſſe jamais ſe flatter de la moindre diminution.

V La ſouſcription ſera ouverte depuis le premier de Déc. 1745, juſqu'au premier de Mars 1746, excluſivement, après lequel tems, on ne ſera plus admis à ſouſcrire.

VI. On pourra ſouſcrire dans toutes les Villes du Royaume où il ſe trouve des Libraires établis,

Janvier 1746.

ainsi que dans les Pays étrangers. Tout l'Ouvrage, autant qu'on en peut juger sur l'Edition Angloise, contiendra 10 vol. *in*-4°. le second vol. sera délivré le 1. de Juin 1746, & les autres successivement à la même distance.

On trouve chez *Cavelier* pere, *rue S. Jacques au Lis d'or* une nouvelle Edition de l'*Arithmétique* de le *Gendre*, Ouvrage connu & estimé. Il va par les routes ordinaires, mais avec méthode, & il conduit jusqu'aux finesses de l'art. Au tems où toute la science se réduisoit à sçavoir lire, écrire & chiffrer, un Livre tel que celui-ci auroit été reçu comme un *phénoméne*; profitons en toute maniére de la surabondance de notre siécle.

Chez le même Libraire: *Recherches sur les vertus de l'Eau de Goudron*, avec des Réfléxions Philosophiques. Traduit de l'Anglois de M. George *Berkeley*, Evêque de

Cloyne. A Amsterdam, chez Pierre Mortier. M. DCC. XLV. *in-12. pages* 342. Dans ce Livre, l'acceſſoire emporte le fond : on propoſe l'*Eau de Goudron*, & l'on pénétre enſuite toutes les profondeurs de la Philoſophie. Cela mérite un Extrait que nous donnerons.

Relation abregée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale, depuis la côte de la Mer du Sud, juſqu'aux côtes du Brezil & de la Guianne, en deſcendant la Riviere des Amazones. Par M. de la Condamine, de l'Académie Royale des Sciences. *Avec une Carte du Marañon* ou *Riviére des Amazones levée par le même.* A Paris, chez la veuve Piſſot 1745. 8°.

Recueil des Piéces qui ont remporté le prix de l'Académie Royale des Sciences en l'année 1741, on qui ont concouru *ſur la meilleure conſtruction du Cabeſtan.* 4°. avec figures. A Paris, chez les freres *Guerin*, *Martin* & *Coignard*.

Les mêmes freres Guerin impriment la traduction de l'*Introductio ad veram Astronomiam* de *Keill*, sous le titre d'*Institutions Astronomiques*, par M. le *Monnier*, de l'Académie Royale des Sciences ; qui y a inséré tout ce qui peut servir à l'intelligence de cette Science, soit par les additions importantes qu'il y a mises, soit par les notes curieuses dont il l'a enrichie ; outre un grand nombre de Tables Astronomique très-fidéles. Cet Ouvrage formera un gros *in-4°.* avec des planches en taille-douce. Il paroîtra dans ce mois de Janvier 1746.

On trouve chez les mêmes Libraires la nouvelle Edition complette en 10 vol. *in-folio* du grand Recueil des *Actes de Rymer*, imprimée à *la Haye, chez Jean Neaulme*. Nous rendrons compte au Public de l'exécution de ce Recueil, & des avantages qu'il renferme.

avertit les Souscripteurs de retirer incessamment les Exemplaires ou les Volumes, pour lesquels ils ont souscrit à Paris.

Projet pour l'Etablissement d'Ecoles gratuites de Dessein.

Nous ignorons l'Auteur de ce projet, & nous n'avons son Mémoire qu'en *manuscrit*, mais il mériteroit bien d'être approuvé, encouragé, appuyé, en un mot mis à l'épreuve. Il considére les trois âges des enfans nés de parens pauvres, ou simplement de profession méchanique; le premier est employé avec raison à leur apprendre à lire, à écrire, & les élémens de la Religion. Le troisiéme est celui où ils entrent en apprentissage pour se fixer à un métier; mais le second qui est d'environ 5 ou 6 années, c'est-à-dire, depuis 12 jusqu'à 18 ans plus ou moins, semble n'avoir point d'objet, & devient souvent un tems de liberti-

nage pour eux; l'idée de notre Auteur ſeroit donc d'établir des Ecoles gratuites de Deſſein, & d'y envoyer cette jeuneſſe, qui auroit par-là le double avantage d'être occupée, & d'acquérir des notions utiles pour tous les Arts; & c'eſt ici le bel endroit du Mémoire.

Le Deſſein éléve la profeſſion de tous les Artiſtes à un dégré de nobleſſe & de perfection qui ſe fait ſentir tout d'un coup. Qu'eſt-ce qu'un Menuiſier, un Charpentier, un Serrurier, un Horloger, un Ebéniſte, un Orfévre, un Tapiſſier, un Fabriquant d'Etoffe, &c. ſans la ſcience du Deſſein? Quelle différence entre les Méchaniciens de routine, & ceux qui ont fait quelque progrès dans la connoiſſance des figures, des profils, des plans, des divers ornemens d'architecture! Les premiers ne ſeront jamais que des Ouvriers ſans génie, & les autres touchent preſque aux Arts Libéraux, à la Géométrie même, par l'étendue

& le développement de leurs idées. Or quel intérêt puiſſant pour le Commerce, pour les Manufactures, pour la décoration des Villes, pour tout l'Etat? Et l'Auteur du projet n'oublie pas une profeſſion plus noble que les autres, mais dégradée ſouvent par le peu de lumiéres de ceux qui s'y engagent, c'eſt celle des Armes; un Soldat qui auroit appris le Deſſein, ſeroit en paſſe de devenir un excellent Ingénieur, il pouroit dans l'occaſion ouvrir des avis utiles pour une attaque ou pour une défenſe. Il feroit la guerre plus de l'eſprit que du corps, ce ne ſeroit point un ſimple manœuvre Militaire; l'intelligence & les vues le feroient entrer en part du mérite de l'Officier; & que ſeroit-ce qu'un corps de Troupes ſi bien élevées?

Voilà le plan & les motifs d'un établiſſement qui intéreſſe extrêmement la Patrie; ſi les Perſes fréquentoient juſqu'à 50 ans des

Ecoles où l'on ne faiſoit guéres que diſcourir en l'air ſur le Gouvernement ou ſur la Morale ; ne pourroit-on pas en France procurer à toute la jeuneſſe d'un état inférieur 5 ou 6 années d'un travail, dont le ſuccès s'étendroit à toutes les conditions ; aux premiéres, pour la commodité & la magnificence ; aux dernieres, pour la perfection des Arts qu'elles profeſſent, & pour le ſalaire plus abondant, qui ne manqueroit pas d'en être la récompenſe ?

AVIS AU PUBLIC.

On croit devoir prévenir les gens de Lettres ſur quelques articles qui concernent ces Mémoires.

I. On les donnera dorênavant dans les premiers jours de chaque mois.

II. Quand l'abondance des matiéres obligera de faire un ſecond Journal ; c'eſt-à-dire, de donner deux Journaux en un mois, on

en avertira dans le Journal précédent.

III. On tachera de faire connoître les Livres de bonne heure, au moins dans l'Article des Nouvelles Littéraires. Cette promesse suppose aussi quelque diligence de la part de Messieurs les Auteurs & les Libraires.

IV. On prie donc ceux qui souhaitent qu'on parle de leurs Livres, de les communiquer le plutôt qu'ils pourront; ils peuvent compter qu'on les leur rendra fidélement & en bon état. Pour cette communication Littéraire, on s'adressera au *Sieur Chaubert, Imprimeur du Journal*, ou aux Journalistes mêmes. On sçait que c'est *au Collége des Jésuites de Paris rue S. Jacques.*

V. Ces Mémoires ont toujours été sur le pied de faire un accueil particulier à la Littérature des Etrangers; ainsi les Auteurs qui écrivent hors de France peuvent prendre avec liberté cette voye de

faire connoître leurs Ouvrages.

VI. On y a aussi toujours admis des Piéces entiéres, c'est-à-dire, des *Mémoires, des Dissertations, des Explications de Médailles ou d'Auteurs*, &c. En un mot toutes productions Littéraires, qui seroient en danger de se perdre ou d'être inconnues, si elles demeuroient isolées. Les Sçavans des divers Pays pourront toujours entretenir ce commerce avec les *Mémoires de Trévoux*, & leurs découvertes en quelque genre que ce soit, qui concerne les Arts & les Sciences, seront bien reçues. Trop de longueur & trop de controverse, voilà les deux écueils qu'il faut éviter.

VII. Ce Journal n'a point coutume d'user de réprésailles contre les Satyriques de profession. Pour répondre à ces Ecrivains, il faudroit prendre le ton des personalités, des termes de mépris, des accusations hazardées ; maniére odieuse d'exercer sa plume, objet

d'ennui pour les honnêtes gens.

VIII. Nos Mémoires reconnoissent toujours plus volontiers les perfections d'un Livre que ses défauts. Cela ne doit pas en exclure une critique saine, modérée, honnête & instructive. S'il arrive qu'on se croye maltraité par quelqu'un de ces jugemens Littéraires, on sera toujours reçu à produire ses raisons dans une courte Apologie, qui pourra trouver sa place dans un Journal suivant.

TABLE DES ARTICLES du mois de Janvier 1746.

ART. I. *Histoire de Louis* XIV. par M. Reboulet. *Tom. II. P.* 5

ART. II. *Traité Historique sur les formes des Sacrements*, par le P. Merlin Jésuite. 36

ART. III. *Dissertation qui a remporté le Prix de l'Académie Roy. des Inscriptions*, par M. de Bougainville. 52

ART. IV. *Histoire des Hommes Illustres de l'Ordre de S. Dominique. T. II.* 68
ART. V. *Bibliothéque Poëtique.* Tomes IV. 83
ART. VI. *Lettres du Cardinal Mazarin.* 2. Vol. 100
ART. VII. *Extrait d'une Lettre de M. le Cardinal* Querini, *sur le Poëme de* Fontenoy. 123
ART. VIII. *Les Elémens de la Médecine pratique*, par M. Bouillet. 133
ART. IX. *Musæ Rhetorices.* par le P. de la Sante. 143
ART. X. *L'origine & le progrès des Gardes du Corps.* Poëme par M. Mauger. 152
ART. XI. Nouvelles Littéraires. 171

Errata pour le mois de Décembre 1745.

PAge 2226, ligne 6, *Mais ce qui peut servir*, &c *lisez*, mais, outre l'autorité de l'Ecriture qui le dit en termes exprès, ce qui peut servir, &c.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Février 1746.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Serénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Février 1746.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ÇES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & ſe vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	1733.	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	13.	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	2.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Fevrier 1746.

ARTICLE XII.

PRINCIPES DE LA Philosophie Morale, ou Essai sur le mérite & la vertu, avec Réfléxions. A Amsterdam, chez Zacharie Chastelain. M. DCC. XLV. *in*-12. pages 297, *sans le Discours Préliminaire.*

Notre maniére de philosopher est différente, par mille endroits, de celle des Anciens. Par exemple, de toutes les parties de la science du Philosophe,

celle qu'on cultive le plus aujourd'hui, c'est la Physique, tant celle de systême que celle d'expérience. Les Anciens au contraire s'attachoient infiniment plus à la Morale ; les Chefs de leurs Ecoles étoient des Sages qui raisonnoient sur la vertu, sur le Souverain bien, sur la fin des actions humaines, &c. & dans cette façon de raisonner, il entroit beaucoup de noblesse & d'agrément, les Ouvrages de Platon, de Cicéron, de Plutarque en sont la preuve.

Oserions nous dire que la méthode de moraliser, telle qu'on la pratique dans nos Ecoles, a les mêmes caractéres? Que nous sçavons analiser de même tout ce qui concerne la science des mœurs, c'est-à-dire, les rapports de la vie civile, les devoirs de la Société, les leçons de la conscience, &c. Que l'on prend le même goût à nos écrits de morale, qu'à ceux des grands Maîtres dont nous venons de parler; Que les jeunes

éléves qui ont entendu les préceptes de nos Docteurs, sont aussi forts sur le détail des obligations & des bienséances, qu'on l'étoit au sortir du *Portique* & du *Lycée* ? Nous ne résoudrons pas cette question, mais nous ferons remarquer qu'il y a parmi nous comme des suppléments de bonne morale dans les Livres de quelques-uns de nos Sages. Tantôt c'est une élégante fiction qui peint la vertu avec tous ses charmes; tel est l'art du *Télémaque*; tantôt c'est un Recueil de réfléxions animées de portraits, & relevées du sel de la critique; tels sont les caractéres de notre *Théophraste.*

Nous annonçons ici un Livre, qui dit que pour la morale, il y a plus à *profiter dans une page de la Bruyere, que dans tout le volume de Pourchot* : cela est vrai; mais l'Auteur ajoute que ni l'un ni l'autre ne peuvent rendre un Lecteur vertueux par principes. Que faire donc pour bien apprendre la mo-

rale? Cet Ouvrage ſemble vouloir nous tracer la route de cette aimable & importante Philoſophie.

C'eſt un Livre compoſé dabord en Anglois, & d'un bel eſprit que nous ne connoiſſons point; le Philoſophe François qui nous le donne, & qui nous eſt pareillement inconnu, l'a décompoſé à ſa maniére, il en a fait comme un dernier réſultat de ſes réfléxions & de celles de l'Anglois: génie l'un & l'autre profond, pénétrant, ſyſtématique, fort ſérieux ſurtout, car ceci n'eſt pas un Libelle d'amuſement, une Brochure volante, une Diſſertation Littéraire ou de politique. Imaginez vous *Locke* diſcourant ſur la morale, tel nous paroît l'Auteur, &, ſi l'on veut auſſi, le Traducteur ou le Compilateur de ce volume. Entrons dans ce ſanctuaire, avec le courage que doit inſpirer l'amour de la ſageſſe, le déſir du vrai, du bon, du beau dans les mœurs.

Point de vertu ſans croire en *Février* 1746.

Dieu : Point de bonheur sans vertu. Ce sont les deux propositions générales de l'Auteur Anglois, d'où notre Philosophe François conclut ainsi : *Des Athées qui se piquent de probité, & des gens sans probité qui vantent leur bonheur, voilà mes Adversaires.*

Nous avons donc dans ce Livre deux parties, la premiére sur les rapports de la vertu avec la Religion ; la seconde, sur les rapports de la vertu avec le bonheur de l'homme : & pour la réfutation des Athées, & des gens sans probité, elle se trouve distribuée aux endroits convenables ; mais il faut voir comment s'exécute un dessein si beau, si simple, si méthodique.

Pour nous montrer les rapports de la vertu avec la Religion, on propose ces deux questions : *Qu'est-ce que la vertu morale ? Quelle influence la Religion a t'elle sur la probité ?* Et comme nous avons à faire à un distributeur de principes ; il faut d'abord l'entendre discuter les

divers ſyſtêmes ſur la Religion ; leſquels ſe réduiſent toutefois à ce qu'on appelle l'*Athéiſme*, le *Théiſme* & le *Polythéiſme*. On ſçait aſſez que l'*Athéiſme* eſt la négation de toute intelligence & cauſe ſuprême ; que le *Théiſme* eſt la connoiſſance d'un Dieu, qui a créé toutès choſes & qui les gouverne ; que le *Polythéiſme* eſt le culte de pluſieurs Divinités. Mais dans chacun de ces ſyſtêmes, y auroit-il de la vertu (on entend toujours vertu morale) comment, & juſqu'où y en auroit-il ? C'eſt ce que des eſprits précipités entreprendroient peut-être d'expliquer déja : notre Auteur ménage mieux ſes démarches, & il reprend ſa premiére queſtion : *Qu'eſt-ce donc que vertu morale* ? Ici commence la profondeur du ſyſtême, diſons plutôt de l'édifice qui va s'élever en l'honneur de la ſageſſe. L'Auteur pénétre juſqu'au vif, il dévoile les qualités les plus intimes de la créature priſe en général.

Toute créature a eſſentiellement des rapports avec elle-même & avec les autres êtres; ſi la créature contrarie ſon bien ou celui des autres, on pourra dire qu'elle eſt *relativement* mauvaiſe, & s'il arrivoit qu'elle contrariât ſon bien & celui des autres, il faudroit dire qu'elle eſt mauvaiſe *abſolument ;* au contraire l'accord de la créature avec ſon bien & avec celui des autres, eſt ce qui conſtitue la bonté; & cette bonté eſt *relative*, ſi l'accord ne regarde disjonctivement que le bien de la créature ou celui des autres; cette bonté eſt *abſolue* ſi l'accord ſe rapporte en même tems, & au bien de la créature, & à celui des autres.

Mais la contrariété ou l'accord dont nous parlons dépendant tout à fait des affections de la créature, il faut reconnoître que la créature n'eſt bonne ou mauvaiſe, que ſuivant les affections qui ſont en elle. Ainſi quand les affections

ſe portent à un bien imaginaire, quand elles ne peuvent compatir avec le bien général, quand elles recherchent avec excès le bien particulier, ce ſont autant d'affections mauvaiſes qui conſtituent le tempérament mauvais de la créature; au contraire les affections ſont bonnes, quand elles ne ſéparent point le bien commun de l'intérêt ou du *bien être* particulier, & quand cela ſe trouve, il eſt vrai de dire que le tempérament de la créature eſt bon, & parfaitement bon.

Tout ceci ne regarde encore que la créature ſenſible; pour conſtituer la vertu, il eſt néceſſaire que la créature ſoit intelligente, ce n'eſt pas même aſſez, il faut que ſon intelligence ait pour objet le bien & le mal moral, c'eſt-à-dire, qu'elle ſçache diſtinguer la beauté & la laideur qui ſe rencontre dans les mœurs, dans les caractéres, dans les inclinations, & il y a, dit notre Auteur, une *ſorte*

de critique naturelle dans l'eſprit qui nous met à portée de faire ces diſtinctions.

Ce n'eſt pourtant là encore que le prélude de la vertu, car ſi l'on n'avoit que les notions abſtraites du bien & du mal, de ce qui eſt digne d'admiration ou de haine, droit & injuſte, on ne ſeroit point vertueux ; l'eſſentiel eſt d'avoir une connoiſſance active de tous ces grands principes que l'eſprit repréſente avec tant de facilité & de magnificence ; les affections doivent ſe joindre aux idées : ſi les affections ſont ſaines, ſi leur objet eſt digne en tout tems de la pourſuite d'un être raiſonnable, il en réſultera ce qui s'appelle droiture, équité, vertu morale,

Et qu'on ne s'allarme point de la foibleſſe des ſens, des erreurs de fait, des diſcuſſions épineuſes ſur quelques matiéres de droit; les deux premiers défauts n'influant point dans les affections, il eſt évident qu'ils n'y portent au-

cun vice ; & pour la difficulté qu'entraînent certains articles de morale, il eſt certain que plus elle eſt grande, moins il y a d'inconvénient à ſe tromper, par conſéquent que l'erreur en ce point ne ſuffit pas pour *dépouiller un homme du caractére & du titre de vertueux.*

Qu'on ne regarde pas non plus les affections libertines & révoltées comme un principe deſtructif de la vertu. Pourvû que ces affections ſoient réprimées, que leur effort céde à l'empire d'une meilleure inclination ; que l'eſprit en un mot & le cœur conſervent leur ſupériorité dans ces guerres domeſtiques, non ſeulement la vertu n'en reçoit aucune atteinte, mais le mérite doit en paroître plus grand, l'homme plus exercé, le Sage plus aguerri & plus digne de louange.

Voilà notre premiére queſtion réſolue : *Qu'eſt-ce que la vertu morale ? C'eſt une affection tempérée de la créature raiſonnable pour les*

objets intellectuels & moraux de la justice. L'Auteur considére présentement les rapports de la vertu avec la Religion, & suivant son plan général, il rappelle les divers systêmes qu'on peut supposer sur la Divinité, afin de voir ce que chacun de ces systêmes pourroit donner ou ôter à la vertu. D'abord il est persuadé que la notion de bien & de mal, de droiture & d'injustice, est tellement enracinée dans l'esprit, tellement primitive & originelle, qu'on ne peut jamais la perdre totalement, quelque idée qu'on se fasse sur la Religion, ensuite il expose comment la superstition obscurcit nos lumiéres naturelles par rapport à la droiture & à l'injustice. L'Idolâtre qui adore un Jupiter voluptueux, s'accoutumera peu à peu à regarder les actions les plus infames, non comme quelque chose d'honnête & de louable en soi, mais comme quelque chose de consacré, & d'annobli par l'exemple du Maître

des Dieux; il poura croire qu'il lui est permis de se livrer aux mêmes voluptés; & ce qu'on dit ici des plaisirs des sens, il faut l'appliquer à la vengeance, à l'homicide, aux rapines, &c. Des Dieux coupables de ces forfaits rendront leurs adorateurs semblables à eux; dans l'esprit, il pourra rester des traces d'équité & de vertu, mais elles seront très-foibles, & les affections du cœur suivront bien plus aisément les idées de respect, de soumission, & d'imitation, qu'inspire la Divinité.

L'Auteur passe à l'Athéisme, & insistant sur son principe de *la notion primitive & absolue du bien & du mal*, il prétend que l'Athée ne seroit pas directement porté par sa façon de penser sur la Religion à perdre tout sentiment de droiture & d'injustice. Il avoue pourtant que l'Athéisme *laisse la probité sans appui; qu'il pousse indirectement à la dépravation; qu'il tend à confondre les idées de difformité & de beauté*

morale ; qu'il ne fournit aucune consolation contre la mauvaise fortune ; il y a plus, c'est que l'Auteur, s'il remplit son dessein, doit reconnoître qu'il n'y a point de vertu *sans croire en Dieu*, & que c'est toujours *faussement que l'Athée se pique de probité*. Car tels sont les objets qu'il se propose au commencement de cette premiére partie. Comment donc peut-il dire sans contradiction que l'Athéisme ne détruit pas les *idées d'injustice & d'équité ?* Voici, ce semble, sa pensée ; les idées *d'équité & d'injustice* seront dans l'Athée, comme dans les autres hommes, quelque chose de naturel & d'imprescriptible, mais quand il viendra à faire l'application de ses principes, non seulement il ne sera pas animé par là à étendre, à cultiver, à mettre en exercice ces connoissances naturelles, mais il sera poussé par la non croyance d'un Dieu, à flatter les affections qui se révoltent contre la *justice & la droiture*, & con-

séquemment la probité dans lui recevra des atteintes mortelles de la part de sa mauvaise opinion ; c'est dans ce sens que l'Athéisme détruit la vertu.

A la suite de cette explication, on pourroit bien demander à l'Auteur de quelle utilité seroient les notions Méthaphisiques du bien & du mal dans l'Athée, s'il est porté par sa mauvaise opinion à en rejetter toutes les conséquences ? On pourroit même lui demander s'il est bien possible que l'Athée reconnoisse & approuve les notions de vertu & de vice, de juste & d'injuste, de louange pour le bien, de blâme pour le mal, sans se retourner vers l'Auteur de qui il tient tout cela ; sans entrevoir le Législateur qui a imprimé ces Loix dans le fond de son essence ; en un mot sans admettre un Dieu arbitre, indépendant de son existence ?

Mais achevons l'Extrait de cette premiére partie par indiquer en

général les avantages que la connoissance du vrai Dieu, c'est-à-dire, d'un Etre excellent en tout genre de perfection, procure à la probité & à la vertu. Cette connoissance encourage l'homme vertueux à imiter la bonté suprême du grand modéle qu'il adore; elle lui inspire un respect profond par le souvenir de cet œil divin, toujours ouvert sur la conduite de ses créatures; elle soutient le Solitaire le plus isolé, par la certitude qu'il a d'être continuellement en la présence de son Dieu; elle porte les Ames généreuses à aimer ce Souverain Maître par rapport à lui-même; elle tient en bride les passions fougueuses par la crainte des chatimens ou par l'espoir des récompenses, &c. Tout ceci n'est que l'esquisse & comme le premier crayon d'une infinité de portraits que notre sublime Philosophe étale en grand, sa conclusion est exprimée en ces termes: *Présentement il est facile de déterminer l'analogie de la*

vertu à la piété. Celle-ci est proprement le complément de l'autre : où la piété manque, la fermeté, la douceur, l'égalité d'esprit, l'œconomie des affections & la vertu sont imparfaites. On ne peut donc atteindre à la perfection morale, arriver au suprême dégré de la vertu, sans la connoissance de Dieu.

II. Partie. Il est question de montrer qu'*il n'y a point de bonheur sans vertu*, ou, ce qui est la même chose, *que la vertu seule peut faire le bonheur de l'homme*; & l'Auteur avertit d'abord qu'il entend le bonheur de la vie présente, bonheur toujours très-borné, toujours exposé à des orages : sans compter, ajoute-t-il, *ces élans continuels vers l'éternité, ces mouvemens d'une Ame qui sent le vuide de son état actuel, mouvements d'autant plus vifs, que la ferveur est plus grande ; d'où l'on peut conclure que s'il est vrai qu'il y ait du bonheur attaché à la pratique des vertus, il ne l'est pas moins*

que la créature ne peut jouir d'une félicité proportionnée à ses desirs, d'un bonheur qui la remplisse, d'un repos immuable que dans le sein de la Divinité.

Après cette déclaration, on entre en matiére & comme dans les principes de l'Auteur, la vertu seule suppose une sage & paisible œconomie entre les affections qui portent au bien commun & celles qui portent au bien particulier, (ce qu'il appelle *affections sociales & privées*;) comme d'ailleurs il ne peut y avoir de bonheur en cette vie, sans le tempérament juste & convenable de ces affections entre elles; il est aisé d'en conclure, qu'il n'y a point de bonheur ici bas sans vertu; mais parce qu'on juge mieux des choses bonnes & excellentes, par les défauts de leurs contraires, on détaille ici les états opposés au bonheur, & ce sont ceux où l'œconomie des affections seroit troublée, ce qui peut arriver de trois maniéres. Car, ou

les affections sociales sont foibles & défectueuses, ou *les affections privées* sont trop fortes, ou les affections ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espéce; & pour ces trois défauts on indique trois remédes; avoir les *affections sociales* entiéres & énergiques; conserver les *affections privées* dans un état de subordination & de médiocrité; regarder comme la souveraine misere d'être pourvu d'affections dénaturées, c'est-à-dire, qui ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni au bien général de l'espéce. Et tel est l'ordre de toute cette partie qui comprend un fond de morale que nous ne pouvons épuiser dans un Extrait.

La premiére division fait naître un exposé philosophique, mais charmant des *affections sociales*. L'exercice de ces affections contient & produit les plaisirs les plus touchans que l'homme puisse éprouver. Quel état que celui de

l'eſprit *ſous l'empire de l'amitié, de la reconnoiſſance, de la bonté, de la commiſération, de la généroſité!* &c. Si le beau des vérités Mathématiques eſt ſupérieur à toutes les ſatisfactions des ſens, que ſera-ce des touches ſecrétes d'une action grande, noble, & généreuſe? Si à la repréſentation d'une excellente Tragédie, l'intérêt qu'on prend aux malheurs d'un Héros imaginaire, cauſe une eſpéce de raviſſement, que ſera-ce de l'exercice même de la pitié & de la généroſité à l'égard d'un vrai Héros en butte aux traits de la fortune?

L'Auteur entre de-là dans le développement de mille autres avantages, qui ſont une ſuite des *affections ſociales*: par exemple, communiquer aux autres les ſatisfactions qu'on reſſent, partager le bonheur de ſes ſemblables, ſe flatter de leur eſtime & de leur approbation, fixer ſon eſprit dans une aſſiette tranquille, entretenir une conſcience libre, honnête, vraie, &c.

Et pour faire sentir de plus en plus le penchant qui attache tout homme à quelque genre de société ; il nous peint les Potentats Orientaux, qui, invisibles à leurs autres Sujets, ne laissent pas de se communiquer à un petit nombre de favoris dans l'intérieur de leur Palais. « Ces ténébreux Monarques „ de l'Orient, ces fiers Sultans se „ rapprochent de ceux qui les en„ vironnent, se livrent & se com„ muniquent : on remarque à la „ vérité qu'ils ne s'adressent pas „ ordinairement aux plus honnê„ tes gens, mais qu'importe à la „ certitude de nos propositions ? „ Il suffit que soumis à la commu„ ne Loi, ils ayent besoin de con„ fidents & d'amis. Que des gens „ sans aucun mérite, que des es„ claves, remplissent ces places „ d'honneur & soient érigés en „ favoris, l'energie de l'*affection* „ *sociale* n'en sera que plus mar„ quée. C'est pour des monstres „ que ces Princes sont hommes :

 „ ils

» ils s'inquiétent pour eux : c'eſt
» avec eux qu'ils ſe déployent ;
» qu'ils ſont ouverts, libres, ſincéres & généreux : c'eſt en leurs
» mains qu'ils ſe plaiſent quelquefois à dépoſer leur ſceptre, &c. »

Le ſecond défaut qui s'oppoſe au bonheur de l'homme, eſt la violence des *affections privées*, & le reméde qu'on indique eſt de retenir ces penchans dans un état de médiocrité & de ſubordination. L'amour de la vie, le reſſentiment des injures, l'amour des plaiſirs des ſens, le deſir des commodités, l'émulation ou l'amour de la gloire & des applaudiſſements, l'indolence ou l'amour des aiſes & du repos : voilà, ſelon notre Philoſophe, tout l'eſſain de ces paſſions relatives à l'intérêt particulier ; le détail de chacune, leur caractére, leur excès, & le malheur que cet excès cauſe à la créature, occupe ici un grand morceau ; c'eſt peut-être un ſentiment Anglois qui s'eſt fait jour dans l'ar-

ticle où il est parlé de l'amour de la vie : on l'exprime ainsi : *Quand une créature en est réduite à désirer sincérement la mort ; c'est la traiter avec rigueur que de lui commander de vivre. Dans ces conjonctures, quoique la Religion & la raison retiennent le bras & ne permettent pas de finir ses maux en terminant ses jours, s'il se presente quelque honnête & plausible occasion de périr, on peut l'embrasser sans scrupule.* Voilà une décision qu'il est impossible de justifier ; *car quelle honnête & plausible occasion de périr imaginera-t-on ?* Sera-ce le devoir qui la fera naître ; comme quand un Soldat doit monter à l'assaut ? mais on voit que c'est un autre motif que celui du dégoût de la vie qui met ses jours en danger, & d'ailleurs ce n'est qu'une occasion de périr commune & en quelque sorte éloignée. Sera-ce peut-être quelque opération dangereuse que la Médecine conseillera pour guérir un malade ? Bien loin que le

dégoût de la vie y ait part, c'eſt plutôt le déſir de la conſerver qui domine en ces occaſions. Sera-ce enfin la charité chrétienne qui ordonnera le ſacrifice d'une vie temporelle, pour procurer le ſalut éternel du prochain? Différence encore entre les raiſons toutes héroïques d'une telle action, & l'ennui qu'inſpirent les adverſités préſentes.

Il nous reſte encore un mot à dire des obſtacles que mettent au bonheur de l'homme ces paſſions dénaturées, qui ne tendent ni au bien général, ni à l'intérêt particulier : telles ſont la férocité, la rudeſſe dans les mœurs, le plaiſir barbare de voir couler le ſang, la ſatisfaction qu'on trouve dans le mal d'autrui, l'envie, la miſantropie, l'ambition portée à l'excès, la tyrannie, &c. Notre Auteur fait toucher au doigt comment ces paſſions répandent l'amertume ſur les jours d'une créature raiſonnable; tout eſt ici en caracté-

res, mais tracés d'une maniére philoſophique, c'eſt-à-dire, réfléchie, profonde, analyſée, noble toutefois, & grande dans toutes ſes parties. C'eſt en général le ton de cet Ouvrage. Les richeſſes y ſont répandues à pleines mains; richeſſes d'idées de ſentimens, de développement, d'expreſſion. Nous ne voudrions pas en garentir tous les axiomes, mais nous pouvons bien aſſurer qu'il n'y a qu'un très-grand Philoſophe qui ait pu renfermer tant de choſes dans un ſi petit volume; avec cela, peu de perſonnes le liront, parce que le ſérieux & le ſublime y tient partout le premier rang. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on lit ce Vers dans le Frontiſpice;

. . . . , Ludicra pono
Quid verum atque decens, curo & rogo, &
omnis in hoc ſum.

Horat. Epiſt. 10.

ARTICLE XIII.

HISTOIRE DU REGNE de Louis le Grand, par M. Reboulet. *Tome III. A Avignon.*

LE nœud de la Ligue d'Auſbourg étoit rompu, mais la paix de Riſvich n'étoit guéres bien aſſurée ; Louis XIV. ne l'avoit concluë que pour ſe remettre des dépenſes immenſes qu'il avoit faites durant la guerre précédente. Il prévoyoit qu'il en faudroit bientôt entreprendre une plus importante. Charles II. Roi d'Eſpagne étoit dans un état où l'on attendoit tous les jours la nouvelle de ſa mort. Il n'avoit point d'enfans. La ſucceſſion à ſa Couronne avoit deux grands Compétiteurs. Il étoit difficile de concilier leurs intérêts, on y travailla ; la politique, ſelon notre Auteur, eut plus de part à cette négociation que la bonne foi. Il nous trace d'abord le Trai-

té de partage de tous les Etats de la Monarchie d'Eſpagne, que le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux firent de concert avec la France.

Le Roi Guillaume fut le principal auteur de ce Traité. Il feignit, dit notre Hiſtorien, de n'avoir en vue que de prévenir les troubles que la mort de Charles II. pouvoit faire naître, & ſous prétexte de maintenir la tranquillité de l'Europe, il prenoit des meſures infaillibles pour exciter la plus rude guerre dont elle eût encore été déchirée; M Reboulet dévoile tous ces myſtéres de politique, & fait voir que ſi le Roi Guillaume ſe méconta dans quelques-unes de ſes vues, il ſçut amener les Anglois où il vouloit, & obtenir à peu près tout ce qu'il s'étoit propoſé.

Il fut d'abord étonné des facilités que la France apporta à la concluſion de ce Traité. Mais un Prince tel que lui ſçavoit ſe re-

tourner. Un refus auroit été plus de ſon goût, à cela près, le Traité produiſit tout l'effet ſur lequel il avoit compté, c'eſt-à-dire, qu'il ſouleva toute l'Europe; l'Empereur, le Duc de Savoye & tous les Princes d'Italie le rejetterent hautement, le Roi d'Eſpagne ſurtout en fut indigné. Il ſe plaignit vivement de l'ingratitude du Roi Guillaume, qui ſe mêloit de partager une Monarchie, qui depuis dix ans s'étoit ſacrifiée pour le porter ſur le Trône d'Angleterre ſans aucun partage pour le Roi *Jacques* ſon beau-frere, que l'Europe entiére avoit reconnu pour le véritable Monarque des Anglois. Le Mémoire que le Marquis de *Canales* préſenta aux Régens d'Angleterre, eſt rempli de fortes vérités; eſt-il poſſible, diſoit le Roi, que Guillaume ait perdu tout à coup le ſouvenir de tant de ſervices importans que l'Eſpagne lui a rendus? N'attendoit-il donc à être tranquille ſur ſon Trône, que

pour troubler le repos de mon Royaume & obſcurcir la gloire d'une Nation, de laquelle les ancêtres de ce nouveau Roi, ſe faiſoient honneur d'être les Sujets?

C'eſt ainſi, dit notre Hiſtorien, que le Roi d'Eſpagne reproche au Roi Guillaume l'indignité de ſon uſurpation, & ſe charge lui-même de l'avoir ſoutenue contre la juſtice. La hauteur & la vivacité de ces plaintes brouillerent les deux Monarques, & leurs Ambaſſadeurs furent congédiés de leurs Cours reſpectives.

Il ſeroit difficile de rapporter ici toutes les négociations que ces brouilleries occaſionnérent. Le Roi Guillaume diſſuade l'Empereur d'accepter le Traité, & l'aſſure ſous main de toutes les forces de l'Angleterre & de la Hollande. *Leopold* envoye le Comte d'Arrach à Madrid pour ſolliciter *Charles* à faire un Teſtament en faveur de l'*Archiduc*. Ces ſollicitations ne furent pas agréables au Roi d'Eſ-

pagne, il répondit froidement qu'il attendoit de la miséricorde de Dieu des jours plus longs que ceux que l'Empereur sembloit lui prescrire, qu'il réfléchiroit là-dessus, mais qu'il prioit l'Empereur & son Ministre de ne lui en plus parler.

Le Marquis d'Harcourt, notre Ambassadeur à Madrid, s'y prenoit beaucoup mieux pour gagner la Cour d'Espagne, elle n'étoit plus dans les intérêts de l'*Archiduc*, les Allemands y étoient détestés & les François avoient repris le dessus. Les maniéres douces & insinuantes du Marquis plûrent infiniment à la Nation Espagnole, & elle parut oublier cette ancienne antipathie qu'elle avoit eue pour les François.

L'Empereur se tourne d'un autre côté, il entame une feinte négociation avec le Marquis de Villars, Ambassadeur de France déja connu dans nos Armées, & si fameux depuis sous le nom de Ma-

rêchal de Villars. Cette intrigue étoit ménagée pour amuser la France sans rien conclure, & pour la brouiller avec l'Angleterre & la Hollande, qui ne manqueroient pas de trouver à redire qu'elle négociât au préjudice du Traité de partage; le Marquis de Villars parut sensible aux ouvertures qu'on lui faisoit; mais il ne les crut pas sincéres, il démêla les équivoques de cette négociation, il en informa le Roi, & il eut ordre de s'en tenir au Traité de partage.

Nouvel incident, la mort enleve brusquement le Prince Electoral de Baviere, notre Auteur a peine à croire cette mort naturelle, il insinue les bruits qui coururent alors. Il cite le Manifeste de l'Electeur de Baviere, qui en parla d'une maniére peu honorable à la Cour de Vienne. *L'étoile*, dit-il, *l'étoile fatale à tous ceux qui font obstacle à la grandeur de la Maison d'Autriche; étoile qui depuis quarante ans l'a si bien servie en*

Hongrie & en Espagne, emporta ce jeune Prince. Il mourut d'une indisposition très-legére. La Maison d'Autriche n'eut point de part à cette mort. M. de Baviére donna trop à son ressentiment, & cet évenement pouvoit être naturel, mais rien n'est plus romanesque que ce qu'un faiseur de *Mémoires* a eu l'insolence d'avancer sur la mort du Prince Electoral. *Je laisse à décider*, dit-il, *si la mort de ce jeune Prince fut naturelle ou violente; la Cour de France*, ajoute-t'il, *en sçait peut-être le secret mieux que personne*, il s'entendoit, quand il parloit de la sorte, mais on ne comprit rien à son langage, on n'y vit qu'un étrange travers d'humeur Antinationale, une imposture notoire, & un faux air de politique manquée.

Cet accident, quelqu'en fut le principe, rompit toutes les mesures que l'on avoit prises jusques-là. Il fallut en prendre d'autres, & c'est ce que l'on fit par le second

Traité de partage. Il différoit du premier en ce qu'outre les Etats assignés au Dauphin, tant en Italie que du côté des Pyrenées, on lui assignoit encore la Lorraine en dédommagement de laquelle le Duc de Lorraine devoit avoir le Milanès, le reste de la Monarchie Espagnole étoit le partage de l'Archiduc; le Roi ne balança pas un moment & consentit à ce Traité, l'Empereur en fut encore plus mécontent que du premier.

Cependant la santé de Charles II. s'affoiblissoit de jour en jour, il ne pouvoit plus aller bien loin, & il songeoit à faire son Testament. L'obstination de l'Angleterre & de la Hollande à disposer de ses Etats, comme s'ils en avoient été les maîtres, & l'avidité avec laquelle l'Empereur sembloit dévorer sa succession, le firent incliner fortement en faveur de la France. Le Conseil de Madrid pensoit comme le Roi; le Comte de Monterey & le Cardinal Porto-

Carrero achevérent de le déterminer ; il lui restoit quelques scrupules sur les renonciations des deux Reines, mais le Pape les ayant levées, Charles II. ne fit plus de difficulté de signer son Testament, & il institua le Duc d'Anjou son héritier & son successeur à tous ses Royaumes & ses Seigneuries. Le tout dans la vue d'empêcher que la Couronne d'Espagne ne passât jamais, ni sur la tête d'un Empereur, ni sur la tête d'un Roi de France.

C'étoit là l'esprit de la renonciation, dit notre Auteur, d'empêcher l'incorporation de la Monarchie Espagnole dans celle de France, & non pas d'en priver la Reine ou ses descendans, quand rien ne les empêcheroit d'y être admis. C'étoit le cas où se trouvoit le Duc d'Anjou, il étoit le plus proche héritier du Roi Catholique après le Dauphin son pere & le Duc de Bourgogne son frere, les deux Couronnes ne se

trouvoient pas réunies ſur ſa tête ; & conſéquemment ſes droits ſubſiſtoient dans toute leur étendue & devoient prévaloir ſur les prétentions de la Maiſon d'Autriche.

Enfin Charles II. dernier Prince de la Race de Charles-Quint, après avoir long-tems langui ſur le Trône mourut, il l'honora par ſes vertus morales & chrétiennes, mais il l'illuſtra peu par les qualités néceſſaires à ceux qui ſont deſtinés au gouvernement des Peuples. Peu de momens après ſa mort, la Reine d'Eſpagne dépêcha un courrier au Roi de France, pour lui faire part de la mort du Roi, & de la maniére dont il avoit diſpoſé de ſes Etats : deux jours après, il en vint un ſecond, pour ſolliciter le départ du nouveau Roi.

Louis le Grand vit avec plaiſir les inſtances de la Nation Eſpagnole pour un Prince de ſa Maiſon, que la voix des Peuples & les derniéres volontés de Charles II. appelloient à la Couronne, Le Roi

trés-Chrétien ne s'ouvrit pas d'abord ſur le parti qu'il vouloit prendre. Il délibéra ſur l'acceptation du Teſtament, l'affaire fut fort agitée, le ſentiment de M. le Dauphin l'emporta. La maniére dont il s'expliqua, fit ceſſer toutes les difficultés : *J'ai déja*, dit-il, *ſacrifié à la tranquillité publique la meilleure partie de mes droits, en acceptant le Traité de partage, je ſacrifierai volontiers le reſte en faveur de mon fils, ravi de pouvoir dire pendant toute ma vie, le Roi, mon pere, le Roi mon fils.*

Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le Roi, le Duc d'Anjou fut introduit dans ſon Cabinet, & adreſſant la parole à ce Prince, il lui dit que le Roi d'Eſpagne l'avoit fait Roi, que les Grands, les Peuples & toute la Nation le demandoient, & que de ſa part il y donnoit ſon conſentement. *La Junte* eſt informée de cette réſolution, le jeune Monarque eſt proclamé Roi dans tou-

tes les parties de la Monarchie Eſpagnole, & part de Verſailles pour ſe rendre dans ſes Etats. Le Duc de Bourgogne & le Duc de Berry, ſes deux freres, ne le quittérent que ſur la Frontiére d'Eſpagne, & les Seigneurs Eſpagnols vinrent l'y recevoir.

Notre Hiſtorien marque ici l'embarras des Puiſſances jalouſes de la France. Le Teſtament & l'acceptation les ſurprit également. L'Angleterre & la Hollande firent ſonner bien haut leurs craintes imaginaires, elles furent long-tems à ſe déclarer, elles intriguérent ſourdement, & reconnurent enfin le nouveau Roi. Elles n'étoient pas encore en état d'agir, & elles jugérent cette reconnoiſſance néceſſaire pour empêcher que la France ne les prévint. Le Duc de Savoye & le Duc de Baviére firent plus, ils agirent pour la Maiſon de Bourbon, le Duc de Savoye ſe fit acheter cherement, & nous trahit encore plus lâchement,

l'Empereur fit ſes proteſtations, les autres Puiſſances de l'Europe demeurerent neutres & tout le monde ſe prépara à la guerre.

Le Duc de Baviére, Gouverneur des Pays-Bas, fait entrer par précaution des Troupes Françoiſes dans Nieuport, Ath, Oudenarde, Mons, Charleroi, Namur, & Luxembourg; il y avoit 22 Bataillons Hollandois dans ces Villes. Philippe V. ne jugea pas à propos de leur confier la garde de toutes ces Places, il eut la délicateſſe de ne vouloir pas les arrêter pour qu'on ne lui imputât point d'avoir fait les premiers actes d'hoſtilité. C'eſt un ménagement qui fut porté trop loin, il eut été de la bonne politique, dit notre Auteur, de les retenir. C'étoit un coup qu'il ne falloit pas manquer, & pluſieurs ont blâmé les deux Rois de l'avoir négligé.

Enfin ſe forme la grande alliance de l'Empereur, du Roi Guil-

laume & des Hollandois contre la France & l'Eſpagne. Les principaux Articles de la Ligue ſont rapportés par notre Auteur. Les Alliés n'eurent d'abord pour objet que d'obtenir à l'Empereur une *ſatisfaction convenable* ſur la ſucceſſion du feu Roi d'Eſpagne, & aux Anglois & aux Hollandois une ſureté particuliére pour leurs Royaumes, Provinces, Terres & Pays de leur obéiſſance ; ce ne fut qu'après les avantages qu'ils remportérent dans la ſuite, qu'ils porterent leurs prétentions juſqu'au point de vouloir détrôner Philippe V.

La guerre ſe fit d'abord en Italie, où les François s'emparerent de Mantoue. Peu de tems après, le Prince Eugene entre dans les Etats de Veniſe & marche dans le Veronois ; moins ſcrupuleux à l'égard des Vénitiens que M. de Catinat, il paſſe ſur les terres de la République, que les deux Couronnes avoient trop reſpectées, & vient camper ſur les bords de l'*Adige*.

Les Troupes des deux partis ſe répandent des deux côtés le long de cette Riviere, le Prince Eugene ſurprend un paſſage, & force le poſte de *Carpi*, cet échec, & quelques autres firent ſoupçonner que l'habileté du Prince Eugene n'y avoit pas la ſeule part. L'arrivée du Duc de Savoye développe encore mieux ſes infidélités, notre Armée ne faiſoit pas un mouvement qu'elle ne trouvât les Allemands en ſon chemin, nos Convois étoient enlevés, nos Partis battus, les intelligences du Duc avec le Général Impérial étoient ſi viſibles, qu'il n'étoit pas poſſible de s'y méprendre. M. de Catinat marqua ſes inquiétudes à la Cour ſur M. de Savoye, elle fit ſemblant de n'en rien croire. La politique fit ſacrifier le Maréchal à celui dont on ſoupçonnoit la fidélité, & M. de Villeroy fut nommé pour relever M. de Catinat.

Ce dernier n'étoit pas encore parti de l'Armée, quand ſe donna

le combat de *Chiari.* Le Duc de Savoye commandoit en personne ; & sous lui les Marêchaux de Villeroy, & de Catinat ; le Marêchal de Catinat représenta le danger de cette attaque, il démêloit parfaitement les desseins du Duc, il eut beau dire, il fut résolu d'aller à l'Ennemi. Nos Troupes marchérent à l'attaque de fort bonne grace, elles forcérent le premier retranchement, mais elles furent repoussées au second, le Prince Eugene étoit trop bien préparé pour nous recevoir, il ne fut pas possible d'aller plus avant, & il fallut battre la retraite. Nos deux Généraux combattirent au milieu du plus grand feu. M. de Catinat fut blessé, le Duc de Savoye poussa la dissimulation aussi loin que la bravoure, il eut un cheval tué sous lui, & ses habits percés de coups. Voici ce que l'Historien du Prince Eugene pense de cette action. *Quelque haute idée que j'aye de la capacité & de la prevoyance*

du Prince Eugene, j'ai de la peine, dit il, *à me persuader qu'il eut pu prendre des mesures si justes & si bien concertées, s'il n'avoit pas été informé à fond des desseins & des démarches des Ennemis.* C'est un témoignage que notre Auteur pouvoit apporter pour fortifier ses conjectures.

Les Partisans de la Maison d'Autriche poussent trop loin la liberté qu'on a de ruser à la guerre, pareils projets sont également contraires à l'honneur & à la Religion. Ils forment une conspiration dans Naples en faveur de l'*Archiduc.* Elle fut presque aussitôt dissipée que découverte, notre Auteur est un peu diffus dans le récit de cet épisode, il expose le plan de l'entreprise, les progrès de la conjuration, la hardiesse, l'indiscrétion & le malheur des Conjurés. Les Auteurs de la révolte n'étoient que trop distingués par leur naissance, ils étoient encore plus fameux par leurs crimes, par

leurs débauches, & par le délabrement de leurs affaires. Je supprime leurs noms, ils ne méritent pas de passer à la postérité; quelques heures plus tard, le mal étoit sans remede, & l'une des plus florissantes parties de la Monarchie d'Espagne auroit infailliblement passé sous la domination Allemande.

La journée de Cremone ne fut pas plus heureuse pour les Alliés, la nuit les servit mieux que le jour, on vit une Ville surprise par stratagême & reprise par bravoure. Les Allemands y entrerent pendant la nuit, & en furent chassés en plein midi, après dix heures de combat. Ils vantérent beaucoup cette conquête nocturne, ils firent frapper des Médailles, où la vanité eut plus de part que la valeur guerriere, c'étoit à les entendre un exploit digne des Romains, c'étoit sur ce ton qu'on en parloit en Allemagne & en Hollande. Il n'étoit pas permis, écrit agréable-

ment *Bayle* à un de ſes amis, de marquer qu'on penſoit autrement. Il eſt aiſé de juger lequel des deux partis eut l'avantage; l'un forma un beau projet & ne put l'exécuter ; l'autre ſe laiſſa ſurprendre & triompha de ceux qui l'avoient ſurpris ; les François, & les Irlandois y firent des prodiges de valeur, les Impériaux très-mal, & le Comte de Merci s'en plaignit au Prince Eugene; ſi le Marquis de Crequi s'étoit un peu plus hâté, le Prince Eugene demeuroit priſonnier dans Cremone, & le Marêchal de Villeroy auroit été délivré.

Pendant ces expéditions, Guillaume, Roi d'Angleterre, l'ame de la Ligue, mourut à Londres; ſa mort ne changea rien au ſyſtême des Alliés, la Princeſſe *Anne Stuard* ſa belle-ſœur, & fille de *Jacques ſecond* lui ſuccéda. La Reine entra d'abord dans les vues du Roi Guillaume, elle aimoit autant la Maiſon de *Stuard* que ſon beau-

frere la haïssoit. Mais il n'étoit pas encore temps de faire éclater ses sentimens; le beau-frere en mourant recommanda fort à la Reine le Comte de Malboroug, & lui en parla comme d'un homme, *qui avoit la tête froide & le cœur chaud.* Ce furent ses termes.

L'infidélité du Duc de Savoye n'étant plus un mystére inconnu aux Cours de Versailles & de Madrid, il ne convenoit pas qu'on lui continuât le commandement de nos Armées, cependant on crut qu'il falloit encore user de dissimulation avec lui, il fut arrêté que le Roi d'Espagne passeroit en Italie, qu'il iroit d'abord à Naples pour dissiper les restes de la conjuration, & qu'il se mettroit ensuite à la tête de son Armée, il part sur une Escadre que le Roi de France lui avoit envoyée, & arrive à Naples. Sa présence ne pouvoit manquer d'être agréable aux Napolitains, il y avoit près de deux cens ans qu'ils n'avoient eu

eu la ſatisfaction de voir leur Roi dans leur Ville. Notre Auteur décrit ici l'entrée ſolemnelle de Philippe V dans ſa Capitale, les honneurs qu'on lui rendit, les acclamations des Peuples, les gratifications du Souverain, ſon voyage dans la Lombardie, la rencontre qu'il y fit du Duc de Savoye, les mécontentemens de celui-ci, qui affecta de ſe plaindre du refus que ſon gendre fit de lui donner la main & le fauteuil, comme s'il avoit oublié, dit *Louis XIV.* la différence qu'il y avoit entre un Duc de Savoye & un Roi d'Eſpagne.

On trouve tout de ſuite la défaite du Général Annibal *Viſconti* par le Duc de *Vendôme*, le Roi d'Eſpagne ne put arriver que ſur la fin du combat, quoique pour faire plus de diligence, il eut pris avec douze cens chevaux les devans de l'Armée, la priſe de Reggio, de Modene, de Corregio & de Carpi, fut la ſuite de cette vic-

toire, le blocus de Mantoue fut levé, le Comte de Teſſé l'avoit ſoutenu avec beaucoup de valeur, & le Prince Eugene s'étoit morfondu devant cette Place pendant huit mois.

Tous ces Succès furent ſuivis du gain de la bataille de *Luzara*; la relation de ce combat eſt fidelle & n'eſt point trop embellie. La diſpoſition du terrain, l'ordre des deux Armées, le paſſage des Riviéres, les ruſes du Prince Eugene, les précautions du Duc de Vendôme, les marches, les manœuvres des deux Généraux ſont ici fort bien détaillées. Le Prince Eugene attaqua l'Armée des deux Couronnes, les Impériaux furent vivement repouſſés; ils ſe rallient, le Prince de Commercy fait trois vigoureuſes attaques, une balle atteint ce brave Prince à la gorge, & le couche roide mort ſur la pouſſiere, les ennemis plient de nouveau, ſe rallient & reviennent à l'attaque, le jour ceſſe, & la ba-

taille dure encore ; enfin le Prince Eugene ſe retire & ſe retranche dans ſon Camp, on rend ici juſtice à la valeur de nos Troupes & à l'Infanterie Allemande. Le Roi d'Eſpagne combattit à la tête d'une Compagnie de Gendarmerie, il ſe trouva dans le plus grand feu, & le Marquis de Crequi qui étoit à ſes côtés, reçut une bleſſure dont il mourut. Le lendemain, les deux partis s'attribuérent l'honneur de la victoire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle produiſit l'effet qu'en attendoit M. de Vendôme, qui fut la priſe de *Luzara*, & de Guaſtalle. C'étoit pour empêcher la perte de ces deux Places, que le Prince Eugene ſacrifia trois mille hommes.

Il n'y eut pas de grands événemens en Flandres, le Duc de Bourgogne pouſſa les Ennemis juſques ſous les remparts de Nimegue. M. de Blainville rendit Keiſervert en Allemagne, & M. de Molac la Ville de Landau après quatre mois

de tranchée ouverte. Ces deux Places furent vigoureuſement défendues, elles coutérent bien cher aux Impériaux, ils y perdirent plus de monde qu'ils n'auroient fait en perdant deux grandes batailles.

La victoire de Fridlingen nous vangea de toutes ces pertes, le Marquis de Villars y défit l'Armée Impériale, commandée par le Prince de Bade, l'un des meilleurs Généraux de l'Empereur, Les Ennemis chercherent à rendre cette affaire douteuſe, les ſuites ne le furent pas. Les Impériaux ne penſerent plus à rentrer en Alſace, & nous nous ouvrîmes un paſſage pour aller en Baviere; on convient que cette action fut d'une extrême hardieſſe, ſi M. de Villars eut été battu, n'ayant qu'un ſeul pont pour faire ſa retraite, toute ſon Armée étoit perdue ſans reſſource. M. de Magnan qui commandoit la Cavalerie, eut grande part à la gloire de cette journée;

elle valut au Marquis de Villars le bâton de Maréchal de France ; *Bayle* paroît incrédule ſur cette victoire, ce fameux Critique étoit plus au fait ſur la bataille de *Cannes* que ſur celle de Fridlingen.

Le reſte dans le premier Journal.

ARTICLE XIV.

LETTRES SUR LA Coſmographie. Suite de l'Article XCVII au mois de Novembre.

LA quatrieme Lettre entre en matiere, par l'obſervation du mouvement particulier des Etoiles, que les anciens Aſtronomes n'avoient crues & appellées fixes, que parce qu'ils ne s'étoient pas donnés la peine, ou qu'ils n'avoient pas eu le tems d'en reconnoître le mouvement, que la ſuite des ſiecles & l'obſervation infatigable de nos Aſtronomes modernes nous a découvert. Grand ſans doute en lui même, ce mou-

vement est comme insensible à nos yeux ; & ce n'est réellement qu'à la longue & à peine, de siecle en siecle, qu'on peut l'apperçevoir ; n'étant gueres que de 51 secondes en un an, d'un dégré en 70 ans, qui sont plus que la vie d'un Astronome, & presque de deux, exerçant l'Astronomie ; la Periode entiere de ce mouvement étant de 25200 ans.

Nous avons dit que l'Auteur des Lettres attribuoit ce mouvement à la terre transportée dans un grand Orbe, dont le centre n'est occupé, ni par le Soleil ni par aucun corps sensible, M. D. B. substituant ce mouvement au mouvement annuel de Copernic, dont absolument il ne veut pas, quoiqu'il ne soit pas plus contraire à l'écriture, & qu'il paroisse plus conforme à la raison & à la nature, qui donne toujours un centre corporel & massif au mouvement d'un corps subalterne.

Ce sont les suppositions, peu

vraiſemblables en effet, de Copernic pour expliquer ce mouvement des Etoiles qui revoltent juſtement M. l'Abbé de Br. Car outre le mouvement diurne de rotation & le mouvement annuel de tranſlation, Copernic a été obligé d'admettre dans l'axe de la terre ſuppoſé parallele, une libration reguliere, ſans parler encore d'un nouveau mouvement de trepidation pour expliquer les variations de l'Equateur, & même d'un mouvement de *Ceſſion* que les Coperniciens Phyſiciens admettent pour expliquer le flux & reflux des Mers. Tous mouvemens que notre Auteur a raiſon de trouver peu compatibles.

Il revient à trouver abſurde que les mouvemens de libration & de trepidation produiſant des changemens ſenſibles dans les Etoiles, le mouvement annuel n'y en faſſe apperçevoir aucun, ce qui peut venir cependant de la difference du mouvement angulaire & du

mouvement de parallelisme, en supposant du reste le monde aussi grand que le veut Copernic : double condition (Parallelisme & grandeur) que les Partisans mêmes de la terre immobile n'ont pû refuser, Astronomiquement parlant à Copernic, mais qu'on ne lui passe point ici, sans doute pour de nouvelles raisons. L'Auteur en emprunte de toutes parts, & revient souvent aux mêmes, après les avoir indiquées ou laissées. Le mouvement annuel de la terre influant des retrogradations & des stations dans le mouvement des planetes; il trouve étrange, qu'il n'influe pas de l'inégalité dans leur grandeur apparente. Les Astronomes cependant conviennent qu'il en influe, & que Mars en particulier sujet aux plus grandes retrogradations, l'est aussi aux plus grandes variations de grandeur, ce qui vient aussi beaucoup de son propre mouvement, fort excentrique, & fort grand en hauteur.

L'Auteur traite d'enchantement la facilité avec laquelle les Physiciens admettent toutes les suppositions de Copernic, nommément celle de la grandeur immense de l'Univers & de la distance des Etoiles. Mais c'est qu'en qualité de suppositions elles sont évidentes, c'est-à dire, il est évident que la chose est possible, & que Dieu a pu faire le monde aussi grand que nous pouvons l'imaginer, sans qu'il soit évident pour cela qu'il l'ait fait tel. Car il faut toujours distinguer exactement l'évidence de la possibilité, de la réalité de l'éxistence.

Dans la cinquieme Lettre, l'Auteur revient aux inégalités de grandeur que le mouvement de la terre devoit faire observer dans les Planetes. Il trouve absurde qu'une difference de 22000 diametres terrestres arrivée tous les 6 mois dans le raprochement ou l'éloignement de la terre ne produise pas plus de difference dans les apparences

des Planetes, que ne fait leur mouvement propre. On trouve ici cette difficulté contre le mouvement annuel de la terre, poussée aussi loin qu'elle peut aller, sauf à ce que la suite peut encore y ajouter.

Lettre sixieme. L'Auteur remarque fort bien que dans le systême de Copernic, il est essentiel de regarder toutes les Etoiles comme autant de Soleils. Il trouve plus vraisemblable l'opinion de Kircher, laquelle est de bien d'autres qui regardent les Etoiles fixes, comme de simples Planetes éclairées de la lumiere du Soleil, seul de sa nature dans l'Univers. Surquoi nous prendrons la liberté de faire remarquer à l'Auteur que ne pouvant disconvenir lui-même. 1°. Que les Etoiles ne soient beaucoup plus éloignées que Saturne. 2°. Que la lumiere reflechie porte infiniment moins loin qu'une lumiere directe, cette supposition des Etoiles brillant par reflexion, comme les Planetes, seroit fort

contraire aux grandes bornes qu'il veut donner à l'étendue de notre vue dans les Cieux.

M. l'Abbé de B. tache d'appuyer cette opinion de Kircher, de ce que les Etoiles reçoivent les rayons du Soleil plus directement que les Planetes, de ce qu'étant plus ſtables, elles doivent être plus penetrées de lumiere, de ce qu'étant voiſines, elles s'entre-communiquent une grande ſplendeur, d'autant qu'elles ont une atmoſphere qui en eſt plus ſuſceptible, & un globe plus propre à la reflexion; de ce que le Soleil comme image de la Divinité, eſt unique dans le monde, de ce que cette multitude de Soleils nuiroit à l'œconomie de l'Univers, &c. toutes raiſons dont nous laiſſons le jugement aux Phyſiciens Aſtronomes.

Vers le milieu de cette Lettre l'Auteur touche une nouvelle difficulté, tirée de la progreſſion inſtantanée de la lumiere. Selon

lui cette instantaneité est prouvée par la rotation & la progression des corps celestes. Il croit nulle l'observation de M. Roemer, pour prouver la succession de la lumiere. Il paroît peu physique que la lumiere n'ait absolument aucune succession, mais il paroît peu physique aussi qu'elle en ait autant qu'on le dit, que le dit par exemple M. Newton, & ce n'est sans doute que cet excès que M. de B. veut reprimer.

Dans la septieme Lettre l'Auteur pose ce principe évident, que la distance des Etoiles visibles ne doit point exceder la portée de la vue humaine; ce qui se rapporte au but de l'Auteur, de prouver que la portée de notre vue n'est pas aussi grande qu'on le suppose communement, & que le suppose en particulier le systême de Copernic, en faisant le monde aussi grand, & les Etoiles aussi éloignées qu'il l'exige. C'est ici le fort des objections de cet Ouvrage contre

ce ſyſtême, l'objection eſt nouvelle, directe ; & il ſeroit tout à fait beau en Phyſique, en Optique & en Aſtronomie de pouvoir déterminer l'extenſion de la lumiere, & les bornes précises ou approchées de nos yeux, & le point au dé-là duquel un Aſtre ne peut plus briller & être apperçu, ſoit par la foibleſſe de nos ſens, ſoit par celle de ſes rayons.

M. l'Abbé de B. fait des efforts incroyables de ſcience, d'obſervation, de raiſonnement, pour prouver que la portée de notre vue eſt fort mediocre, & qu'une difference de 22000 diametres terreſtres miſe dans la diſtance des Etoiles vues de deux points du grand Orbe diametralement oppoſés, devroit nous en decouvrir de nouveaux, nous en faire diſparoître pluſieurs, & nous faire appercevoir dans tous un plus & un moins de grandeur, de lumiere & de viſibilité.

La choſe eſt infiniment diffici-

le, & il eſt toujours beau de l'avoir tentée. Ce qui fait la difficulté, c'eſt la diverſité des feux & des lumieres qui ont des portées fort differentes, ſuivant qu'elles ſont plus ou moins grandes & plus ou moins vives. Car quelque choſe qu'on pût même déterminer à cet égard, un Copernicien ſe tireroit toujours d'affaires par cette ſimple regle de trois G : g : : D : d. c'eſt-à-dire la grandeur eſt à la grandeur d'une Etoile, comme la diſtance de la premiere eſt à la diſtance de la ſeconde, & en ſeroit quite & tout à fait à l'abri de l'objection, en ſuppoſant une Etoile d'autant plus grande & plus lumineuſe qu'il la ſuppoſe plus éloignée.

Mais s'il eſt vrai, comme le prétend l'illuſtre Auteur, que la propagation de la lumiere, ſoit inſtantanée, il paroît poſſible de lui démontrer qu'elle eſt infinie, & qu'elle n'eſt bornée à aucune diſtance. Car la lumiere ne peut être

instantanée que parce que la matiere des rayons est incompressible ensorte que le mouvement passe en un instant d'une extremité d'un rayon à l'autre sans aucune succession. Et comme la matiere de la lumiere remplit tous les Cieux depuis une extremité de l'Univers jusqu'à l'autre, le mouvement de quelque lumiere que ce soit doit s'étendre jusqu'aux extremités de l'Univers, & affecter tout œil quelque part qu'il soit placé.

Il est vrai, car il faut être équitable, que la lumiere se propageant en Orbe & chaque point de lumiere formant un cône ou un secteur spherique de rayons, la force de la lumiere doit diminuer à mesure qu'elle avance, & diminuer en raison doublée de ses avances, ce qui peut la rendre incapable d'affecter l'œil d'une maniere sensible au delà d'un certain point. Mais c'est ce point qui est difficile à déterminer : il paroît même en général qne la lu-

miere eſt de ſoi propageable à des points incroyablement éloignés, & qu'ainſi Copernic a droit à cet égard à de grandes ſuppoſitions Phyſiques, au profit de ſon hypotheſe aſtronomique, dont la vérité hypothetique, c'eſt-à dire, priſe comme hypotheſe, n'a pas ſoufert juſqu'ici beaucoup de contradictions, de la part même de ceux qui ſont le plus religieuſement perſuadés de ſa fauſſeté abſolue & phyſique.

L'Auteur tourne à ſon profit la différence des Etoiles que le Teleſcope rend plus petites à nos yeux, & des Planetes qu'il fait voir plus grandes, ainſi que les autres objets ordinaires; difference qui ne peut venir cependant que de l'exceſſive diſtance des Etoiles comparées aux Planetès. Car toutes choſes diſent aſſez que le monde eſt grand, & que les Etoiles ſont fort loin de nous; mais l'Auteur ne convient pas de tout cela, & ſes raiſons méritent de l'attention.

La diminution des Etoiles vient aussi beaucoup de l'éclat de leur lumiere propre, originale & non réflechie. Car le Soleil lui-même, sans être aussi éloigné que plusieurs Planetes, ne laisse pas de paroître plus petit lorsqu'on le voit au travers de quelque chose qui tempére son éclat & supprime sa scintillation. L'Auteur ne veut pas cependant de cette lumiére propre & non réfléchie des Etoiles, & attribue leur splendeur, leur scintillation & le rapétissement de leur disque par les Lunettes, au brillant de leur atmosphere, à leur surface plus propre à réfléchir la lumiere, & à leur peu de mouvement, qui, selon lui les rend plus propres à recevoir la lumiere du Soleil. Nous doutons que cette raison soit admise des Physiciens.

Dans la huitiéme Lettre, L'Auteur revient aux bornes de la portée de notre vue : ce seroit un grand coup si on pouvoit déterminer ces bornes. M. l'Abbé de

Brancas n'en regarde point le problême comme déſeſpéré, & ce ſont ici de nouveaux efforts tour à fait ſçavans de ſa part, pour le réſoudre.

Un des principaux, eſt celui de la comparaiſon qu'il fait de l'augmentation & de la diminution du diſque apparent du Soleil, vu tantôt à ſon périgée, tantôt à ſon apogée; d'où il conclut par une ſimple régle de trois, que cet Aſtre porté à une diſtance double ſeroit inviſible, ayant un diſque réduit à rien, ſauf à ſçavoir ſi ſa ſplendeur n'en maintiendroit pas l'apparence, comme celle d'un point indiviſible en ſoi, par la matiére, mais actif par la forme & par l'excès de ſon mouvement.

L'Auteur eſt ſi perſuadé de la force victorieuſe de ce raiſonnement, & de la mauvaiſe foi des Coperniciens dans la défenſe de leur ſyſtême favori, que pour ne pas les pouſſer trop à bout, il a la complaiſance d'adoucir les con-

ſéquences qu'il tire de là. Pourquoi les adoucir ? En fait de ſcience & de vérité Phyſico-Mathématique, *amicus Plato, amicus Ariſtoteles, magis amica veritas*, il faut toujours pouſſer le raiſonnement juſqu'où il peut aller ; & s'il n'y a qu'entêtement dans le fait des Coperniciens, ils ne méritent aucun ménagement.

M. de Brancas dit d'excellentes choſes ſur la régle optique des angles qui rendent les objets plus ou moins grands à nos yeux. Nous permettra-t-il de remarquer que quelque éloigné que ſoit un objet, l'angle viſuel qui embraſſe ſes extrêmités n'eſt jamais nul, & qu'ainſi la viſion n'en doit jamais être nulle, ſi d'ailleurs l'intenſité de la lumiére eſt proportionnelle à cet éloignement ; & que quand même la diſtance ſeroit réellement infinie, & l'angle optique infiniment petit, encore même y auroit-il un rayon direct pour faire voir, non la grandeur, mais la réalité

de l'objet, pourvu qu'il eut une activité propre à rendre ce rayon actif sur notre œil.

La comparaison que l'Auteur tire ensuite des autres Planétes, vues dans leurs distances moyennes & extrêmes, nous donne lieu de remarquer que ces Planétes, Saturne en particulier, étant très-visible, malgré son éloignement, beaucoup plus grand que le Soleil, & surtout malgré sa lumiére infiniment affoiblie par rapport à celle du Soleil, il paroît démontré que le soleil seroit visible, non seulement à la distance où est Saturne, mais à une distance double, décuple, centuple, millecuple, millionecuple, & presque infiniment plus grande que celle de Saturne.

Lettre neuviéme. L'Auteur pousse toujours en avant cette preuve des bornes de notre vue. Il va jusqu'à prétendre que les Telescopes mêmes excédent peu la portée naturelle de nos yeux. Il ne peut dis-

convenir cependant que ces Tubes optiques ne nous faſſent voir bien des Etoiles inviſibles à nos yeux deſtitués de ce ſecours, qu'ils ne rapprochent les objets, qu'ils ne les agrandiſſent, qu'ils ne les rendent diſtincts, terminés, précis, viſibles en un mot. Mais en expliquant tout cela, il le réduit preſque à rien, tant il importe à la nature même d'être ignorée, & revêtue à nos yeux d'un air de merveille & de myſtere.

L'Auteur s'attache ſurtout à prouver que c'eſt la ſplendeur, le brillant, le rayonnement, la ſcintillation des Etoiles qui les rend viſibles. Mais, 1°. Il faut bien qu'elles brillent pour être viſibles. 2°. Ce n'eſt pas un ſimple brillant, beaucoup moins un faux éclat qui les rend viſibles. Le Teleſcope les dépouille du faux éclat, de la ſplendeur, & ne les rend que mieux viſibles. L'Auteur remarque fort bien que l'ombre eſt autant néceſſaire à une Etoile pour

briller à nos yeux, que ſon propre brillant. Sans doute qu'une Etoile brille d'autant mieux, que le brillant des autres ſe mêle moins à ſon propre brillant.

A l'occaſion des Teleſcopes, l'Auteur en recherche l'origine & les progrès de la maniere la plus ſçavante & la plus raiſonnée, ſa Diſſertation ſur cela eſt parfaite. Et n'oubliant point ſon objet, il conclut que rien ne prouve mieux combien la vue eſt bornée, puiſqu'il a fallu dans une longue ſuite de ſiécles recourir à des moyens auſſi ſinguliers & auſſi artificiels pour l'étendre, que le ſont les Lunettes dont la découverte eſt ſi moderne, quoique depuis Hipparque au moins, on en eut trouvé le long tuyau pour dépouiller un Aſtre du brillant de ſes voiſins, en attendant les verres concaves & convexes qui travaillent ſur l'intérieur de cet Aſtre même en l'agrandiſſant & le rapprochant. Car comme lentilles & comme tuyaux,

les Lunettes produiſent ce double effet, d'augmenter l'eclat des Aſtres, 1°. En les débaraſſant d'un éclat étranger, & 2°. En diminuant même leur propre éclat.

Nous ne ſentons pas ſi bien la conſéquence que l'Auteur tire de l'extenſion que les Lunettes donnent à nos yeux, en faveur des bornes qu'il attribue aux Lunettes mêmes. Car ſi nos yeux ſont démontrés fort bornés par la grande étendue que leur donnent les Lunettes, les Lunettes ſont démontrées fort étendues par rapport à nos ſimples yeux. Cependant après cette derniére démonſtration très-bien articulée par l'Auteur, il ajoûte ces mots. « Gardez » vous donc de croire que les oc» cultes ſans lunete ſoient infini» ment plus éloignées que les vi» ſibles à l'œil nud, & ſurtout qu'elles ne lui ſoient inviſibles que par un trop grand excès dans leur éloignement, &c.

Il ne s'agit pas d'un éloignement

infini. Tout eſt borné, déterminé, fini dans le monde, le monde même, fut-il, des millions de millions de fois encore plus grand qu'il ne l'eſt. Mais il eſt croyable qu'une Lunette peut augmenter & rapprocher un objet cent, mille, & un million de fois plus que nos yeux ſans leur ſecours, & perſonne ne peut démontrer qu'on ne puiſſe pas les perfectionner encore un million de fois davantage. Et comme les Lunettes ne produiſent pas les rayons, qu'elles les affoibliſſent même, c'eſt par les rayons que les Etoiles envoyent toujours juſqu'à nous, que les Lunettes nous les rendent viſibles.

La dixiéme Lettre ne change pas d'objet. C'eſt toujours la portée de notre vue, ſoit naturelle, ſoit aidée des Lunettes que le ſçavant Auteur voudroit bien déterminer; convenant pourtant à tous momens que la choſe eſt difficile, & plus que difficile, & ſe voyant réduit à des tentatives & à des

présomptions, que la maniére hypothétique des Coperniciens élude toujours avec assez de facilité. Ce qu'il y a de mieux dans tous les efforts de l'Auteur, & dans toutes ses sçavantes discussions pour constater la modicité de portée qu'il attribue à nos yeux & aux Telescopes, sont une infinité de questions d'optique & de dioptrique qu'il touche, & sur lesquelles il dit d'excellentes choses fort propres à engager les Sçavans à en dire aussi de pareilles de leur côté, soit de concert, soit en contradiction avec lui.

La onziéme Lettre reprend la même question, & c'est ici comme on dit le *medium* propre de l'Auteur contre le systême de Copernic, ou comme on dit encore son vrai cheval de bataille. Tout son Ouvrage n'a d'autre but que de rapetisser le monde à nos yeux, ce qui réellement va plus directement au but qu'aucune autre sorte d'objection qu'on ait faite con-

tre ce systême; qui ne peut satisfaire notre esprit, qu'en étonnant notre imagination par la grandeur exorbitante qu'il donne à l'Univers.

L'Auteur établit cette maxime, que *tout Astre doit devenir invisible en une distance où son disque ne seroit plus que d'une demie seconde ou environ*, & que *les Etoiles ne pourroient être apperçues, dès que leur disque n'auroit pas un plus grand angle visuel, quand même leur grosseur croîtroit à proportion de leur distance*. Mais si leur splendeur croissoit à proportion, seroient-elles encore invisibles? Et puis une seconde ne peut elle être la base d'un cône visuel, capable d'affecter nos yeux? Les rayons de la lumiére sont si fins. L'espace d'une seconde céleste est en soi un grand espace; ne fut-il grand que comme la tête d'une épingle, pourquoi s'il avoit un éclat proportioné ne brilleroit-il pas à nos yeux?

Février 1746.

Cette maxime de l'Auteur paroît plus vraye, que *le terme de l'invisibilité des Astres doit être assigné plutôt, selon l'étendue de leur diamétre apparent, que de leur diamétre réel.* Encore faut-il toujours y ajouter le dégré de leur lumiére & de leur clarté; chose à quoi n'ont pas assez d'égard les Opticiens, ni même tous les Peintres. Car enfin le même objet se voit dans une plus grande distance & sous un même diamétre lorsqu'il est éclairé du Soleil, & ne se voit pas sous un plus grand diamétre, & dans une moindre distance lorsque le jour vague l'éclaire, surtout si ce jour est foible, nébuleux, sur le déclin.

Dans la douziéme Lettre, l'illustre Auteur prend un nouveau moyen d'objection contre Copernic, moyen qu'il a pourtant déja ébauché dans les premiéres Lettres. Ce sont les stations & rétrogradations des Planétes, dont on a fait jusqu'ici un argument, si-

non invincible, du moins infiniment persuasif en faveur du mouvement annuel de la terre. M. de Brancas dit qu'*il est facile de prouver qu'au contraire les stations, les rétrogradations & les directions des Planetes fournissent des preuves de la fausseté du cours annuel de la terre; dix-sept observations qui en forment une preuve complette.*

1°. Ajoute l'Auteur, *les Planetes ne peuvent paroître périodiquement stationaires, rétrogrades, & directes sans l'être réellement*; ce qui est prouvé selon lui, par la table de la durée & de la période de leurs stations, &c. 2°. Ces phénoménes devroient arriver, dit l'Auteur, par le cours annuel de la terre *à tout hazard sans aucune régle*. Oui, si ce cours de la terre & celui de la Planéte se faisoient *sans aucune régle* & *à tout hazard*. Il seroit trop long pour un Extrait de faire ici l'énumération des dix-sept observations dont la plûpart ont été ci-devant indiquées ou

reviennent à ces deux premiéres.

Nous ne ſçaurions nous empêcher de remarquer qu'il y a auſſi quelques uns de ces dix-ſept argumens qui ſont capables de donner quelque priſe & une ſorte de triomphe aux Coperniciens, par exemple le treiziéme où l'Auteur dit que ni *le Soleil ni la Lune n'ont point de ſtations ni de rétrogradations, & en devroient avoir l'apparence à raiſon du cours annüel de la terre, autant que les autres Planétes.* Le ſçavant Auteur n'ignore pas cependant que le Soleil eſt immobile & au centre du mouvement de la terre, & la terre au centre & comme immobile par rapport à la Lune, & que les phénoménes en queſtion viennent de la combinaiſon des deux mouvemens de la terre & des autres Planétes. On nuit également à la bonté de ſa cauſe en pouſſant trop loin ou en ne pouſſant pas aſſez ſes prétentions.

Comme l'Auteur eſt fort inſ-

truit de tous les phénoménes céleſtes & de toutes les obſervations anciennes & modernes, & qu'il a l'eſprit de combinaiſon & de ſyſtême, il eſt fort habile à ſaiſir tout, & à tourner tout au profit de ſon ſyſtême ou de ſon plan Coſmographique. Auſſi ne manque-t-il pas de faire entrer en preuve l'obſervation moderne de M. Bradeley ſur la prétendue aberration des fixes, qui eſt un phénoméne fort délicat, & que nous croyons fort ſujet au rafinement & à l'illuſion.

L'Auteur qualifie ſon ſyſtême de *ſyſtème Français* tout court, pour le diſtinguer de l'Egyptien de Ptolomée, du Polonois de Copernic, &c. Il convient que ce *ſyſtême Français* admet trois mouvemens dans la terre, ce qui rend un peu moins perſuaſive la vivacité de ſon zéle contre le mouvement annuel, le ſeul qu'il ſupprime dans Copernic.

Dans la treiziéme Lettre, l'Au-

teur revient à la complaiſance exceſſive qu'il attribue aux Aſtronomes pour Copernic, juſqu'à ſupprimer les obſervations qui pouvoient lui être contraires, & à l'argument de M. Huguens, qui diminue le diſque du Soleil à la 27664^e. partie de ſon diſque pour l'égaler à Sirius, & faire voir que cette Etoile eſt tout autant de fois plus éloignée que le Soleil.

La quatorziéme Lettre revient auſſi à beaucoup de diſcuſſions qui ont précédé : ſeroit-ce que l'Auteur ſentiroit ſécrétement toujours, que jamais il n'en a aſſez dit, contre un ſyſtême ; réellement difficile à détruire par le raiſonnement ou par l'obſervation, & qui ſans l'autorité ſacrée de l'Ecriture, ſeroit regardé comme évident par les plus ſages & les plus habiles Aſtronomes, tels que Riccioli, Tacquet, Dechales, &c ?

Il revient nommément au parallelіſme de la terre, qu'il croit contraire à ſes mouvemens de ro-

tation, de libration, de trépidation, de révolution même & de cession. Il paroît au contraire que les mouvemens de rotation & de révolution favorisent tout à fait le parallelisme en déterminant l'axe selon le sens du cours de la matiére céleste qui cause ces mouvemens ; & que la libration & la trépidation satisfont aux scrupules de ceux qui ont peine à concevoir un parallelisme rigoureux. Pour le mouvement de cession il est de la façon des Physiciens qui expliquent par là le reflux avec peu de vraisemblance, plutôt que des Astronomes qui ne se mêlent pas de ce reflux.

La quinziéme Lettre est encore un retour aux premiéres difficultés de l'illustre Auteur. Il l'appelle un *couronnement des objections par la réfutation d'un paradoxe qu'on a traité de problême jusqu'ici*. L'énoncé de ce paradoxe est, *si le cours annuel de la terre devroit communiquer son apparence parfaite au Se-*

leil, & ne la pas étendre d'une maniére même imparfaite à aucun autre Astre? A cette question nous prévoyons deux réponses de la part des Astronomes Opticiens, 1°. Que le Soleil étant tout immobile & la terre toute en mouvement par rapport à lui, il en est comme de la barque qui transporte tout son mouvement au rivage & se transporte à elle même tout le repos de ce rivage. 2°. Qu'on ne laisse pas de reconnoître constamment parmi les Astronomes le mouvement de la terre dans le mouvement apparent de toutes les autres Planétes, à la Lune près à laquelle la terre laisse tout son mouvement menstruel, sans aucun mélange de l'annuel, ni du diurne qu'elle s'attribue à elle-même.

C'est vers le milieu de cette quinziéme Lettre, que l'Auteur vient enfin à son propre systême ou à son plan, car il ne veut pas qu'on l'appelle systême, quoique

ce nom lui échappe quelquefois, ſurtout lorſqu'il le nomme *ſyſtême Français*. Mais il n'y arrive pas ſi vîte, & il commence par une notice de ce qu'on appelle la *ſphére céleſte*. Il explique donc ce qu'on entend par la Terre & le Firmament, par ces Planétes & les Etoiles, par les Cercles Equateurs, Horizon, Méridien, &c. Par les ſignes & les dégrés, par les zones & les climats, &c.

La ſeiziéme Lettre entre plus avant dans le ſyſtême de l'Auteur, qui conſiſte ſurtout à réaliſer les apparences des mouvemens céleſtes, en faiſant mouvoir les Planétes dans des cercles noués, bouclés ou friſés en dedans, que l'Auteur appelle des courbes feuillées ou des épicicloïdes, ne reconnoiſſant point de cercles ſimples, d'éllipſes primitives dans la décompoſition phyſique de ces mouvemens, ne faiſant même aucune décompoſition, & reconnoiſſant ſans doute dans la matiére céleſte

qui entraîne les Aſtres, un mouvement replié qui dans le vrai ne paroît point trop naturel.

L'illuſtre Auteur ne ſe découvre point encore ſur la nature de ce mouvement, quoiqu'on voye qu'il ſent très-bien qu'on l'attend de lui. Cette ſeiziéme Lettre s'en tient à la partie Aſtronomique de ſon ſyſtême. Il n'eſt pas douteux que par mille ſortes de ſuppoſition Géométriques on ne puiſſe expliquer les mouvemens céleſtes. Tychon, Ptolomée, Copernic, Lanſberge, Longomontan, Riccioli, & mille autres moins fameux, l'ont fait à la rigueur. Mais il ne faut point de rigueur, il faut de la facilité, de la ſimplicité, du naturel dans la juſteſſe d'un ſyſtême, Aſtronomique même ; & quoiqu'on n'y ſoit pas obligé d'en expliquer le méchaniſme Phyſique, il faut pourtant qu'il n'ait rien de contraire aux loix connues de la nature, rien même qui ne ſoit facilement réductible au mouve-

ment circulaire, combiné même avec le rectiligne, ſelon la belle idée de Fabri, adoptée ouvertement par M. Leibnitz & tacitement par M. Newton.

M. l'Abbé de Brancas doute que la figure de la terre doive être regardée comme déterminée par toutes les tentatives qu'on vient de faire pour cela, ſoit au Nord, ſoit au Midi. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que dans le mouvement qu'il donne à la terre pour expliquer le mouvement des Etoiles prétendues fixes, il ne laiſſe pas de reconnoître un parallelisme qui le révolte ſi fort dans le mouvement annuel que Copernic attribue à cette même terre. Il le faut bien au reſte, & il eſt trop habile Aſtronome pour y manquer.

Dans ſa dix-ſeptiéme Lettre, il paroît laiſſer indécis ſi l'écliptique ou l'orbe décrit par le Soleil ſelon lui, eſt circulaire ou ovale. Nous en ſommes un peu ſurpris.

Il faut bien, ou que l'orbe ſolaire ſoit le réſultat de deux cercles, l'un déférent, l'autre épicycle ou même de trois, dont deux ſont épicycles, ou que ce ſoit une ſorte d'ovale. Il n'y a point ici de milieu à prendre entre Kepler & Ptolomée, & jamais un cercle ſeul n'a pu approcher même de repréſenter les anomalies du Soleil, de la Lune, ni d'aucune Planéte.

La dix-huitiéme Lettre explique aſtronomiquement les mouvemens du Soleil, que l'Auteur croit n'avoir pu être expliqués juſqu'ici par les Aſtronomes. C'eſt beaucoup dire, vû la perfection actuelle de l'Aſtronomie, & l'habileté des Aſtronomes qui la cultivent depuis cent ans, ſurtout depuis Riccioli & Caſſini. L'Auteur fait entrer en divers endroits de ſon Livre le mouvement de la terre dans ſon petit orbe de plus de 25000 ans de révolution, pour l'explication de bien des phénoménes aſſez ordinaires. Nous

aurions cru qu'il ne pouvoit l'employer que pour l'explication du mouvement imperceptible des fixes, qui n'est que d'un dégré en soixante-dix ans, & n'est pas par conséquent d'une minute en une année, mais de cinquante deux secondes à peu près.

ARTICLE XV.

SAGGI DE DISSERTAZIONI Accademiche publicamente lette nella Nobile Accademia Etrusca dell' antichissima città di Cortona. In Roma à Spese de Pagliarini Mercanti - Librari à Pasquino. C'est-à-dire, *Essais des Dissertations Académiques, lues publiquement dans la noble Académie Etrusque, de la très-ancienne Ville de Cortone.* in-4°. *Tome premier, premiére Partie*, *pp.* 135. *Se vend à Paris, chez Cavelier pere, rue S. Jacques.*

C'Est avec une joye singuliére & une vraye admiration que nous voyons l'Académie de Cortone rechercher ce qu'il y a de plus curieux dans les monumens de l'Antiquité. La sagacité, l'érudition, l'application de ces nouveaux Académiciens, excitera de plus en plus l'ardeur, déja si gran-

de, de toutes nos Académies. Si cette ardeur est telle qu'elle ne puisse plus croître; du moins la vue d'une rivale qui s'éléve glorieusement parmi une Nation étrangére, l'empêchera de se ralentir. Il nous semble, & nous l'assurons hardiment sur les Dissertations dont nous allons rendre compte au Public, que Cortone deviendra plus célébre par les travaux & le génie de ses Académiciens, qu'elle ne l'est par son antiquité, ni tous ses autres avantages.

Cette sçavante Compagnie commença de se former en 1726 sous le nom d'Académie Etrusque. On appelloit anciennement *Etrusques* les Peuples qui habitoient la Toscane, & qui avoient déja une grande réputation, quand les Romains n'en avoient encore aucune. Nul autre nom ne convenoit mieux ni si bien à une Académie, dont le principal objet étoit de déchifrer & d'expliquer les mo-

numents antiques qui s'étoient trouvés jusques là, & qu'on déterroit encore assez souvent dans une contrée, laquelle, toute célébre qu'elle est aujourd'hui, l'est beaucoup moins qu'elle ne le fut autrefois. S'il ne convenoit pas que la nouvelle Académie prit un autre nom que celui qu'elle a choisi, il ne convenoit pas moins qu'elle se fixât à Cortone; c'étoit un Siége vraiment digne d'elle. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le voisinage des Villes plus grandes, plus peuplées, plus opulentes, plus magnifiques; mais Cortone méritoit la préférence par droit d'aînesse. Les vrais Antiquaires en sont plus touchés que de tant d'autres choses, qui paroissent beaucoup plus précieuses au vulgaire. D'ailleurs, quelle consolation pour eux de se voir établis comme dans le centre de ces trésors, dont ils sont si avides? Tout leur rappelle le souvenir de leur projet, & les anime à l'exécution.

Février 1746.

L'Abbé Onuphre *Baldelli*, Gentilhomme du pays, avoit assemblé à Rome pendant un long séjour, avec beaucoup de peine & de dépense, un grand nombre d'antiquités de toute espéce, Statues, Inscriptions, Urnes, Pateres, Lampes, &c. A quoi il avoit joint une Bibliothéque, choisie avec beaucoup de goût & de connoissance. Ce n'étoit que des Livres rares ou d'anciens Manuscrits, & pour décoration, on y voyoit des Minéraux, des Plantes Marines, des instrumens de Mathématiques. Ce généreux Citoyen ordonna que toutes ces richesses Littéraires fussent transférées dans sa Patrie pour en être un ornement public après sa mort; comme il en avoit été lui-même l'ornement pendant sa vie, par sa profonde érudition. Ce présent, digne d'un Roi, semble trop magnifique pour un Particulier. Ce fut alors que l'Académie prenant une nouvelle ardeur pour ses exer-

cices, prit aussi une nouvelle forme. Elle dressa des Réglemens, détermina le nombre de ses Académiciens, & se choisit un Chef, sous l'ancien nom Etrusque de *Lucumon*. Nous verrions ici avec plaisir les Loix que cette illustre Compagnie a jugé à propos de s'imposer, & selon lesquelles elle prétend être gouvernée. Comme ces sortes d'établissemens sont une partie très-remarquable de l'Histoire des Sciences, nous eussions communiqué au Public tout ce qu'on a ordonné à cette occasion.

Pour ne pas effrayer les Lecteurs par la crainte d'une multitude de volumes, dont on ne verra jamais la fin, on déclare qu'on ne fera imprimer que quatre Tomes, qui contiendront chacun douze Dissertations. Les Antiquaires, & généralement tous les Curieux, Nation respectable par le nombre & le mérite, permettront-ils aux Académiciens de se renfermer dans des bornes si étroites? Nous

ne le penſons pas. La Préface finit par un Avertiſſement, qui apprend au Public que chaque Académicien eſt reſponſable de ſon Ouvrage, & que ce ſera à l'Auteur de le défendre, l'Académie ne jugeant pas à propos de ſe charger d'un pareil ſoin. Tous ſes Membres paroiſſent n'avoir aucun beſoin d'un ſecours étranger. Ils ſont en état de faire ces ſortes de guerre à leurs propres frais, & ſans rien emprunter d'autrui.

La premiére Diſſertation eſt de M. Louis *Bourguet*, Profeſſeur à Neuf-Chaſtel. Les travaux de l'Académie Etruſque ne pouvoient mieux commencer que par l'explication de l'*alphabet Etruſque*. C'eſt un Frontiſpice qui convient mieux que nul autre à l'édifice qu'on entreprend. Il y aura ſans doute des Lecteurs qui entreront ſans paſſer par cette porte, & qui ſe preſſeront d'arriver aux Diſſertations qui demandent moins d'application : mais cette conſidéra-

tion ne doit pas empêcher d'habiles Antiquaires de s'occuper à des recherches plus difficiles que les Enigmes mêmes ; ils n'écrivent pas pour ces hommes indolens & qui ne ſçachant rien, n'ont aucune envie de rien apprendre de ſérieux. Ils écrivent pour des Lecteurs qui cherchent à avancer de plus en plus dans la connoiſſance des monumens antiques.

Il n'étoit pas aiſé de connoître la valeur des lettres de l'alphabet Etruſque. On eſt tenté de penſer que pour y réuſſir, il falloit avec tous les autres talents, ſçavoir encore l'art de deviner, ſi pratiqué autrefois dans l'ancienne Toſcane. M. *Bourguet* nous montre comme il s'eſt conduit dans cette recherche, parce qu'il eſt perſuadé, comme M. de Leibnitz, que la connoiſſance du chemin par où l'on eſt parvenu à quelque découverte, peut être d'une grande utilité à ceux qui s'appliquent au même travail. Ce ſont des méthodes

qu'on leur préſente & qui ne contribueront pas peu en mille occaſions au ſuccès de leurs projets.

Après bien des obſervations & des combinaiſons, l'Auteur s'eſt trouvé en état de dreſſer une Table qui contient les alphabets de ſix différens Peuples, des Hébreux, des Samarirains, des Grecs, des Arcadiens, des Pélaſgiens, des Etruſques. Il eſt d'autant plus glorieux à M. Bourguet d'avoir pénétré dans ces myſtéres, que Saumaiſe même n'avoit pu ſe contenter en cette matiére, & qu'il avoit jugé indéchifrable l'alphabet des anciens Toſcans.

Les Académiciens de Cortone ne ſont pas tellement livrés à l'explication des monumens Etruſques; qu'ils négligent ceux qu'on a découverts en d'autres Pays, quand ces monumens leur paroiſſent dignes de la curioſité des Sçavans. M. le Commandeur Joſeph-Claude Guyot *de Marne*, Lorrain de nation, étant à Malthe, y trou-

ya une Inſcription Punique & Grecque, qui n'a point encore été publiée; on la voit ſur deux Marbres tout ſemblables, & c'eſt ce qui donne lieu à l'habile Antiquaire de ſoupçonner que ce n'eſt point là un monument Sepulcral, mais plutôt un vœu deſtiné à être placé en quelque Temple, ou bien un monument dreſſé pour conſerver la mémoire de quelque événement. On donne ici la figure d'un côté de cet Antique, par où l'on connoîtra l'autre. La baſe eſt un ſolide plus long que haut, ſur le milieu duquel eſt poſé une eſpéce de cône, qui reſſemble aſſez à une perle taillée en poire. C'eſt ſur la baſe qu'on lit les deux Inſcriptions dont il s'agit. L'Auteur de la Diſſertation s'imagina d'abord que l'Inſcription Grecque n'étoit qu'une Traduction de l'Inſcription Punique; mais ayant conſidéré que la Punique étoit trop longue pour être renfermée dans la Grecque, beaucoup plus cour-

te, il changea de ſentiment. Les Lecteurs voudront bien ſe contenter de trouver ici l'Inſcription Grecque.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙ ΣΑΡΑΠΙΩΝΟΙ
ΣΑΡΑΠΙΩΝΟΣ ΤΥΡΙΟΙ
ΗΡΑΚΛΕΙ ΑΡΧΗΓΕΤΕΙ

On peut croire que c'eſt un Monument conſacré à Hercule Conducteur, dont le culte étoit établi à *Taormine*, & c'eſt probablement le même Hercule, dont le nom, dans pluſieurs Inſcriptions eſt accompagné du mot de ΜΕΛΙΤΗΣ. Ce Monument fut dreſſé par *Denis & Serapion, fils de Serapion Tyrien*, ſelon toutes les apparences en reconnoiſſance de ce qu'ils étoient arrivés heureuſement de Tyr à Malthe. Nous nous bornons à cette explication, quoiqu'il y en ait encore d'autres. Comme il y a quelques difficultés grammaticales qu'on peut objecter, on y répond auſſi par d'autres Inſcriptions.

Février 1746. L'explication

L'explication de l'Inſcription Grecque eſt ſuivie, à l'occaſion de l'Inſcription Punique, de pluſieurs réfléxions ſur cette Langue, qui montrent bien la capacité de l'Auteur; mais qui ne ſont pas à la portée de la plûpart des Lecteurs, & qui par conſéquent ne ſeroient pas de leur goût. C'eſt une néceſſité de les ménager. Les Sçavans ne manqueront pas de lire l'Ouvrage même. Il ſuffit de l'avoir indiqué.

M. l'Abbé *Ridolfin Venuti*, né dans le Territoire de Cortone, explique quelques Médailles fort ſinguliéres, qui ont été trouvées à Malthe. La premiére, qui eſt plus groſſiére que les autres, preuve d'une plus grande antiquité, a d'un côté une tête de femme, voilée, & ſur le revers, trois figures rangées ſur la même ligne & debout. La figure du milieu eſt le Dieu *Mitra*, qu'on reconnoît facilement à ſa Mitre; & les deux autres figures qui ſont à ſes côtés,

lui présentent des *Patéres*. Cette Médaille a été rapportée par *Paruta*, *& par Astanosa*, mais peu exactement : elle est mal dessinée dans M. Spon. Les Antiquaires ne l'ont pas mieux expliquée qu'ils l'ont représentée. Le P. *Monfaucon*, qui dit l'avoir vue dans les mains du Sénateur *Bonarroti*, prétend que c'est un Talisman Basilidien, & que les caractéres qui tiennent lieu de Legende, sont des caractéres Hébreux. M. le Marquis Maffei croit que les figures qu'on y voit sont Egyptiennes. L'Abbé *Venuti* la juge Phénicienne ou Punique, mais des plus anciennes. Il se fonde sur la différence qu'on remarque entre les habillements représentés sur la Médaille de Malthe, & ceux qu'on voit sur les Médailles Egyptiennes, & sur celles qui ont été frappées du tems des Basilidiens. Le coin de la premiére est plus grossier. Les trois figures, semblables à des troncs d'arbre, n'ont ni jambes ni pieds;

c'eſt que les anciens Sculpteurs furent long-tems ſans ſçavoir en donner à leurs figures. N'objectera-t-on pas, qu'il étoit encore plus difficile de leur donner des têtes & des bras ? On commença ſans doute par les parties ſupérieures, qui étoient néceſſaires pour connoître le deſſein du Sculpteur ; mais le reſte dut ſuivre de près & coûter beaucoup moins que ce qui étoit déja achevé.

Sur la cinquiéme Médaille Punique, on voit Mercure avec une longue barbe, & le Caducée devant lui : ce qui n'a rien de ſurprenant, puiſque nous apprenons de Pauſanias qu'en Achaïe on voyoit au milieu d'une grande Place, un Mercure à longue barbe. Sur le revers de la Médaille, on voit une grande Couronne, mais on ne ſçauroit diſcerner de quelles fleurs ou de quelles feuilles elle eſt formée, Dans cette Couronne ſont trois caractéres Puniques, & au deſſus une petite

cloche, qui repréſente peut-être celle qu'on ſonnoit dans les Marchés ou dans les Bains, lieux affectés au Dieu Mercure : l'Auteur panche plus à croire que c'eſt quelque eſpéce de fleur ; il y en a pluſieurs qui reſſemblent très-bien à une cloche : il n'eſt pas même impoſſible que ce ne ſoit une fleur de *Lotos*, on en trouve de cette figure.

La quatriéme Diſſertation, où l'on explique l'*Aruſpicine*, ou l'art de deviner, pratiqué par les anciens Toſcans, eſt de M. *Bindo Simone Peruzzi*, Gentilhomme Toſcan. La crainte d'être trop longs dans nos Extraits (ce qui eſt très-ſévérement défendu par le Public aux Journaliſtes) ne nous permet pas de nous arrêter beaucoup à cette Diſſertation. Tous ceux qui ont un peu lû les anciens Auteurs, ſçavent que l'art de devi er avoit pluſieurs branches, & que les Etruſques excelloient en toutes. Les Romains ne man-

quoient pas de les conſulter ſur tous les prodiges qui arrivoient, & on s'en tenoit à leur réponſe. Tagés paſſoit pour l'inventeur de cet art, quoiqu'il l'eut peut-être appris des Grecs, & ceux-ci des Caldéens. Il avoit compoſé avec le ſecours d'un Collégue ou d'un Diſciple, quinze volumes, qu'on nomma *Acherontiques*, parce qu'ils étoient très-capables d'épouvanter les Lecteurs : on conſervoit ces volumes avec autant de ſoin que les Romains conſervoient les Livres Sibillins.

Parmi les Aruſpices, les Devins les plus eſtimés étoient ceux qui expliquoient pourquoi la foudre étoit tombée en tel endroit, & qui preſcrivoient ce qu'il falloit faire pour prévenir les ſuites. Selon une ancienne Inſcription, ces Devins s'appelloient *Fulguratores*, & le Dieu qui préſidoit à la foudre, eſt appellé dans une autre Inſcription, *Deus Fulgerator.*

Cinquiéme Diſſertation. L'Aca-

démie de Cortone n'eut pas plutôt été établie, qu'on lui adressa de divers endroits toutes les Antiquités qui se découvroient de nouveau. M. l'Abbé *Recchi* fit présent à l'Académie d'un bon nombre d'instrumens qu'on avoit déterrés à *Ripatransona* sa Patrie, dans la contrée autrefois nommée *Picenum* par les Romains; & il pria cette sçavante Compagnie de vouloir bien les communiquer au Public, avec quelque explication. M. *Tarquinio Coritano* a été honoré de cette commission, qui montre bien l'idée qu'on a de sa capacité. On découvrit en 1727 à *Ripatransona*, un Sépulcre où étoient enfermés les corps de deux Soldats, au-tour du Sépulcre il y avoit plusieurs lampes & d'autres vaisseaux de terre, comme il se pratiquoit alors; outre les lampes & les vaisseaux de terre, on trouva aux bras des Soldats des brasselets, tournés en spirale, comme des tireboures, &

qui étoient de bronze : c'étoit un ornement Militaire ; mais ceux qu'on donnoit aux Soldats vainqueurs étoient d'or ou d'argent. On voit dans la même planche, plusieurs pendants de bronze qu'on attachoit par des anneaux. Ces pendans étoient des Lames, dont la tête étoit un anneau ; elles s'élargissoient peu à peu, & les deux côtés se rapprochoient, mais sans se joindre. Ce renflement ayant la grosseur qu'on vouloit lui donner, diminuoit peu à peu & se terminoit en pointe. Ces instrumens étant suspendus, devoient êtres sonores en se choquant les uns les autres, & il paroît que c'est à quoi ils étoient destinés, car il y avoit une de ces lames qui étoit encore attachée à une autre lame quarré-longue de bronze, percée de plusieurs trous. On a aussi gravé sur les mêmes planches plusieurs autres instrumens qui feront plaisir aux Antiquaires, & qui serviront à exercer leur saga-

cité. Si nous n'entrons pas dans un plus grand détail, c'est en partie parce que le Lecteur n'ayant pas les figures ſous les yeux, auroit trop de peine à comprendre ce que nous dirions.

La ſixiéme Diſſertation eſt de M. *Jean Lami*, Profeſſeur à Florence, & Bibliothécaire du Marquis Riccardi. Il y développe avec beaucoup d'habileté tout ce qui appartient aux Corbeilles ſacrées, ou plutôt aux *Paniers ſacrés*, puiſqu'ils en ont la forme : ils reſſemblent à des Cylindres d'oſier, qui ont leur couvercle. D'un de ces paniers, dont le couvercle eſt ſoulevé, s'échape un ſerpent qui y étoit enfermé. La ſeconde Ciſte qui paroît comme ſoutenue par deux ſerpens entortillés, & dont le reſte du corps s'éléve aux côtés de la *Ciſte*, eſt fermée & ſert de baſe à une figure. Il y a une troiſiéme *Ciſte*, dont la forme n'eſt pas parfaitement cylindrique, elle groſſit toujours en s'élevant : cette

derniére Ciſte eſt pleine de fleurs. Ces trois Ciſtes telles que je viens de les décrire, ſe voyent ſur deux Médailles Grecques.

La ſeptiéme Diſſertation eſt ſur les inſtrumens dont les Anciens uſoient pour couler le vin. On la doit à M. Philippe *Venuti*, Chanoine de Cortone; perſonne ne ſera mal édifié de voir un Chanoine travailler ſur ce ſujet. Les Académiciens Antiquaires ſont à couvert de bien des reproches & de bien des ſoupçons. Deux inſtrumens qu'on avoit déterrés en creuſant dans le voiſinage de *Montepulciano*, & qu'on préſenta à l'Académie de Cortone, ont été l'occaſion des recherches que fit l'Auteur, qui ne douta pas que ce ne fut des inſtrumens par où l'on paſſoit le vin, avant de le ſervir aux Convives. On les trouve ici très-exactement repréſentés : ce qui vaut mieux que toutes les explications. Cette Diſſertation eſt courte, mais elle n'en eſt ni moins

ſçavante, ni moins curieuſe. On ne refuſera pas à l'Auteur la gloire d'être pleinement inſtruit des uſages des Anciens, & d'avoir une grande connoiſſance de tout ce qu'on a écrit ſur ce ſujet. Cette eſpéce de couloirs ne ſervirent pas ſeulement à l'élégance & à la délicateſſe des repas, par la préparation des vins : l'Egliſe les mit auſſi en œuvre pour purifier le vin qui devoit être conſacré.

M. l'Abbé *Ridolfin Venuti* explique dans la huitiéme Diſſertation un bas relief, où l'on voit un Faune couché, & le dos appuyé ſur un Outre. Ce Faune pourroit bien être un Sauteur ainſi traveſti. Parmi les divers jeux de la Grece, il y en avoit un, où l'on diſpoſoit pluſieurs Outres à quelque diſtance les uns des autres, après les avoir bien graiſſés. Des ſauteurs legers & alertes ſautoient deſſus à cloche-pied, & ceux qui venoient à bout de s'y tenir fermes, ce qui étoit extrêmement

difficile, avoient pour récompenſe le vin dont on avoit rempli les Outres.

La Diſſertation ſuivante ſur les balances des Anciens, eſt de M. le Comte *Louis Lorenzi*, *Florentin.* Il y a fait graver une Romaine & deux autres ſortes de balances. Parmi pluſieurs autres Obſervations, on y apprend que les Romains conſervoient les poids & les meſures qui étoient le modéle de tous les autres dans un lieu deſtiné à cet uſage, & qu'on appelloit *Ponderale*, *Ponderarium*, *Sacomarum*, c'étoit dans le Capitole, comme il paroît par pluſieurs Inſcriptions.

M. l'Abbé François *Valeſio* Romain, explique dans la dixiéme Diſſertation, trois Statues du Capitole. Deux de ces Statues ſont des Eſclaves, qui ſont ſans mains & ſans pieds, & on ne ſçauroit douter, en les examinant, que le Sculpteur ne les ait fait tels qu'ils ſont aujourd'hui. Les Antiquaires

ſe ſont fort exercés ſur ce ſujet ; l'Auteur prétend que ce ſont deux Rois de Thrace, qui traitoient ainſi leurs priſonniers, & dont les Romains punirent la férocité par le même ſupplice. L'Arc, *dit de Portugal*, ayant été démoli par les ordres d'Alexandre VII. pour donner plus de largeur à un *Cours*, M. Marcel *Severoli*, éclaircit dans l'onziéme Diſſertation, tout ce qui regarde cet *Arc*, & en explique les bas reliefs.

La derniére eſt de M. *Nicolo Vagnucci*, de Cortone, & il y rend compte d'une ancienne Inſcription qu'on voit près de l'Egliſe ruinée des SS. Pierre & Marcellin. Nous euſſions été plus longs, s'il nous eut été permis de l'être. Il eſt glorieux à l'Italie de s'appliquer à la connoiſſance de l'Antiquité, dans un tems où de grandes Nations ſemblent la négliger & méconnoître combien elle eſt néceſſaire pour la perfection des Arts.

Février 1746.

ARTICLE XVI.

ESSAI D'ANATOMIE en Tableaux imprimés, qui représentent au naturel tous les Muscles de la face, du col, de la tête, de la langue & du larinx, d'après les parties disséquées & préparées par M. Duverney, Maître en Chirurgie à Paris, Membre de l'Académie de Chirurgie, & Démonstrateur en Anatomie au Jardin du Roi, contenant huit grandes Planches dessinées, peintes, gravées & imprimées en couleur & grandeur naturelles. Par le sieur Gautier, *seul Privilégié du Roi dans le nouvel Art, avec des Tables qui expliquent les Planches; dédié à M. de la Peyronie, Ecuyer, Conseiller, premier Chirurgien du Roi & Médecin Consultant de sa Majesté, de l'Académie Royale des Sciences, & Président de celle de Chirurgie, &c.*

Février 1746.

LOrsque l'Art de peindre au naturel & en vrayes couleurs par le moyen de la Gravure & de l'Impression fut reporté il y a huit à neuf ans de Londres où il avoit échoué, après quelques succès, à Paris où le Sieur le Blon, son premier Auteur connu, n'avoit pu le faire réussir une vingtaine d'années avant son retour; nous ne nous contentâmes pas dans nos Mémoires de lui applaudir en l'annonçant, chose en quoi d'autres Mémoires en Angleterre & à Paris pouvoient nous avoir prévenus, mais pour le fixer tout à fait en France, & en approprier la gloire à notre Nation, nous nous attachâmes à en dévoiler le vrai secret au Public, d'autant plus librement, que l'Auteur, qui en faisoit mal à propos un grand mystére, ne nous l'avoit point confié, & nous avoit même comme défiés d'y parvenir.

Nous crûmes en servant la Pa-

trie & les Arts, servir l'Auteur même de celui-ci, qui nous en sçut gré, nous en remercia même publiquement, comme nos Mémoires en font foi, ayant reconnu lui-même qu'il n'avoit comme péri en Angleterre avec son Art, que parce qu'il en avoit trop bien gardé le secret, & que nul Œdipe ne s'y étoit piqué d'en percer le mystére, & de lui faire la douce violence de le lui arracher pour son bien. Car c'est réellement ce qui fait perir la plûpart des grands Artistes, le secret inviolable qu'ils affectent, non seulement avec le Public, mais avec les vrais Amateurs intelligens qui pourroient leur aider, soit à faire éclore leurs découvertes, soit à les perfectionner.

Au moment que l'art de M. le Blon reparut ici, nos Mémoires venoient de démontrer l'origine & la réduction de toutes les couleurs de la Peinture à trois, le bleu, le rouge & le jaune. M. le

Blon, qui jusques là s'étoit indifféremment, quoiqu'avec goût, servi des sept couleurs de Newton, prétendues primitives, & qui avoit plus de pratique que de théorie en cette matiére, eut beau protester, avec vérité même, que son Art étoit irréductible aux trois couleurs citées, & qu'il lui en falloit cinq, six, & quelquefois sept & huit, selon les sujets. Nous ne prîmes pas le change : nous sçavions bien que c'est au principe de réformer la pratique, & non à la pratique d'anéantir le principe ; & M. le Blon s'y conforma, mais sans trop pouvoir y réussir, si ce n'est par les mains du Sieur Gautier, qui lui facilita l'exécution de son Art par sa réduction aux trois couleurs.

Le Sieur le Blon étoit vieux & sur la fin de sa carriere. Voyant la difficulté qu'il alloit avoir à s'assujettir à ce nouveau principe, nous invitâmes le Sieur Gautier, qui joignoit à beaucoup de jeu-

nelle une grande facilité de génie, une connoiſſance de la peinture, de divers Arts même, entr'autres de la Muſique, Art très-auxiliaire, & ſurtout une grande envie de ſe ſignaler par quelque choſe de grand & de beau. Rien ne l'étoit plus que le nouvel Art. Nous le lui propoſâmes, il en fut ébloui. Nous le lui expliquâmes. Il y fut bientôt conſommé, juſqu'à aider au Sieur le Blon, à le ſurpaſſer, & à lui ſuccéder enfin avec une ſorte de ſupériorité pour la pratique même.

Il a fait en peu d'années des progrès fort rapides dans ce bel Art : on a déja de lui plus de morceaux que le Blon n'en a exécuté en toute ſa vie. Il y en a d'admirables, & qui valent, s'ils ne ſurpaſſent ceux de le Blon. Sa Suſanne, ſon Chymiſte, & ſurtout ſon Eſpion, ſont de vrais Tableaux. Etant encore fort jeune & affectioné de goût à ſon Art, il faut croire qu'il le portera à ſa perfec-

tion, & qu'il déterminera tout à fait le Public pour ce genre, qui vaut bien toutes les autres maniéres de tirer des copies, même au pinceau, & qui du reste les surpasse par l'expédition & la modicité du prix qui doit peu excéder celui de l'estampe en simple noir & blanc ou clair-obscur.

On a toujours pensé, ceux mêmes qui en ont pensé le moins avantageusement, que cet Art étoit surtout utile pour représenter les objets de l'Histoire Naturelle, les Coquilles, les Plantes, les Fleurs, les Animaux, & nommément les figures d'Anatomie. On a vu des Coquillages & des Papillons du sieur Gautier, qui font regretter qu'il n'ait pas encore mis la main efficacement pour nous en donner des suites & des collections.

Celle d'Anatomie qu'il annonce, & dont il donne même d'assez fortes prémices, intéresse au moins les Chirurgiens & les Médecins,

les Physiciens mêmes en général, & tous ceux qui aiment à voir le dessous & le dedans des choses. Car la plûpart préférent des traits, du coloris, une forme superficielle telle que la Nature l'étale dans un coquillage, dans une fleur, dans le plumage d'un Oiseau, à toute cette combinaison de muscles, de nerfs ou de parties internes, qu'on voit avec d'autant plus de terreur, qu'elles sont plus ressemblantes au vrai de la Nature ou plutôt de l'Anatomie, entre les mains de qui la Nature a toujours un air sanglant & écorché, qui fait gémir le Spectateur.

Ce n'est pas par l'air des choses sans doute qu'on en doit juger, surtout dans des Mémoires de Science & de Littérature comme les nôtres. Cependant comme le goût, qui a tant d'influence dans la Littérature, dans les Sciences mêmes, jusqu'à décider de leurs progrès, doit diriger spécialement des Journalistes obligés de repré-

ſenter, de prévenir même le goût du Public, nous croyons devoir remarquer, que tout ce que la Peinture peut ajouter à la ſimple eſtampe d'Anatomie, étant la ſimple couleur rouge, rouge de ſang, violet, livide & tanné, & cette couleur pouvant aiſément ſe ſouſentendre, & n'étant nullement néceſſaire pour connoître le détail & la diſpoſition des parties, il ſeroit facheux pour la Peinture, qui eſt un Art tout gracieux, que l'Eſtampe noire prit ici le deſſus, malgré la perfection où l'art du ſieur Gautier, & la Science Anatomique de M. Duverney ont porté ce premier eſſai.

Le nom de M. Duverney eſt fameux dans l'Anatomie. Le neveu ne dégénére point de la capacité de l'oncle, dont il a hérité la capacité & les Manuſcrits les plus propres à le faire revivre dans des Ouvrages pareils à celui-ci. L'explication & les planches paſſent communément pour métho-

diques & aſſez correctes : il eſt difficile de réunir tous les ſuffrages, ſurtout ceux des perſonnes du même Art.

Chaque démonſtrateur a ſa maniére, & les faits mêmes ne ſont pas toujours ſi bien conſtatés qu'il n'y ait quelque diverſité dans l'expoſition qu'en font ceux qui en ſont les plus fidéles Hiſtoriens. *Non ego paucis offendar maculis*, doit dire tout Lecteur équitable & judicieux, plus touché des nobles efforts de ceux qui travaillent pour ſon inſtruction, que de la critique, ſouvent jalouſe & pis qu'oſive de ceux qui trouvent facilement à toutes choſes bien des défauts, inſéparables de l'humanité.

Ce que nous avons dit que la couleur de ſang que l'art du ſieur Gautier ajoute à l'eſtampe anatomique de M. Duverney, n'eſt point une critique, ſi ce n'eſt tout au plus de la trop grande délicateſſe des yeux ignorans. Car il faut

croire que les yeux des gens du métier, pour qui l'ouvrage est spécialement fait, n'en seront point révoltés, & pourront même en être flatés & réjouis, chacun aimant l'objet de son métier, quel qu'il soit, & y ayant des graces de vocation comme on dit.

Comme nous nous intéressons spécialement au succès du Sieur Gautier, nous prenons cette occasion, en applaudissant au talent que nous lui connoissons pour la perfection de son art, de l'exhórter ici en Public comme nous l'avons fait de vive voix, à finir l'Ouvrage des 144 couleurs, qui est la propre Ecole de son genre de Peinture, & peut-être de la Peinture en général & du coloris & clair obscur en particulier.

L'Ouvrage des 144 couleurs dont nous parlons, est une suite de teintes & de demi-teintes au nombre de 144, par lesquelles en passant par tous les dégrés possibles de coloris & de clair-obscur

également tranchés, on arrive du noir au blanc par un progrès encore plus sçavant & utile à l'esprit, qu'il n'est gracieux & flateur pour l'œil.

La Peinture consistant dans le dessein & le coloris, n'a eu jusqu'ici de régles Géométriques que pour le dessein, sans en avoir aucune pour le coloris, abandonné au goût & à l'estime de l'œil; organe tout à fait vague & sujet à bien des illusions : au lieu que l'oreille est capable de la précision la plus géométrique, la plus numérique même; témoin le calcul des sons & les régles très-précises de la Musique.

Or on a trouvé, & nos Mémoires en ont rendu compte dans le tems, le moyen de réduire au nombre & au calcul Géométrique le coloris, c'est-à-dire, les couleurs & le clair-obscur, & d'en faire le dénombrement le plus exact. C'est au pinceau ou plutôt

à l'art du Sieur Gautier, d'achever ce que le calcul a commencé, & ce que M. Gautier a commencé & fort avancé lui même; ne manquant à son Ouvrage que la derniére précision qu'il est très-capable d'atteindre, & qui le mettra fort au dessus de toutes les difficultés qui peuvent retarder la perfection du coloris de ses Tableaux d'impression.

ARTICLE XVII.

ESSAI SUR LES PROBABILITÉS de la durée de la vie humaine, d'où l'on déduit la maniére de déterminer les Rentes viagéres, tant simples qu'en tontines : précédé d'une courte explication sur les Rentes à terme ou annuités ; & accompagné d'un grand nombre de Tables. Par M. Deparcieux, *de la Société Royale des Sciences de Montpellier. A Paris*, chez les freres Guérin, *rue S. Jacques à S. Thomas d'Aquin.* M.DCC. XLVI. *in-4°. pages* 132. *sans les Tables.*

CE Livre est tout de calcul ; il commence par des problêmes d'Algebre, il procéde par des opérations sur les nombres, il finit par des Tables pleines de chiffres ; & tout cela embrasse les deux grands objets de l'ambition des hommes, *la vie & les biens.* Quoi

donc, dira quelqu'un, eſt-il ici queſtion d'*Aſtrologie judiciaire* ? Calcule-t'on les mouvemens des Aſtres pour augurer bien où mal de la vie ou de la fortune des hommes ? Et l'ami de Mecene ne nous conſeille-t-il pas d'éviter ces ſortes de recherches ?

Tu ne quæſieris (ſcire nefas) quem mihi quem tibi
Finem Dî dederint, Leuconoë, nec Babylonios
Tentaris numeros, ut melius quidquid erit pati.

Oui ſans doute, & l'avis eſt très-ſage ; auſſi l'Auteur de cet Ouvrage n'eſt-il ni *Aſtrologue* ni *Chiromancien* ; c'eſt un Calculateur ſçavant, un homme de réfléxions, un eſprit accoutumé à comparer des grandeurs & des rapports : mais ſous ſa plume chaque choſe demeure dans la ſphére qui lui eſt propre ; dans la probabilité, quand il s'agit de la *durée de la vie*, & dans la démonſtration quand il

faut raisonner sur *les biens*; expliquons tout ceci plus à fond.

Le premier dessein de M. *Deparcieux* a été de déterminer les Rentes viagéres & les Tontines. Cette idée en a fait naître deux autres, l'une toute Géométrique, l'autre fondée d'abord sur des faits, & discutée ensuite à l'aide du calcul. Car la détermination des Rentes viageres dépend de deux principes. 1°. De l'intérêt que l'argent doit rapporter. 2°. Du plus ou du moins de probabilités qu'il y a que la personne qui constitue la Rente, vivra jusqu'à tel ou tel âge; or pour traiter la matiére de l'intérêt, il faut montrer comment se détermine le produit annuel d'une somme donnée, dès qu'on a fixé le denier de l'intérêt; & c'est là cette partie que nous disions être toute géométrique. Notre Auteur l'exécute par des problêmes exprimés en stile algebrique & en nombres; ces problêmes sont au nombre de quatre.

Le premier montre comment, dans un prêt dont on laiſſe accumuler les intérêts, & les intérêts des intérêts, on trouve ce qui eſt dû après un certain tems.

Le ſecond, ce qu'il faut prêter afin que le capital avec les intérêts & les intérêts des intérêts faſſent une certaine ſomme au bout d'un tems donné.

Le troiſiéme, ce qu'il faut prêter actuellement, quand on connoît la Rente qu'on veut recevoir à la fin de chaque année pendant un certain tems.

Le quatriéme, quelle eſt la valeur des payemens qu'on doit faire, quand on connoît le prêt qu'on veut acquitter, capital & intérêt, dans un tems donné, & en certains payemens égaux, un à la fin de chaque année.

Tout cela encore une fois eſt exprimé & réſolu en ſtile algébrique, & réaliſé à la fin du volume au moyen de pluſieurs Tables, qui pourront être comme le *Barê-*

me de quiconque aura beſoin de ce Livre pour ſes affaires ; car nous croyons que la plûpart des Rentiers & des Tontiniers ne s'aviſeront pas de faire des équations algébriques pour ſçavoir par quels rapports d'analyſe les piſtoles tombent dans leur coffre ; ils iront voir tout d'un coup dans la Table, combien tant de livres à tel denier produiſent en tant d'années : tel eſt le ſtile de ces Meſſieurs, ils laiſſent aux Algebriſtes les grandeurs indéterminées, abſtraites, & tranſcendantes, bien réſolus de garder pour eux-mêmes le fixe, le déterminé & le ſenſible.

Voici pourtant un exemple qui pourra faire impreſſion ſur des hommes jaloux de leurs intérêts. La réſolution du ſecond problême que propoſe notre Auteur, montre ce qu'il faut prêter actuellement, afin qu'il ſoit dû une certaine ſomme, au bout de tel nombre d'années qu'on voudra, les intérêts étant

comptés sur un certain pied ; par exemple, du denier 20 ou 18 ou 16. Or il se trouve par-là que les Banquiers se trompent tous les jours quand ils prennent 95 liv. pour en rendre cent au bout d'une année ; les intérêts étant sur le pied du denier 20 ; car ils devroient prendre 95 liv. 4 s. 9 d. & en ne prenant que 95 liv. ils payent les intérêts sur le pied du denier 19, au lieu du denier 20. Cela est démontré, & ne laisse pas d'être extraordinaire ; on ne croiroit pas que des Banquiers eussent besoin d'être redressés sur le calcul quand il y va de leurs intérêts ; c'est un des points où la Géométrie, quoiqu'abstraite, aura l'approbation du Financier & de l'homme d'Affaires.

Voilà pour le premier article, que nous disions être nécessaire à la détermination des Rentes viageres, & c'est aussi la premiére Partie du Livre de M. *Deparcieux*. Cela est écrit avec l'élégance des Géométres, c'est-à-dire, qu'il ne

s'y trouve rien d'inutile, rien qui donne à l'imagination; mais auſſi tout va au ſolide, à la preuve; & l'on ne dit point au bout de cette lecture, comme certain Géométre diſoit, après avoir lû trois ou quatre Scénes d'une Tradégie de Racine, *qu'eſt-ce que cela prouve?* *

La ſeconde choſe qui ſert à déterminer les Rentes viagéres, eſt le plus où le moins de probabilités de la durée de la vie humaine; notre Auteur en fait un Traité; c'eſt même le principal & le plus curieux de ſon Livre.

On dit communément que pour vivre long-tems, il faut ſe faire une Rente viagére ou mettre à la Tontine; ce ſont les Payeurs ſurtout qui tiennent ce langage, ils

* Ceci eſt une Anecdote Géométrique: un Mathématicien pur & rigide n'avoit jamais lû Racine; quelqu'un lui en ayant fait l'éloge, il ſe laiſſa perſuader de lire *Iphigenie*, mais à peine en eût-il parcouru trois ou quatre Scénes, qu'il jetta le Livre, en diſant: *Qu'eſt-ce que cela prouve?*

ſentent mieux que perſonne les conſéquences d'un riche tempérament qui a fait ſa rente de bonne heure, & qui ſe conſerve pour en jouir long-tems. Cependant eſt-ce une pure idée de Payeur, que les Rentiers & les Tontiniers vivent plus que les autres hommes ? M. *Deparcieux*, qui n'y a d'autre intérêt que celui de la vérité, ſe déclare pour le même ſentiment, & il l'exprime ainſi : *Un nombre quelconque de Rentiers viagers, doit en général mourir moins vîte qu'un pareil nombre d'autres perſonnes priſes indiſtinctement.* Les raiſons qu'il en donne, ſont priſes de ce qui ſe pratique communément par rapport à la conſtitution des Rentes viageres : « 1°. Les » parens qui veulent mettre ſur la » tête de leurs enfans ou de leurs » neveux, ne mettent que ſur ceux » qui ſont d'une bonne conſtitu- » tion ; on y eſt trompé quelque- » fois, mais en général ceux qui » ont la ſanté plus délicate, vi-

» vent moins que les autres. 2°.
» Ceux qui auroient envie de constituer sur leur propre tête, ne
» le font pas, s'ils craignent d'être
» attaqués de quelque maladie.
» 3°. Ceux qui se font des Rentes
» viageres, ne sont pour l'ordinaire ni les grands Seigneurs, dont
» les délices abrégent la vie ; ni
» les misérables, dont la pauvreté
» ou le travail épuise les forces :
» ce sont les bons Bourgeois qui
» tiennent un honnête milieu entre toutes ces extrêmités ; voilà
» ceux qui constituent à vie, ou
» qui remplissent les classes des
» Tontines ; & ce sont ceux
» aussi qui parviennent communément à un âge avancé. »

Mais tout ce raisonnement, quoique solide, n'est encore qu'une estimation morale ; il faut du Géométrique à un Géométre ; & la Géométrie de M. *Deparçieux* est ici fondée sur des faits ; voici comment : Il a pris les Listes des Tontines de 1689 & de 1696 ; ce sont

des Catalogues où se trouve indiqué le nombre des Rentiers morts chaque année & dans chaque classe. Ainsi, par exemple, dans la Liste de 1689, de 202 Rentiers à l'âge de trois ans, il en est mort la premiére année trois, la seconde année deux, la troisiéme année quatre, &c. On a de même les morts des autres années & des autres classes, soit dans cette Tontine, soit dans celle de 1696. Cela forme, comme on voit, l'ordre de mortalité réel qui se trouve entre ces Rentiers; or en opérant d'après cet ordre de mortalité, c'est-à-dire, en prenant les rapports * moyens selon lesquels sont morts tous les Rentiers dans les différens âges & les différentes classes, notre Auteur a fait une hypothèse d'où résulte un ordre de mortalité artificiel, mais aussi sûr que l'autre or-

* M. Deparcieux explique comment il a pris ces rapports moyens; l'artifice en est très-ingénieux, mais trop long pour être exposé dans un Extrait.

dre de mortalité, parce qu'il est trouvé par des rapports Géométriques. Il a donc supposé 1000 personnes à l'âge de trois ans, & par des Régles de trois, il a vû combien il en resteroit de cinq ans en cinq ans; c'est-à-dire, quand ces Rentiers seroient âgés de 7, de 12, de 17, de 22 ans, &c. Il a vû par exemple, que de 1000 Rentiers de trois ans, il en meurt, (suivant les rapports moyens pris des Tontines) 30 la premiére année, 22 la seconde, & ainsi du reste, comme le montre une Table très-exacte, dressée tout exprès pour présenter cela aux yeux & à l'esprit; or en parcourant cette Table, on trouve que de ces 1000 Rentiers, il en reste encore 734 à l'âge de 30 ans, & 726 à l'âge de 31 ans; d'où l'on tire des conséquences assez curieuses; car comme il ne meurt que huit de ces Rentiers sur 734 dans le cours d'une année, on peut parier 726 contre huit, ou $90\frac{1}{4}$ contre un, que

tel Rentier de l'âge de 30 ans ne mourra pas dans l'eſpace d'un an. On peut parier un contre un, que ce Rentier vivra juſqu'à l'âge de 67 ans, parcequ'à cet âge il reſte encore la moitié des Rentiers qui vivoient à 30 ans. M. Deparcieux indique d'autres paris qu'on peut faire, que deux ou pluſieurs Rentiers d'un même ou de différents âges vivront encore au bout d'un certain tems. Et tel eſt tout l'artifice de cet ordre de mortalité qui ſert ici de fondement aux probabilités qu'on peut avoir ſur la durée de la vie humaine.

Car après avoir ainſi opéré ſur la mortalité des hommes, notre ſçavant Calculateur entame le beau morceau qu'il appelle des *vies moyennes*. On entend ici par *vie moyenne*, le nombre d'années que vivront encore, les unes portant les autres, les perſonnes de l'âge correſpondant à cette vie moyenne; ainſi ſelon l'ordre de mortali-

té pris des Tontines, les personnes de 50 ans ont encore à vivre, les unes portant les autres, 20 ans & cinq mois, les personnes de 80 ans ont encore près de cinq ans. Il faut bien concevoir que c'est, *les unes portant les autres*, car tel mourra peut-être dès la premiére année, & tel autre ira jusqu'au bout du terme; ainsi par l'expression de *vie moyenne*, on indique ce qu'une personne de tel âge peut encore espérer de vivre: mettons-en l'exemple dans un Rentier de 80 ans. Il y a dans la Table de M. Deparcieux 553 années à partager entre 118 Rentiers qui restent à cet âge. Ce nombre de 553 divisé par 118 donne 4 ans & 8 mois à chaque Rentier de 80 ans; & ces 4 ans 8 mois sont sa vie moyenne. Tout ceci, quoique fondé sur l'ordre de mortalité artificiel (c'est-à-dire pris d'après les rapports moyens) ne laisse pas de se rapporter parfaitement aux vraies vies moyennes, que donne

la mortalité réelle exprimée dans les tontines de 1689 & 1696. M. Deparcieux le montre avec beaucoup de clarté & de précision.

Or de toute cette théorie on peut conclure, ſans craindre de ſe tromper, qu'en effet un certain nombre de Rentiers vit plus en général, qu'un certain nombre d'autres perſonnes priſes indiſtinctement; & l'on peut déja produire cette autre conſéquence qu'on trouve vers la fin du Livre de notre Auteur, ſçavoir, que le jeu des Rentes viageres & des Tontines eſt le plus ſûr & le plus avantageux de la part de ceux qui y mettent. Il faut être dupe, dit-il, pour s'expoſer aux autres jeux de hazard, tandis qu'on en a un (dans les Rentes viageres) où il y a tout à gagner.

Après l'établiſſement des vies moyennes relatives aux Rentiers, on donne des ouvertures pour établir de même la vie moyenne de tous les Habitans d'un Royau-

me comme la France; cela feroit d'une grande utilité pour l'Etat & pour les Particuliers, il faudroit y intéresser les peres & les meres, les Curés, les Magistrats, &c. car on voit que cela dépend des Listes de naissance & de mortalité.

Sur les observations faites à l'égard de la vie moyenne d'un grand nombre d'enfans nés à Paris, M. Deparcieux a trouvé que très-vraisemblablement Paris est l'endroit du Royaume où la vie moyenne est la plus courte, il assure qu'elle est incomparablement plus longue dans les Cevenes & dans le Languedoc; il juge que la grande mortalité des enfans de Paris vient de la mauvaise habitude qu'a pris le Peuple de cette grande Ville d'envoyer nourrir les enfans à 6, 8, 10, quelquefois 15 lieues, d'où il arrive qu'ils sont négligés, mal nourris, abandonnés, pour ainsi dire, loin des yeux de leurs parens. Le grand remede seroit d'établir en France la sage

& reſpectable coutume, qui eſt en Allemagne, * en Angleterre & en Hollande, où les meres de quelque qualité qu'elles ſoient, nourriſſent leurs enfans; il arriveroit de-là que les meres s'en porteroient mieux, & que les enfans ſeroient incomparablement mieux ſoignés; ſans compter les liens ineſtimables de tendreſſe réciproque que cela reſſerreroit d'autant plus dans les Familles.

M. Deparcieux voulant étendre ſes recherches au-delà des Rentiers & des Tontiniers, a examiné les Necrologes de pluſieurs Maiſons Religieuſes, tant d'hommes que de filles de Paris; il en a fait des Tables où l'ordre de mortalité eſt établi, où l'état des vies moyennes eſt déduit comme dans les Tables des Tontines; il a trouvé, par ces rapports, qu'en général les Religieux de ſainte Géneviéve vivent un peu moins que

* Feu Madame avoit nourri elle-même M. le Duc Régent.

les Bénédictins; qu'en général aussi les Religieuses vivent plus que les Religieux; que, communément parlant, de 38 ou 40 Religieux de tout âge, il en meurt un par an; que vers le commencement de leur entrée en Religion, les Religieux & les Religieuses meurent moins que les gens du monde, mais que quand ces personnes de Communauté viennent à l'âge de 45 ou 50 ans & au de-là, elles meurent beaucoup plus vîte. La raison du premier cas, c'est-à-dire de la mortalité moins fréquente dans les premiéres années de Religion, est que les Religieux & les Religieuses sont des sujets bien choisis, & que le Noviciat est une épreuve relative au corps comme à l'esprit, à la santé comme à la dévotion. La raison du second cas, c'est-à-dire, de la mortalité plus fréquente dans la Religion après l'âge de 45 ou 50 ans, est qu'on n'y a pas mille *petites douceurs que les gens du monde ont chez eux*, *Février* 1746.

non seulement les Riches, mais aussi ceux qui ne sont que médiocrement aisés, & même les simples Artisans; qui sçavent s'arranger dans leur ménage. A quoi il faut ajouter, de la part des Religieux & des Religieuses, les abstinences, les jeûnes, le chant, les veilles, les austérités, *& peut-être plus encore que tout cela, le manque de soin pour leur extérieur, dont la plûpart ne se piquent guéres.*

Les Necrologes des Communautés ont encore appris à M. Deparcieux, que c'est un faux préjugé de croire que les Religieux & Religieuses vivent plus que les gens du monde. « Choisis comme ils » sont, ils devroient vivre beau» coup plus, ou avoir leurs vies » moyennes beaucoup plus gran» des que celles des Rentiers, & » on voit par les Tables (qu'on » trouve à la fin du Livre) qu'elles » sont moindres. Cette erreur » vient de ce qu'on ne juge que » par les apparences. Il y a de vieux

» Religieux à la vérité, mais bien » moins qu'on ne croit : c'eſt un » fait qu'on ne ſçauroit conteſter, » ſans nier l'exactitude de leurs » Necrologes. » Et voilà comme notre Auteur, par ſes calculs & ſes obſervations, montre aux gens de Communauté, ce qu'ils ſont venu chercher en Religion ; car ils n'ont pas prétendu y apprendre à vivre, mais à mourir.

Tout le reſte de ce Traité, ſur les probabilités de la vie des hommes, n'eſt qu'une ſuite d'excellentes remarques qu'on lira très-volontiers dans l'Ouvrage même. On y apprend, par exemple, que les femmes priſes enſemble vivent autant que les hommes, quoique le nombre des hommes ſurpaſſe celui des femmes dans le rapport de 18 à 17; ce qui montre qu'un nombre quelconque de femmes, vivent plus entr'elles qu'un pareil nombre d'hommes, ſelon le même rapport de 18 à 17.

On y trouve encore, que, ſi dans

les petites Villes de France, il meurt chaque année la trente-cinquiéme partie des Habitans, il en mourra tout au plus la quarantiéme partie dans les grandes Villes; ce qui vient de deux causes, premiérement de la multitude des Etrangers qui vont & viennent dans les grandes Villes, & qui y meurent plus rarement que les gens établis dans le lieu; secondement de la mortalité des enfans, qui est plus considérable que celle des autres âges, & qui ne se fait toutefois pas sentir dans les grandes Villes comme dans les petites, parce qu'on a l'habitude dans les grandes, d'envoyer nourrir les enfans à la Campagne, où il en meurt près de la moitié, ce qui diminue d'autant le Necrologe de la Ville.

Une autre remarque par laquelle nous finissons l'Extrait de ce Traité, c'est que la mortalité des Habitans de Paris étant à peu près comme un est à 40, & les Listes nous apprenant qu'il meurt dans

cette Ville, année commune, 20000 personnes ou un peu moins, il en faut conclure qu'il y a à Paris un peu moins de 800000 ames, ou tout au plus 800000. Ce qui est beaucoup moins que bien des gens ne croyent.

La troisiéme partie du volume de M. Deparcieux, est le Traité des Rentes viageres, objet principal & premier en datte dans la pensée de l'Auteur, car, encore une fois, c'est pour celui-ci qu'il a composé les deux autres. Il distingue d'abord les Rentes purement viageres, & les Rentes viageres en Tontine : ensuite il fait deux classes de Tontines, car il y a des Tontines simples & des Tontines composées. Nous ne pouvons dire qu'un mot sur chacune de ces divisions.

L'Auteur commence par déterminer les Rentes viageres, en sorte que les Rentiers ayent tout l'avantage qu'ils peuvent espérer de leur prêt. Le fond de cette méthode

dépend d'un principe, qui eſt que le Debiteur d'une Rente viagere doit dédommager le Rentier du péril que celui-ci court de ne pas remplir tout le tems marqué pour *ſa vie moyenne*. C'eſt pour cela que chaque année le Debiteur donne quelque choſe du capital au de-là de l'intérêt; & de cette maniére il arrive que le fond eſt rendu peu à peu au Rentier; ce qui fait à tout prendre le meilleur marché du monde & le plus ſûr qu'on puiſſe imaginer. Par exemple, ſelon les Tables de M. Deparcieux, un homme de 30 ans donnant un fond de 100 liv. au denier 20, doit recevoir 6 liv. 15 ſols, c'eſt-à-dire, 1 liv. 15 ſols au de-là du denier, & par conſéquent autant de pris ſur le capital, qui diminue auſſi d'autant entre les mains du Debiteur.

Les Tontines ſimples ſont celles où toute la Rente des Rentiers décédés ſe diſtribue aux ſurvivans de la Société ou de la Claſſe dont

étoient ces Rentiers. Pour déterminer ces ſortes de Rentes, il faut voir quel eſt le plus grand âge qu'il y aura dans chaque Claſſe ou Société. Par exemple, en ſuppoſant des Rentiers de 3 ans au nombre de 150 ou 200, on peut s'aſſurer qu'il y en aura quelqu'un qui vivra 93 ans, & qu'ainſi la Rente en Tontine ſera payée pendant 90 ans. Sur cela M. Deparcieux montre par ſes Tables, que pour une ſomme de 100 liv. miſe à la Tontine au denier 20, la premiére claſſe, c'eſt-à-dire, celle des perſonnes de 3 ans devra toucher chaque année 5 liv. 1 ſol 3 den., & ainſi des autres. C'eſt une affaire qui dépend du quatriéme problême, contenu dans le premier Traité de ce Volume.

Les Tontines compoſées ſont celles où une partie de la Rente que rapporte chaque action (communément eſtimée de 300 liv. de capital) reſte éteinte à la mort du Rentier ſur qui elle étoit conſ-

tituée. Telles furent les Tontines de 1734 & de 1743. Or, pour avoir la Rente que doit rapporter une action de Tontine composée, on doit considérer qu'une partie de l'action a été constituée en Rente purement viagere, puisqu'une partie de la Rente s'éteint à la mort de l'Actionnaire, & que les autres parties de l'action ont été constituées en Tontine simple, puisque ces autres parties de la Rente de chaque action se distribuent aux survivans de la Classe ou Société. En 1734 c'étoit le quart de la Rente qui s'éteignoit, & en 1743 c'étoit la moitié; sur cela M. Deparcieux a encore construit des Tables qui montrent à point nommé ce que doit produire chaque action suivant l'un & l'autre systême de ces Tontines composées.

Notre Auteur traite aussi en peu de mots des *Loteries où il y a des Lots en Rentes viageres; de la maniere de déterminer les Rentes cons-*

tituées sur deux personnes; *des Rentes viageres* telles qu'on les a crû placées sur la Banque de Venise; opinion qui n'a eu de fondement, que dans l'idée de quelques personnes peu instruites. Enfin il n'oublie pas de rendre justice aux découvertes de Messieurs *Simpson*, de *Moivre*, *Hallei*, & *Kerseboom*, sur toutes les matiéres qui sont renfermées dans ce volume. Il montre les différences de leurs méthodes & de la sienne, & tout l'Ouvrage est terminé, comme nous avons dit, par des Tables qui sont l'ame d'une composition comme celle-ci. L'Imprimeur a exécuté cela avec beaucoup de soins & d'industrie. On ne peut qu'inviter le Public à jouir des recherches, des démonstrations, des applications fécondes, en un mot de tout le travail de M. Deparcieux. Une infinité de personnes peuvent s'y intéresser: les Ministres & les Particuliers, les Sçavants désintéressés, & les Rentiers

attentifs, les Géométres & les Financiers, les peres de Familles & les enfans, les Parisiens & les Etrangers, les Religieux & les gens du monde; nous pourrions dire tout le genre humain, puisqu'il y est question des *probabilités* sur la durée de notre vie, toujours bien courte & bien traversée; *dies pauci & mali.* Quel plaisir n'eut-ce point été pour un Calculateur comme celui-ci, d'évaluer des jours tels que ceux des Patriarches? Et, si le siécle alors eut été aussi intéressé que le nôtre, quelle matiére à Rentes viageres, à Tontines tant simples que composées? Mais ces hommes antiques ne sçurent que cultiver l'héritage de leurs peres; Les fruits de la terre, l'enceinte d'une famille, des mœurs douces, simples, naturelles: voilà tout leur bien; & ces *vies moyennes* qui furent chez eux une longue suite de siécles, se passoient sans ennui, comme sans ambition, sans opulence & sans désirs. Il n'y a plus

guéres aujourd'hui que l'homme de Lettres, le Philoſophe, le Géomêtre, le Calculateur peut-être des vies moyennes, qui retiennent quelque choſe de cette aimable tranquillité.

ARTICLE XVIII.

HISTOIRE GE'NE'RALE des Voyages. T. 1. Vol. in-4°. Pages 563. ſans la Préface des Auteurs Anglois, l'Avertiſſement du Traducteur, & l'Introduction. A Paris, chez Didot, Quai des Auguſtins, à la Bible d'Or.

NOus avons déja donné en entier le Titre de cet Ouvrage, en faiſant connoître le *Proſpectus*, qu'on nous en avoit envoyé, & dont on a jugé à propos de changer la forme & le caractére, car on a ſubſtitué le *Cicero* au *petit Romain*, & on n'a point coupé les pages en deux colonnes. Du reſte on ne peut rien

voir de mieux exécuté pour la netteté des caractéres, pour la gravure des Cartes Géographiques & des Planches, ni pour la propreté de tout l'Ouvrage; on voit bien que le premier Magistrat du Royaume, par l'ordre duquel s'est faite cette grande entreprise, n'a point voulu qu'on négligeât rien pour que l'exécution répondît à l'importance du sujet.

Nous ne rendrons compte dans ce premier Extrait, que de la Préface des Auteurs Anglois, de l'Avertissement du Traducteur François, & de l'Introduction à tout l'Ouvrage. Si nous nous y étendons plus, que nous n'avons accoûtumé de faire dans nos Extraits Historiques, nous nous flatons qu'on y trouvera d'autant moins à redire, que la matiére est fort curieuse par elle-même, & que plusieurs de ceux, qui lisent nos Journaux, ne sont pas à portée de consulter l'Ouvrage même.

La lecture de la Préface des

Auteurs Anglois nous a fait comprendre, que s'ils ont tenu exactement parole sur tout ce qu'ils ont promis, ils ont droit de conclure, « que ce Recueil ne manquera d'aucune des qualités, qui » lui conviennent; *que* l'abondan- » ce s'y trouvera sans superfluité, » & la briéveté sans excés dans les » retranchemens; *que* les Citations » tiendront la place des volumes; » *qu'*au lieu de plusieurs Relations » d'une même chose, on n'en aura » qu'une soigneusement composée » de toutes les autres: enfin *que* » tous les inconvénients, qui naissent du mélange des matiéres » différentes, ou de la dispersion » des mêmes sujets, se trouveront » évités, avec autant d'avantage » pour l'Histoire & la Géographie, que d'agrément pour les » Lecteurs. » C'est en effet ce qui résulte de cette Préface.

Elle commence par une Critique fort juste des Collections, qui ont précédé celle-ci; on y voit en

peu de mots les défauts des unes, & l'infuffiſance des autres, non-ſeulement parce qu'elles n'étoient pas aſſez complettes, mais encore parce que depuis quarante ans, que la derniére a été publiée, il a paru un grand nombre de Relations utiles & curieuſes, qui méritent bien d'être aſſociées aux autres. Mais comme une pure compilation de Voyages, outre qu'elle deviendroit bientôt énorme, laiſſeroit au Lecteur la peine de chercher la vérité au travers des contradictions, qui s'y rencontrent, & que la plûpart n'ont, ni le tems, que demanderoit ce travail, ni les connoiſſances néceſſaires pour démêler le vrai d'avec le faux, le certain d'avec l'incertain, la multiplicité des Relations ſur un même ſujet ne feroit qu'embrouiller la matiére & multiplier les erreurs. Voici le reméde, que nos Auteurs ſe ſont propoſé d'apporter à ces inconvénients.

Non ſeulement ils ont pris le

parti d'inférer dans leur Ouvrage les Relations omifes dans les anciens Recueils, de reftituer, autant qu'il a été poffible, par la confrontation des Originaux, les Auteurs, qui s'y trouvoient mutilés, de recueillir les Relations, qui avoient été omifes, & tous les Voyageurs de quelque confidération, qui ont paru en Angleterre depuis 1705. c'eft-à-dire, depuis la derniére Collection, qui eft celle de Haris; mais encore d'enrichir leur Ouvrage de tous les Voyages des Etrangers, dont ils ont pu fe procurer la connoiffance, & ils ont étendu leurs recherches jufqu'aux plus petites productions des Voyageurs, lorfqu'ils y ont trouvé les deux caractéres de la vérité & de l'inftruction.

On a pu voir par le compte, que nous avons rendu de leur Plan général, comment, malgré tout ce qu'ils ajoûtent aux précédentes Collections, & les Remarques, dont ils chargent les leurs, ils ont

ſçu borner le nombres des Volumes, en retranchant, en abregeant, en évitant quantité de petits détails, & cela ſans dépouiller, comme ont fait Haris & Purchaſ, les Auteurs des Relations, de ce qui leur eſt propre, & ſans en deſtituer aucun des témoignages, qui doivent ſoûtenir & confirmer leur récit. Un autre effet dans la méthode, qu'ont ſuivie nos judicieux & laborieux Compilateurs, eſt la facilité, qu'elle leur a donnée de rendre le fond de l'Ouvrage plus correct & plus parfait; de reconnoître les erreurs des Voyageurs, dont ils ont rapproché les Relations; de diſtinguer les récits romaneſques d'avec ceux, qui portent un caractére de ſincérité, & les Copies, d'avec les Originaux; de découvrir les vols, en remontant ſur les traces des Plagiaires juſqu'à la premiére ſource; « par exemple, en rapprochant » toutes les Relations de la Guinée l'une de l'autre, il paroît

» que la plûpart de leurs Auteurs
» ont copié, ou volé, si l'on veut,
» *Artus* dans la Collection *de*
» *Bry*, car ils ne l'ont cité nulle
» part; sans excepter Bosman mê-
» me, que personne jusqu'au jour-
» d'hui n'avoit soupçonné de Pla-
» giat. »

Les Notes, quand elles sont longues & fréquentes, donnent ordinairement lieu de juger, que l'Histoire est défectueuse. Elles sont néanmoins indispensables dans celle-ci, parce qu'il est nécessaire de corriger les erreurs, d'éclaircir les obscurités, & de suppléer aux omissions, qui se trouvent souvent dans les Voyageurs: mais nos Auteurs ont eu attention de n'y renvoyer que ce qui ne peut trouver place dans le Texte, sans appesantir la narration; & lorsqu'une question est importante pour l'Histoire ou la Géographie, ils la discutent dans une Dissertation particuliére. Il nous paroît qu'ils n'ont pas moins bien pris leur parti sur

les noms propres des lieux, sur les Cartes Géographiques, sur les Plans & sur les Figures, où la répétition est inutile, & où il est plus aisé de trouver les bonnes sources; comme de se régler sur les Observations des plus habiles Astronomes, & de ceux, qui ont travaillé sur les lieux. Nos Auteurs rendent sur cela une justice entiére au P. Sicard pour l'Egypte, aux Jésuites Astronomes, qui ont levé les Cartes de la Chine, de la Tartarie & du Thibet, & aux belles Cartes, que M. Bellin a dressées par ordre de M. le Comte de Maurepas, sur les Observations de l'Académie des Sciences, & les Journaux des plus exacts Navigateurs. On les trouvera dans ce premier Volume, réduites par ce même Ingénieur du dépôt de la Marine.

A cette Préface, qui n'étoit rien moins qu'un hors-d'œuvre, comme tant d'autres le font, & qui étoit véritablement nécessaire

pour se former une idée de l'Ouvrage, le Traducteur François a jugé devoir encore joindre des éclaircissemens, dont nous allons rendre compte. Il observe d'abord qu'encore que les Auteurs promettent, avec raison, un systême complet d'Histoire & de Géographie moderne, ils n'ont pas fait assez remarquer que leur objet n'est pas l'Histoire des Pays, où les Voyageurs ont pénétré, mais seulement l'Histoire de leurs Voyages & de leurs Observations; desorte que s'il en résulte effectivement de grandes lumiéres pour la Géographie & l'Histoire en générale, c'est parce qu'en visitant divers Pays, les Voyageurs n'ont pu manquer de recueillir ce qui s'est attiré leur attention. Il convient neanmoins qu'on ne sçauroit donner trop d'éloges à la méthode, que ces habiles Compilateurs se sont imposée dans leur Préface de tirer de tous ceux, qui ont voyagé dans le même Pays, ce qui appar-

tient à l'Histoire & à la Géographie, pour en composer un corps, qu'ils nomment *Réduction*, & auquel chaque Voyageur contribuë suivant ses lumiéres.

A cette Observation, M. l'Abbé Prevôt en ajoûte une seconde, qui n'est pas moins essentiele, & dont les Auteurs Anglois ne parlent point. C'est la différence, qui se trouve entre le premier Livre de leur Recueil & les suivants. Elle consiste en ce que les découvertes & les conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales, ayant été réduites en Histoires méthodiques sur des Relations & des Mémoires, qui n'ont jamais été publiées, ce n'est point l'ouvrage des Voyageurs mêmes, qu'on fait ici paroître, mais celui des Ecrivains, qui ont travaillé d'après eux, & parmi lesquels on a surtout choisi Manuel de Faria y Sousa, & Fernand Lopez de Castañeda. Le Traducteur nous fait bien connoître le caractére de ces

deux Historiens, & ce qu'il en dit justifie pleinement la préférence, que les Auteurs Anglois leur ont donnée sur les autres. Mais les Portugais trouveront peut-être, qu'ils ne rendent pas assez de justice à Jean de Barros, qu'ils regardent comme leur Tite-Live.

En parlant de l'Ouvrage de Castañeda, le Traducteur dit, que cet Auteur dans son Epître Dédicatoire à Jean III. Roi de Portugal, parle des grandes Actions des Rois Dom Alfonse Henriquez, & Dom Sanche son Fils, *pour se remettre en possession du Royaume de Portugal & des Algarves.* Castañeda ne dit point cela; & n'auroit point parlé exactement, s'il l'avoit dit. L'Auteur Portugais rappelle en genéral les Conquêtes d'Alfonse Henriquez, & de Sanche son Fils & son Successeur, & celles d'Alphonse, son arriere petit-Fils dans le Portugal & des Algarves. Le fait est qu'Alphonse Henriquez, Fils de Henri de Bourgogne, Com-

te de Portugal, fut ſalué Roi par ſon Armée; que ni lui, ni Sanche ne poſſederent point les Algarves, & que ce fut Alphonſe II. petit-Fils de Sanche, qui ajoûta ce petit Royaume à ſa Couronne, Beatrix de Caſtille, ſon Epouſe, le lui ayant apporté en dot. Son grand Pere & ſon Biſayeul, ne ſe remirent donc point en poſſeſſion du Portugal, qu'ils poſſedoient déja, & dont ils ne firent qu'étendre les bornes aux dépens des Mores; ni des Algarves, qu'ils n'ont jamais poſſedé.

Dans l'Eloge, que M. l'Abbé Prevôt fait de Faria y Souſa, il trouve, que le caractere judicieux qu'il reconnoît en lui, « ne l'abandonne, que dans les Affaires de » Religion, où faiſant peu d'uſa» ge de ſon jugement, il laiſſe » voir toute la crédulité d'une » mauvaiſe éducation. » Pour nous, dans l'Ouvrage que M. l'Abbé Prevôt traduit, nous craignons beaucoup moins une crédulité ex-

cessive, que l'incrédulité aujourd'hui si fort à la mode en matiére de Religion. Ce que le Traducteur dit encore, que Faria « marque » trop de confiance pour Mendez » Pinto, véritable Romancier, » dont il adopte quelquefois les » fictions, » ne nous paroît pas plus juste : nous ne prétendons point nous rendre garants de tout ce que l'on trouve dans les Mémoires de Pinto ; mais nous osons dire, que ce Voyageur n'est rien moins que Romancier dans le fond des Evénemens, qu'il rapporte.

M. l'Abbé Prevôt avouë, d'après ses Auteurs, que ce premier Volume est inférieur à ceux, qui le suivront. « Si l'on est trompé, dit-» il, par l'agrément, qu'on y trou-» vera, c'est un heureux augure » pour la suite de l'Ouvrage, où » l'on doit s'en promettre beau-» coup plus. » Mais cela ne peut regarder que les deux derniers Livres, & la raison en est, que les premiers Voyageurs Anglois se sont

moins attachés à des récits agréables, qu'à des Obſervations utiles. C'étoit des Marchands tout occupés de leur Commerce, & des gens de Mer, qui n'avoient en vûë, que de perfectionner la Navigation. Auſſi nos Auteurs déclarent-ils, qu'ils n'ont publié les premiéres Relations, que par reſpect pour leur origine; que par la même raiſon ils n'en ont rien retranché, outre qu'étant courtes, & ſouvent imparfaites, elles ne ſont point ſuſceptibles de réduction, il eſt encore à obſerver, que ſi dans le premier Volume on ne trouve pas la ſituation des lieux expliquée par des Notes, c'eſt que dans la ſuite de l'Ouvrage, chaque Pays doit paſſer comme en revûë, être décrit, & être repréſenté dans le plus grand détail.

Les noms propres ont cauſé beaucoup d'embarras aux Auteurs & aux Traducteurs. Les premiers ont même fort peu réuſſi à les bien rendre. D'ailleurs ces noms, d'abord

défigurés par la plûpart des premiers Voyageurs ; & toujours mal prononcés par les Matelots, varient beaucoup ſelon les différentes Langues, où elles ont paſſé ; car on ne peut obtenir des Italiens, des Eſpagnols, & de pluſieurs autres Nations, non plus que de ceux, qui écrivent en Latin, de laiſſer les noms propres dans leur Langue naturelle. Il n'y a pas juſqu'aux Voyageurs d'une même Nation, qui les écrivent différemment. Pour obvier à l'obſcurité, que ces variations produiſent ; le Traducteur promet de nous donner à la fin du Recueil une Table générale des noms de lieux, tels qu'ils ont été dans l'origine, & tels, que la correction, ou d'autres cauſes de changement les ont fait paſſer en uſage. Il auroit fait plaiſir au Public d'en enrichir chaque Volume, car ce ſecours viendra bien tard ; n'auroit-il pas même été plus court d'écrire ces noms ſelon l'uſage le plus commu-

nément reçu en France, & de mettre à la marge celui qui est propre ? Il en est de même des noms propres des personnes ; combien peu de gens, par exemple, en lisant de Cunne, sçauront, qu'il s'agit d'un Seigneur de l'illustre Maison da Cuna, ou d'Acugna ?

On ne trouvera dans ce premier Volume, que des Cartes générales ; les Cartes particuliéres, qui doivent accompagner les réductions, sont réservées pour les Volumes suivants. Il paroît, dit M. l'Abbé Prevôt, que les Anglois ont senti nos avantages dans cette partie, en produisant pour essai les Cartes, qui ont été dressées en France, par ordre de M. le Comte de Maurepas. « C'est à l'Au-» teur * même de ces belles Car-» tes, ajoûte-t-il, que j'ai confié » toute la partie Géographique de » ce Recueil. Son zele pour le » progrès d'un Art, qu'il cultive

* M. Bellin, Ingénieur du dépôt de la Marine.

» avec tant d'honneur, l'a porté,
» non seulement à m'accorder
» tous ses soins, mais à me pro-
» mettre plusieurs morceaux cu-
» rieux, qui n'ont jamais vû le
» jour. » Les figures de Plantes,
d'Animaux, &c. doivent aussi don-
ner un grand agrément à un Ou-
vrage de la nature de celui-ci. M.
Cochin le Fils en a pris la con-
duite, & M. l'Abbé Prevôt se flate
qu'encore que les Figures Angloi-
ses ne soyent pas sans beauté, on
trouvera la différence fort grande
à l'avantage des siennes. Enfin il a
cru devoir avertir le Public, qu'il
n'a pu, malgré sa répugnance, &
après bien de la résistance de sa
part, se dispenser d'avoir pour son
Libraire la complaisance de lui
laisser mettre son portrait à la tête
de ce Recueil. « Si la foiblesse,
» que j'ai euë, de me rendre, dit-
» il, est une faute; je la crois fort
» bien réparée par l'excellence du
» Portrait, qui est l'Ouvrage du
» célébre Smith. » C'est ainsi,

qu'au siécle passé on se faisoit graver par Nanteuil, pour procurer au Public un nouvel Ouvrage de ce fameux Graveur.

L'Introduction, qui est du principal Auteur d'une si belle entreprise, ne contient guére, qu'un abregé fort succint & fort net de l'Histoire du Commerce & de la Navigation jusqu'au quinziéme siécle. Cela paroissoit nécessaire pour faire connoître en quel état l'un & l'autre se trouvoient, lorsque les Portugais commencerent leurs découvertes. On y insiste beaucoup sur l'invention de la Boussole, que l'Auteur croit être duë à un Européen, & vraisemblablement à un Habitan d'Amalfi au Royaume de Naples, nommé *Flavio Gioia*, selon la plus commune opinion, car il est si peu connu d'ailleurs, qu'on ne convient pas même de son nom.

L'Auteur Anglois prétend encore que cette invention, dont on fixe le tems vers la derniére an-

née du treiziéme siécle, fut long-tems bornée à la propriété directive de l'Aimant, sans qu'on songeât à en profiter pour la Navigation, parce qu'alors on n'en avoit pas encore reconnu le besoin. Mais que diront à cela ceux, qui ont avancé, que les Chinois, long-tems auparavant, naviguoient jusqu'en Afrique, & ont peuplé une bonne partie de la Côte Occidentale de l'Amérique ? Il est certain, que les premiers Navigateurs Européens, qui dans le quinziéme siécle entrerent à la Chine, y trouverent l'usage de la Boussole établi. Notre Auteur en convient, sans néanmoins changer de sentiment. Il avouë encore, que cet usage étoit commun en Europe avant l'année 1415, qui est celle où les Portugais commencerent leurs Navigations. Mais une preuve, dit-il, qu'ils n'en sont point les Auteurs, c'est qu'ils ne s'en sont point vantés. D'ailleurs Colomb est proprement le premier,

qui ait eu le courage de naviguer en pleine Mer avec ce secours.

Cependant l'invention de la Bousſolle ne ſuffiſoit pas pour aſſûrer la courſe d'un Vaiſſeau, ſurtout quand on avoit perdu longtems la Terre de vûë, & pour le conduire ſûrement au Port, parce que les vents & les courants ne ſont que trop capables de le jetter hors de ſa route, & quoiqu'on ait bien travaillé depuis le quinziéme ſiécle pour parvenir à cette perfection, on n'y eſt pas encore arrivé, mais il ne faut pas ſe rebuter; on a déja beaucoup avancé. D'abord on s'eſt aviſé de prendre la hauteur du Soleil & des Etoiles, pour ſçavoir en tout tems dans quelle latitude on étoit. Il ne reſte plus qu'à imaginer un moyen de trouver à quel dégré de longitude on ſe trouve, & quoique notre Auteur convienne qu'on l'a cherché juſqu'ici ſans ſuccès, il ne perd point l'eſpérance, qu'on ſera plus heureux dans la ſuite. Il

ajoûte qu'en attendant, d'habiles Aſtronomes ont fixé, pour y ſuppléer, avec tant de ſoin la longitude & la latitude de toutes les Côtes connuës, que ſans avoir beſoin d'un calcul fort profond, les Mariniers peuvent connoître à quelle diſtance ils ſont de la Terre dans toutes les parties de l'Océan.

Quant à l'ordre, que l'Auteur a donné à cet Ouvrage, qu'il appelle, dit-il, *Hiſtoire des Voyages*, parce que c'eſt proprement l'objet, qu'il s'y eſt propoſé; la premiére partie contiendra les Voyages remarquables de chaque Nation. 1° Aux Indes Orientales par le Sud-Eſt, & le Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au tems, où les Européens s'y établirent. 2°. Les Voyages aux Indes Orientales, & aux Côtes Orientales de l'Amérique juſqu'au même tems. 3°. Les Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, les Navigations du Globe. 4°. Les Voyages dans les différentes parties du Monde, connu depuis les décou-

vertes & les premiers Etablissemens. 5°. Les Voyages au Nord-Est, pour découvrir par cette voye un passage aux Indes Orientales, à la Chine, & au Japon. 6°. Les Voyages au Nord-Ouest dans la même espérance.

ARTICLE XIX.

CAMPAGNES DU ROI en 1744 *&* 1745. *Contenant les Victoires & les Conquêtes de sa Majesté & celles de ses Alliés en Flandres, en Allemagne, en Silesie & en Italie.* Brochure *in*-4°. *Pages* 121. *Par M. l'Abbé* Rousseau. *A Amsterdam, chez Wetstein.* 1745. *& se vend à Paris, chez Rollin fils, Quai des Augustins à S. Athanase.*

CE petit Ouvrage est un précis fort net & fort bien suivi des deux derniéres Campagnes, si glorieuses pour le Roi & pour ses Alliés. Le stile en est vif & assez pur. Il plairoit peut-être davantage, s'il

s'il étoit plus ſimple, & ſentoit moins le Panégyrique. Mais peut-être auſſi l'Auteur en vouloit-il faire un, plutôt qu'une Hiſtoire. Il n'a cependant point altéré les faits, & il a ſuivi les meilleurs Mémoires. Il a cru pouvoir ſe permettre quelques termes & quelques réfléxions, qui donnent à ſon Hiſtoire un peu l'air de Manifeſte. Il commence par rappeller en peu de mots les cauſes de la Guerre préſente, & il remonte pour cela juſqu'à leur premiére ſource. De-là il vient aux prétentions, qui obligerent les Rois d'Eſpagne, de Pruſſe, de Sardaigne, & l'Electeur de Baviere de reclamer contre la derniére diſpoſition du feu Empereur Charles VI. en faveur de ſa Fille aînée, la Reine de Hongrie, pour la ſucceſſion de tous ſes Etats : diſpoſition, qui, ſous le nom de *Pragmatique Sanction*, perſuada cette Princeſſe, qu'il ne lui étoit point permis de démembrer la moindre partie d'un

ſi bel héritage; quoique les Princes de l'Europe n'euſſent approuvé la Pragmatique Sanction, qu'avec cette reſtriction; *ſauf le droit d'autrui*.

„ Les prétendants, dit l'Auteur, „ pour ne pas expoſer l'Europe à „ une ruine évidente, propoſerent „ par amour pour la Paix & pour „ le bien Public, un partage beau„ coup plus avantageux pour cet„ te Reine, qu'elle n'avoit lieu de „ l'eſpérer; mais les Anglois, en„ nemis de la Paix, traverſerent „ toute voye de conciliation, of„ frirent leurs forces à cette Prin„ ceſſe, dans l'eſpérance que cette „ conjoncture leur fourniroit un „ moyen de ſortir honorablement „ d'une Guerre, qu'ils ont décla„ rée à l'Eſpagne, avec beaucoup „ plus de paſſion que de raiſon. „ Alors la Guerre devint inévitable, & chacun s'y prépara. Les commencemens n'en furent pas heureux pour la Reine de Hongrie: les Victoires de Mollewits & de Czaſ-

law la forcerent de céder la Silesie au Roi de Prusse, mais le Traité de Breslau fit perdre à l'Electeur de Baviere, devenu Empereur, les Conquêtes, qu'il avoit faites avec le secours de la France, & du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, de la Boheme & de la Haute Autriche, & bientôt après son Electorat même.

L'Auteur n'a point oublié la maniére barbare, dont les Sujets de ce Prince & ceux de ses Alliés, qui tomberent entre les mains des Autrichiens, en furent traités, non plus que le traitement fait à plusieurs autres Principautés d'Allemagne; au Duc de Modene, au Roi des deux Siciles, & aux Genois pour cause de neutralité; les Capitulations violées, le Traité de Vorms entre la Reine de Hongrie, les Rois d'Angleterre & de Sardaigne, pour recouvrer la Silesie; envahir les Etats du Roi des deux Siciles, enlever Final aux Genois, ausquels le feu Empereur l'avoit

vendu, & renfermer la France dans ses anciennes limites; c'est-à-dire, lui enlever la Lorraine, & s'emparer de l'Alsace, de la Franche Comté, & de ce qu'elle possedoit dans les Pays-Bas.

Le Roi, qui jusques-là avoit gardé la neutralité, paroissoit toujours très-porté à contribuer au rétablissement de la Paix: mais se voyant menacé d'une invasion en Alsace, & apprenant que la Cour de Vienne faisoit glisser en France & à Naples des Mémoires imprimés, contenant des ordres & des menaces pour soulever les Peuples contre leurs Souverains; ne pouvant plus d'ailleurs se dissimuler avec honneur, que les Anglois agissoient ouvertement contre ses Sujets, comme s'ils eussent été en Guerre avec lui, la déclara enfin à la Reine de Hongrie & au Roi de la Grande Bretagne, Electeur de Hanovre; fit ses préparatifs, prit de justes mesures pour secourir ses Alliés, assûra ses Frontiéres

d'Allemagne, & marcha en Flandres à la tête d'une Armée plus choisie, que nombreuse, & nomma, pour la commander sous ses ordres, le Maréchal Comte de Saxe.

C'est ici proprement, que commence l'Histoire des Campagnes de ce Prince. Rien ne résista à ses premiers efforts. Une maladie dangereuse qui l'arrêta; lorsqu'il alloit faire repentir le Prince Charles de Lorraine d'avoir pénétré en Alsace, ne fit que différer la retraite de ce Général, & la rendre plus facile. Les Armes de ses Alliés prospéroient aussi partout; le Roi de Prusse s'étoit lié plus étroitement que jamais avec lui, avoit pris Prague, & occupa les Autrichiens en Allemagne, tandis que le Roi des deux Siciles, le Duc de Modene & le Comte de Gages les menoient battant en Italie, & que Dom Philippe, sécondé du Prince de Conti, forçoit les Alpes à la vûë du Roi de

Sardaigne. Louis XV. termina une ſi belle Campagne par la priſe de Fribourg en Briſgau, & par la Conquête des Villes Foreſtieres.

Il commença la ſuivante par la mémorable journée de Fontenoi, dont les ſuites furent telles, qu'on devoit les attendre d'un début ſi brillant. Deux Batailles gagnées par le Roi de Pruſſe, vengérent ce Monarque de l'infraction du Traité de Breſlau. Les Conquêtes de Dom Philippe réduiſirent le Roi de Sardaigne à ſe cantonner autour de ſa Capitale avec des Troupes intimidées, & le Général Autrichien, qui n'avoit pu empêcher de perdre tout le Monferrat, à ſe voir encore enlever Parme & Plaiſance.

L'Election du Grand Duc à l'Empire, diſputée par deux Electeurs, & reconnuë légitime par les ſeuls Alliés de la Maiſon d'Autriche, dédommage-t-elle la Reine de Hongrie de tant de Pertes?

» Les nouvelles de la Bataille de

» Praudnitz, & de celle de Bas-
» signana, dit notre Auteur en
» finissant, sont arrivées à Franc-
» fort le quatriéme d'Octobre, à
» une heure l'une de l'autre. Le
» bruit qu'elles y ont fait, s'est
» mêlé avec celui des Réjouissan-
» ces & des Fêtes, que l'on y don-
» noit dans ce moment à la Reine
» de Hongrie & au Grand Duc de
» Toscane. » Ce qui s'est passé depuis, & le grand événement, qui tient aujourd'hui toute l'Europe en suspens, ne sont pas d'un meilleur augure pour les opérations d'une troisiéme Campagne, si le Roi est forcé de reprendre encore les Armes.

ARTICLE XX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE

DE ROME.

DElla potestà e della politia della chiesa: Trattati due contro le nuove opinioni di Pietro Giannone, Dedicati al Principe de Gli Apostoli. Da Gian. Antonio Bianchi di Lucca *frate Observante dell' Ordine de' Minori.* Tom. II. 4°. M. DCC. XLV.

Deux Traités de la Puissance & du Gouvernement de l'Eglise, contre les nouvelles opinions du sieur *Gianone, par le P. Jean Antoine Bianchi* de *Lucques, Religieux Observantin.*

Le sieur *Gianone* composa il y a

plus de 20 ans une Histoire de Naples en Langue Italienne; quelques Théologiens y ont trouvé des propositions répréhensibles. Le P. *Bianchi*, dont nous indiquons l'Ouvrage, ne s'attache qu'à le combattre sur l'article de *la Puissance & du Gouvernement de l'Eglise*. Ce Religieux a de l'érudition, de la méthode, du sang froid & de la politesse en réfutant ses Adversaires. Il étend la controverse à des points trop délicats, trop disputés, trop peu utiles.

Joan. Mariæ Lancisii à Secretiori Cubiculo, & Archiatri Pontificii, de motu cordis & Anevrysmatibus, opus postumum in duos libros divisum. Editio Romana secunda. Romæ M. DCC. XLV. *in*-4°.

M. *Lancisi* avoit été premier Médecin des Papes Innocent XI. & Clement XI. Son mérite l'éleva à cette charge, & le fit connoître de tous les sçavans Physiciens & Médecins de l'Europe. Il mourut

en 1720, & ce n'est que depuis sa mort qu'on a donné l'Ouvrage que nous annonçons. Ceci est une seconde Edition faite à Rome. Il y en a eu d'autres à Naples, à Venise, & à Leyde. Ce qui prouve la bonne idée qu'on a eue du Livre & de l'Auteur.

Antonii Pacchioni Regiensis, Medici & Anatomici Romani opera. Editio quarta. Romæ. M.DCC.XLI. *in*-4°.

Ce Médecin étoit ami du dernier dont on vient de parler. *Lancisi* & *Pacchioni* partagerent longtems la confiance de ce qu'il y avoit de grand dans Rome. Pacchioni mourut en 1726.

On trouve tous ces Livres chez Cavelier pere, à Paris rue S. Jacques.

HOLLANDE.

DE LEWAARDE.

Chez G. Coulon : *L'Histoire de Job, traduite du Latin de Span-*

heim le fils, *par Van-Velsen.* On y a joint les explications de Warburton, *in*-4°. *en Hollandois.*

Chez le même : *Ludovici Gaspari Valckenaar Oratio de sacrâ novi fœderis critice, à Litteratoribus, quos vocant, minimè exercendâ.* 4°.

FRANCE.

De Paris.

Les freres *Guerin* & *Mariette*, rue S. Jacques, publient les vol. IX. & X. de la Bibliothéque Françoise par M. l'Abbé *Goujet.* Nos Mémoires, qui parlent de tant de Livres Domestiques & Etrangers, n'ont point rendu compte jusqu'ici de cet important Ouvrage; c'est une sorte d'avanture Littéraire. Supposant donc les VI premiers vol. déja fort connus, & ne pouvant que les indiquer pour entrer en matiére, nous commencerons à donner l'Extrait du VII. & du

VIII, puis des deux qui viennent de paroître. Ces derniers embrassent un morceau très-curieux; c'est l'Histoire de notre Poësie & de nos Poëtes. Jusqu'à *Marot* ou même jusqu'à *Malherbe*, nous n'avons peut-être pas été des modéles en ce genre; mais encore faut-il connoître notre antique pauvreté, pour jouir avec plus de plaisir de nos richesses présentes. M. l'Abbé Goujet traînant après-soi cette troupe joyeuse de *Harpeurs* & de *Menestrels* lui donne un air décent, gracieux, & presque moderne. Ce n'est pas dans les piéces mêmes, où il ne change rien, c'est dans l'Histoire des Auteurs, dans les Anecdotes qu'il en raconte, dans la maniére de nous peindre leurs talents, leurs études, leurs efforts & leurs succès. En mille endroits, *Materiam superabat opus*. C'est la fonction d'un habile compositeur de *Bibliothéque Litéraire*.

Discours Dogmatiques & Mo-
Février 1746.

taux sur le Symbole des Apôtres; chez Marc *Bordelet*, rue S. Jacques à S. Ignace, *in-12. pp.* 368.

Ce Livre n'eſt point un Recueil de Sermons, ce n'eſt point une ſuite de Méditations ou de Réfléxions Chrétiennes : ce n'eſt point non plus un Traité de Controverſe. Le Dogmatique, l'Exhortation, le ſtyle Oratoire y entrent, & cela forme une lecture qui inſtruit, qui attache, qui intéreſſe. L'Auteur Anonime penſe & écrit bien. Il ſçait les preuves de la Religion, le détail des Dogmes, les principes de la Morale, & la bonne maniére d'énoncer tous ces grands objets.

Voici préſentement un Livre de pure dévotion; l'Auteur nous eſt inconnu, mais l'Ouvrage parle en ſa faveur. Il porte en Titre : *La Religion Chrétienne méditée dans le véritable eſprit de ſes maximes*, ou *cours ſuivi & complet de réflé-*

xions, ou de ſujets de Méditations pour chaque jour de l'année, ſur les Epîtres & les Evangiles des *Dimanches & des Fêtes*. Six Volumes *in*-12. *chez Pierre Prault*, *Quai de Gêvres au Paradis*. M. DCC. XLV. Le prix eſt de 15 liv.

Après une multitude preſque infinie de Livres de Méditations qui ont paru depuis un demi ſiécle, on ne croiroit pas que les perſonnes de piété fuſſent encore réduites à en ſouhaiter un qui les accompagnât durant tout le cours de l'année, c'eſt-à-dire, qui fournît pour tous les états & pour chaque jour, ſans aucun vuide, ſans renvoi, ſans ſupplément, ſans intervalle, des Réfléxions tirées de l'Epître & de l'Evangile. C'eſt néanmoins un fait, & la preuve en ſeroit facile; or on nous donne ici un Ouvrage qui pourra ſatisfaire les deſirs du Public à cet égard. Il eſt partagé en ſix volumes. Le premier s'étend depuis le

premier Dimanche de l'Avent, jusqu'à la Septuagesime. Le second depuis la Septuagesime, jusqu'au second Dimanche après Pâques. Le troisiéme, depuis le second Dimanche après Pâques, jusqu'au cinquiéme Dimanche après la Pentecôte. Le quatriéme & le cinquiéme comprennent toute la suite des semaines (hors la derniére) après la même Fête de la Pentecôte. Enfin le sixiéme contient la derniére semaine après la Pentecôte, l'Octave du S. Sacrement, les principales Fêtes de la Vierge & des Saints, avec des lectures de piété pour chaque jour du mois.

On trouve là des Réfléxions sur l'Epître & sur l'Evangile; ces Réfléxions tant celles qui ont rapport à l'Epître, que celles qui roulent sur l'Evangile, sont suivies d'une Priere; & ces Réfléxions encore sont toujours partagées comme en deux parties, sans toutefois énoncer *I. Point.* 2. *Point.*

Cela est continu, suivi, précis toutefois, & sans longueur, sans affectionsétudiées. Les priéres qui suivent renferment à peu près tout ce qu'on auroit pû répandre de sentiments dans le corps des Réfléxions. Cet Ouvrage paroît travaillé, il est écrit d'une maniére solide & instructive; il entre dans un détail de mœurs, qui est à la portée de tous les états. Citons le morceau suivant, pour donner envie de lire le reste.

Sur l'Evangile de l'Epiphanie, (onze Janvier), *& à l'occasion de l'offrande des Mages*, l'Auteur explique le vrai culte que nous devons à Dieu, & il dit: « Etre pé» nétré d'un fond de gratitude » pour ses bienfaits... Sentir la » dépendance universelle où nous » sommes à son égard, soit pour » la vie présente qu'il nous con» serve, soit pour la vie future à » laquelle nous sommes destinés: » penser dignement de sa bonté

» pour nous ; l'invoquer avec con-
» fiance dans nos beſoins & dans
» nos fragilités ; mais ne lui rien
» demander que ce que nous ſça-
» vons être juſte & bon, le prier
» même de nous refuſer ce qu'il
» ſçait nous être dangereux, ou
» ce qui pourroit lui déplaire ;
» l'aimer ſur tout lui-même, & le
» déſirer comme notre ſouverain
» bien : ne lui rien préférer dans
» le monde ; être prêt à lui tout
» ſacrifier : vivre dans une ſou-
» miſſion parfaite aux ordres de ſa
» providence, ſoit dans les afflic-
» tions, ſoit dans les proſpérités :
» être attentif, dans ce qui forme
» le corps & le détail de nos ac-
» tions, à connoître ſes volontés,
» à ſuivre les loix qu'il nous a don-
» nées & qu'il a gravées dans nos
» cœurs, pour nous y rappeller
» ſans ceſſe : imiter enfin ſa ſainte-
» té, ſon équité, ſa bonté, ſon
» indulgence pour les autres hom-
» mes ; voilà le vrai culte que la
» Religion enſeigne, &c.

Oratio de iis quæ ad Eloquentiam, tum Sacri, tum Profani Codices conferunt, Præsidiis, habita à Lud. Petit, Humanitatis Professore in Collegio Mazarinæo: *Die Martis* 25 *Maii An. Dom.* 1745. *Paris, apud Thibouſt*, &c.

Quand cette Oraiſon fut prononcée au College Mazarin, on étoit dans les premiers tranſports de la Victoire de Fontenoi. L'Orateur & les Auditeurs auroient aimé un ſi beau ſujet; mais dans l'impoſſibilité de peindre ſur le champ toute la gloire du Monarque Vainqueur, M. Petit ſe réduiſit à produire le diſcours qu'il avoit médité *ſur l'Eloquence*; & ſon grand objet en haranguant, en imprimant, a été d'oppoſer un rempart au mauvais goût qui s'empare, dit-on, des Orateurs de nos jours. Excellente raiſon ſans doute, pour animer un Profeſſeur de belles Lettres à prendre le ton

de Demosthene, de Ciceron, de Saluste, & à mépriser celui de Pline, de Pacat, de Mamertin, de Barclai, &c. C'est le précis d'une Préface raisonnée, qui se trouve à la tête de cette Harangue.

Or voici comment notre Orateur remplit ses fonctions & manifeste son zéle. Il considére les Livres, tant Sacrés que Prophanes, par rapport à l'Eloquence, & il dit que les premiers enseignent à bien penser, & les seconds à bien dire. C'est toute la division du discours.

Premiére Partie. Dieu, l'homme, la vertu; ce sont les trois choses qu'il importe de bien connoître; & où prend-on mieux cette connoissance que dans les Livres Saints? L'Orateur oppose ici les Livres profanes; il ne nie pas qu'il ne s'y trouve quelques principes solides sur Dieu, sur l'homme, sur la vertu; mais qu'est-

ce en comparaiſon des grandes notions, des idées ſublimes, des traits de lumiére que nous fourniſſent les ſaints Livres? Et voilà, ſelon M. Petit, *comment les ſaints Livres enſeignent à bien penſer.* On dira que tout ceci regarde autant & plus la Religion, la Morale, le Commerce de la Société, &c. que l'Eloquence dont notre Orateur dit en effet aſſez peu de choſes; mais on ſçait que l'exercice de l'Eloquence ſuppoſe la Religion, la Morale, le Commerce de la Société, diſons même avec Ciceron toute ſorte de Sciences, d'Arts & de connoiſſances. En ce ſens il a fallu reprendre les choſes de loin, pour montrer comment les Livres ſaints ſervent à l'Eloquence.

Seconde Partie. Les principales qualités des anciens Auteurs Profanes, furent de dire ce qu'il convient, & de la maniére qu'il convient; de ſçavoir orner à propos; de bien peindre les ſentimens; de

ſaire un bon uſage des figures & des métaphores ; tel eſt à peu près tout le fond de cette ſeconde Partie ; & voilà, ſelon l'idée de M. Petit, *comment les Livres Profanes enſeignent à bien dire.*

Mais à l'occaſion de ce portrait, tout à l'avantage des Anciens, tant Orateurs, qu'Hiſtoriens, Poëtes & Littérateurs en général, car ceci convient à toute la ſphere des Lettres, on trouve ici un parallele des Modernes avec les grands Maîtres de l'Antiquité ; & ces derniers brillent fort aux dépens de notre ſiécle. « Dans les „anciens, étude, application, éten„due de connoiſſances ; dans nos „modernes, du feu quelquefois & „de l'eſprit, mais ſans capacité & „ſans culture. L'Antiquité alloit au „vrai, à l'utile, à la perfection des „Sciences; aujourd'hui on eſt eſcla„ve d'une gloire précoce, d'un „faſte enchanteur, d'une vanité ri„dicule. Les grands modéles d'au-

»trefois disoient les choses pour »qu'elles demeurassent gravées dans »les esprits. Les Orateurs de notre »siécle ne cherchent qu'à flatter l'o-»reille quelques moments. Ceux-»là sont forts de preuves & de rai-»sons ; ceux-ci répandent quelques »feux trompeurs, quelques étincel-»les sans durée & sans effet, &c.» Tout ce morceau qui est fort bien écrit, nous peint en entier le zele de l'Auteur ; & c'est en général le ton de tout ce discours, qui en cas de besoin, peut empêcher la prescription par rapport à la bonne Littérature.

TABLE DES ARTICLES du mois de Février 1746.

ART. XII. *Principes de la Philosophie Morale*, &c. 197
ART. XIII. *Histoire du Régne de Louis XIV. par* M. Reboulet, &c. 221

ART. XIV. *Letres sur la Cosmographie.* Suite de l'Article XCVII. au mois de Novembre 1745. 245

ART. XV. *Saggi di Dissertazioni Academiche, &c.* Essais de Dissertations de l'Académie de Cortone, &c. 279

ART. XVI. *Essai d'Anatomie en Tableaux imprimés : par M.* Gautier, &c. 301

ART. XVII. *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine, &c. Par M.* Deparcieux, &c. 313

ART. XVIII. *Histoire Generale des Voyages. T. I.* in-4°. 339

ART. XIX. *Campagnes du Roi en 1744 & 1745, par M. l'Abbé* Rousseau. 360

ART. XX. Nouvelles Littéraires. 368

Février 1746.

Errata pour le mois de Janvier 1746.

PAge 15, ligne 10, d'Utreck, *lisez*, d'Utrecht.
31. lig. 2. détourné, *lisez*, détrôné.
95. lig. 4. qu'aux, *lisez*, qu'au.
97. lig. 5. qui, *otez la virgule.*
103. lig. 25. qn'il, *lisez*, qu'il.
106. lig. 22. disoit-il, *lisez*, dit-il.
126. Vers quatriéme, à nos yeux, *lisez*, à nos ayeux.
177. lig. 13. Fables, *lisez*, Tables,
178. lig. 22. d'Otontotechnie, *lisez*, d'Odontotechnie.
182. lig. 24. on, *lisez*, ou.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mars 1746.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dediés à Son Altesse Serenissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.*

Mars 1746.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	1733.	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	13.	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	3.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Mars 1746.

ARTICLE XXI.

HISTOIRE D'HERODIEN, traduite du Grec en François ; avec des Remarques sur la Traduction. Par M. l'Abbe *Mongault* de l'Académie Françoise, & ci-devant Précepteur de M. le Duc d'Orleans. *Nouvelle* Edition revue *& corrigée.* A Paris, chez Charles-Nicolas *Poirion*, ruë S. Jacques, à l'*Empereur*. M. DCC. XLV. *in*-12. pages 363. sans la Préface.

L'Hiſtoire dont nous allons parler n'eſt nouvelle ni pour le Texte, ni pour la Traduction. Hérodien eſt un Auteur du troiſiéme ſiécle, & M. l'Abbé Mongault l'a traduit il y a plus de 45 ans. C'eſt l'Ouvrage de ce célébre Académicien qu'on vient de réimprimer; nous lui rendrons aujourd'hui l'hommage Littéraire que nous ne pûmes lui rendre autrefois, parce que l'époque de nos Mémoires eſt poſtérieure à la premiére Edition de ce Livre.

Hérodien comprend dans ſon Hiſtoire un eſpace de 58 ans, c'eſt-à-dire, depuis la mort de Marc-Aurele en l'année 180 de J. C. juſqu'à celle de Maxime & de Balbin en 238. Durant cet intervalle, douze Princes parurent ſur le Trône Impérial, Commode, Pertinax, Julien, Severe, Antonin & Geta, Macrin, Heliogabale, Alexandre, Maximin, Maxime &

Balbin. Quels Empereurs ! La plûpart même mériterent-ils d'être regardés comme des hommes ?

M. l'Abbé Mongault croit que son Hérodien étoit fils d'un Rhéteur nommé *Apollone le Dyscole ;* cela est difficile à persuader ; car Suidas nous assûre que l'Hérodien fils d'Apollone étoit un Grammairien, qui écrivoit sous Marc-Aurele ; or l'Hérodien, Auteur de cette Histoire, déclare en commençant sa narration, qu'il n'écrit *que ce qui est arrivé de son tems, que ce qu'il a vû, ou appris* des témoins oculaires ; & il débute par les faits qui suivirent la mort de Marc-Aurele, d'où l'on peut inférer que s'il a vécu sous cet Empereur, il étoit encore trop jeune pour écrire, & qu'ainsi il doit être distingué de l'Hérodien dont Suidas rapporte les écrits de Grammaire au tems de Marc-Aurele ; aussi Vossius parle-t-il de ces Hérodiens comme de deux personnages fort différens, & pour

achever de reconnoître tout à fait la différence, il n'y a qu'à lire Albert Fabricius (*Tom. VII. Pag. XI. de sa Bibliothéque Grecque*) c'est là qu'on trouve les deux Hérodiens entiérement séparés pour les tems, les professions, le mérite, & la réputation..

Notre Hérodien, qui est aussi celui de M. Mongault, fut en effet un Ecrivain très-supérieur à tous les Grammairiens du second & du troisiéme siécle : c'étoit un homme de considération, employé dans les affaires publiques, poli & disert comme on l'est dans le grand monde, & non à la façon des Rhéteurs ; il écrit purement, mais sans pédanterie, il fait quelquefois des Harangues de son chef, mais sans sortir de la vraisemblance, quand il loue ou quand il blâme, c'est en témoin, en Auteur qui dépose, non en Orateur ou en Satyrique qui met partout du sien. Nous croyons bien louer cet Auteur en disant qu'il a

été traduit par d'excellentes plumes, en Latin par Ange Politien, & en François par M. l'Abbé Mongault. Car nous ne comptons pas nos vieilles Traductions Françoises où il y a cependant *quæ tollere velles*. Les Allemands & les Flamands l'ont aussi mis dans leur Langue; ce qui marque le cas qu'on en fait dans tous les Pays où la Littérature est cultivée.

Le Public n'attend point notre jugement pour se décider sur les caractéres & le mérite de l'Ouvrage de M. l'Abbé Mongault. On le connoît depuis près d'un demi siécle, c'est la rareté des Exemplaires qui a obligé d'entreprendre cette seconde Edition; preuve non équivoque de l'accueil qu'on a fait à la premiére.

Nous n'avons donc rien autre chose à faire, pour l'honneur d'Hérodien & de son excellent Traducteur, qu'à citer quelques morceaux de cette Histoire; on nous permettra d'y ajouter de petites

obſervations qui pourront peut-être ſervir à perfectionner encore la nouvelle Edition.

Commencement du portrait de Marc-Aurele (*Pag.* 3. 4.)

„ Marc-Aurele eut deux fils, „ Commode & Veriſſimus, ce der- „ nier mourut étant encore enfant; „ pour ſe conſoler de ſa perte, „ ſon pere donna tous ſes ſoins à „ l'éducation de celui qui lui „ reſtoit. Il fit venir de toutes les „ Provinces de l'Empire, les per- „ ſonnes les plus célébres par leur „ Doctrine, & les mit auprès de „ lui, en qualité de Gouverneurs „ & de Précepteurs. Pour ſes fil- „ les, lorſqu'elles furent en âge, „ il les maria aux plus vertueux „ d'entre les Sénateurs, ſans avoir „ égard ni à la nobleſſe du ſang, „ ni aux grandes richeſſes, per- „ ſuadé que les bonnes mœurs & „ la probité, ſont les ſeuls biens „ qui nous ſont propres, & qu'on

» ne peut nous enlever. Toutes
» les vertus lui furent également
» recommendables; il estimoit fort
» les Anciens, les possedoit par-
» faitement, & ne cédoit en cela
» à pas un Romain, ni même à
» aucun Grec, comme on le
» peut voir encore par ce qui
» nous reste de ses Ecrits & de
» ses paroles remarquables. C'étoit
» un Prince modéré, affable, d'un
» abord facile; il présentoit sa
» main à tous ceux qui s'appro-
» choient de lui pour le saluer, &
» il ne vouloit pas que ses Gardes
» écartassent personne. » &c.

Nos Observations se bornent à ceci :

1°. Le Texte d'Hérodien fait entendre que Marc-Aurele eut un assez *grand nombre de filles*, car on lit au commencement de ce morceau : *Marc-Aurele eut plusieurs filles, mais il n'eut que deux fils.* Cette opposition marque la supériorité en nombre du côté des filles de ce Prince; or le Traduc-

teur François n'exprime peut-être pas assez cela ; quand il se contente de dire, dans la troisiéme ou quatriéme phrase, *pour ses filles... il les maria*, &c. Car cette expression se vérifieroit entiérement, quand même Marc-Aurele n'auroit eu que *deux filles* ; ce qui n'est point. L'ancien Traducteur François, *Ventimille*, dit assez bien : *Marc-Aurele eut plusieurs filles & deux fils seulement.*

2°. L'Auteur Grec nous apprend que Marc-Aurele rassembla des Maîtres habiles pour former la jeunesse de son fils *Commode*, & qu'il leur *fit des conditions avantageuses*. Nous ne sçavons pourquoi la Traduction supprime cette derniére circonstance, si propre à montrer le zéle & la libéralité d'un pere & d'un Empereur.

Description des Jeux où Commode signala son adresse (Pag. 44. 45.)

» On avoit élevé à l'entour (de

» l'Amphithéatre) une Galerie, » de laquelle Commode tiroit ſur » les bêtes ſans s'expoſer; faiſant » ainſi voir plutôt ſon adreſſe que » ſon courage. Il tua d'abord des » Cerfs, des Daims, & autres bê- » tes à cornes; il couroit après eux » de ſa Galerie, & prévenoit par » la viteſſe de ſes fleches, la ra- » pidité de leur courſe. Il ſe ſer- » vit enſuite de dards contre les » Lions & les autres bêtes farou- » ches; il ne tira jamais deux fois » ſur la même, & toutes les bleſ- » ſures qu'il leur faiſoit étoient » mortelles; car pendant qu'elles » couroient avec le plus de vi- » teſſe, il portoit ſon coup juſte » au front ou dans le cœur. On » lui amenoit des Indes, de l'E- » thiopie, du Midi & du Septen- » trion les animaux les plus rares » & les plus extraordinaires; & il » nous fit voir pour la premiére » fois en nature, ce que nous » n'avions vû juſqu'alors que dans » des Tableaux. Mais on admi-

„ roit encore plus ſon adreſſe, que „ la figure étrange de ces bêtes féroces. Un jour ayant pris des „ fléches dont le fer étoit en croiſſant, il fit lâcher des Autruches de Mauritanie. Ces Oiſeaux, „ ſans quitter la terre, ſe ſervent „ de leurs aîles recourbées comme „ des voiles, & courent avec une „ rapidité ſurprenante; cependant „ il les tiroit ſi juſte, qu'il leur „ coupoit à toutes le cou, & dans „ cet état, l'impétuoſité de leur „ vol les ſoutenoit encore, & les „ emportoit quelques pas plus „ loin; une autrefois, un Léopard „ s'étant lancé ſoudainement ſur „ un homme qui étoit deſcendu „ dans le Cirque, alloit le dévorer, ſi Commode, d'une main „ ſûre, n'eut tué cette bête furieuſe, ſans bleſſer le malheureux, qui étoit déja ſous ſes „ dents. Un autre jour on fit ſortir de leur loge cent Lions, „ qu'il tua tous les uns après les „ autres, avec un pareil nombre

» de javelots. Ils demeurerent » long-tems étendus ſur le ſable, » & on put les compter à loiſir. »

Deux ou trois remarques ſur ce morceau :

1°. Hérodien dit que Commode tira d'abord ſur *des Cerfs*, *des Dains*, *& toute autre ſorte de bêtes à corne*, *excepté des Taureaux*; cette exception eſt miſe avec raiſon, car ſans cela le Lecteur auroit tout d'un coup imaginé que des Taureaux tenoient le premier rang parmi ces bêtes à corne. On ſçait que les Taureaux ont ſervi de tout tems aux Spectacles. Cependant notre Traducteur François n'excepte rien dans ſon Texte. Il dit au même endroit : *& autres bêtes à corne*; *il couroit après eux*, peut-être faut-il lire *après elles* :

2°. Le Texte Grec joint les *Léopards* aux *Lions* dans l'énumération des Animaux qui paſſent pour être plus nobles que les autres. La Traduction n'en parle

point, & elle appelle *farouches*, ces Animaux qu'Hérodien appelle *nobles*, *généreux*.

Du reſte ce morceau du Traducteur peut paſſer pour un chef-d'œuvre: on y trouve l'élégance avec l'exactitude ; & le feu qui régne dans la narration feroit honneur à une Hiſtoire écrite de la premiére main.

Fête célébrée en l'honneur du Soleil, par l'Empereur Antonin Heliogabale. (*Page* 218, 219.

» Il fit bâtir dans un des Faux-
» bourgs un Temple très-vaſte &
» très-ſomptueux, dans lequel il
» menoit ſon Dieu en cérémonie,
» au commencement de l'été. Là,
» pour divertir le peuple, il lui
» donnoit toute ſorte de Jeux,
» de Spectacles & de Feſtins qui
» ſe ſuccédoient la nuit & le jour.
» Il faiſoit mettre l'Image d'*Hélio-*
» *gabale* ſur un Char couvert de
» plaques d'or & de pierres pré-

» cieuses, traîné par six grands
» chevaux blancs richement capa-
» raçonnés. Nul mortel n'étoit
» jamais monté sur ce Char ; mais
» on se tenoit autour, comme si
» le Dieu l'eut conduit lui-même,
» Antonin marchoit à reculons par
» respect, tenant la bride des
» chevaux. Mais depeur qu'il ne
» tombât, on marquoit la trace
» qu'il devoit suivre avec du sable
» doré, & ses Gardes se tenoient
» à ses côtés, pour le soutenir en
» cas d'accident. Le Peuple cou-
» roit à l'entour avec des flam-
» beaux, semant le chemin de fes-
» tons & de fleurs. On portoit
» aussi dans cette pompe les Sta-
» tues des autres Dieux, les offran-
» des qu'on leur avoit consacrées,
» les marques de la dignité Impé-
» riale, & les plus riches meubles
» de l'Empire. La Cavalerie & les
» Cohortes Prétoriennes fer-
» moient la marche. Après avoir
» placé le Dieu dans son Temple
» & fait tous les Sacrifices dont

» nous avons parlé, Antonin mon-
» toit ſur de hautes Tours qu'il
» avoit fait bâtir exprès, d'où il
» jettoit au peuple des vaſes d'or
» & d'argent, des habits & des
» étoffes de toutes ſortes de cou-
» leurs; il leur faiſoit auſſi diſtri-
» buer des animaux privés & ſau-
» vages, excepté des porcs dont
» l'uſage eſt interdit aux Phéni-
» ciens. Ces libéralités coutérent
» la vie à pluſieurs perſonnes;
» tout le monde voulant en avoir
» ſa part, & ſe preſſant pour at-
» traper quelque choſe, les uns
» furent écraſés dans la foule, &
» quelques autres percés par les
» Soldats. »

1°. Le Texte Grec dit, que la Fête ſe faiſoit, non *au commencement*, mais *au fort de l'été*. 2°. Cet or & ces pierreries que le Traducteur place ſur le Char, Hérodien les met ſur la Statue même du Dieu. 3°. Le Traducteur dit qu'*on marquoit la trace qu'il devoit ſuivre avec du ſable doré.* Il ſemble

que ce ſable étoit plutôt pour applanir & adoucir le chemin, pour empêcher les pieds de gliſſer, que pour marquer la trace que l'Empereur devoit ſuivre; car ce Prince *marchant à reculons*, ne pouvoit voir la ligne ſelon laquelle il s'avançoit vers le Temple du Dieu. 4°. *La Cavalerie & les Cohortes Prétoriennes fermoient la marche.* Le terme Grec fait entendre que tout cela précédoit le Char. 5°. *Il leur faiſoit diſtribuer des Animaux privés & ſauvages.* Le vieux Traducteur dit : *Les chairs des Animaux*, & c'eſt peut-être le vrai ſens.

ARTICLE XXII.

TRAITE' D'INSECTOLOGIE, ou Observations sur les Pucerons. Par M. Charles Bonnet, *de la Société Royale des Sciences de Londres, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris. 2. Tomes* in-12. *A Paris, chez Durand Libraire au Griffon.*

CE n'est point ici un essai sur des matiéres auparavant négligées par les Physiciens; on sçait que *Redi*, *Malpighi*, *Svvammerdam*, *Levvenhoeck*, *Vallisnieri*, & M. *de Reaumur*, ont poussé fort loin leurs recherches sur les Insectes. Enfin le régne des Insectes est un pays assez batu. Cependant M. Bonnet s'est flaté d'y faire encore quelques découvertes. Il ne s'est pas trompé; d'autres après lui ne seront pas moins heureux. C'est peut-être dans les plus pe-

tites choſes que l'Auteur de la Nature a gravé plus profondément les caractéres de ſa toute puiſſance. Il ne ſeroit donc pas étonnant que l'Inſecte même exerçât encore long-tems la ſagacité de bien des Sçavants.

Le nouveau Traité n'eſt pas borné aux ſeuls *Pucerons* ; on y trouve encore des Obſervations tout a fait ſinguliéres ſur la nature de certains Vers d'eau douce. Ce ne ſont pas les Polypes que M. *Trembley* a découverts ; mais ce qui s'opére ſur eux rend croyable la reproduction merveilleuſe des Polypes. Nous nous arêterons d'abord aux Pucerons, puiſque c'eſt aux Pucerons que l'Auteur a conſacré la premiére Partie de ſon Ouvrage.

Depuis qu'on ne ſoutient plus, avec la plûpart des Philoſophes anciens, que l'altération de la matiére eſt un véritable principe de génération, & qu'une planche pourie peut produire juſqu'à des

Oiſeaux de Mer, le ſyſtême le plus reçu eſt que la conſervation des différentes eſpéces d'animaux dépend des deux ſexes. Les Inſectes même ont paru ne pas faire une claſſe à part. D'habiles gens cependant ont eu quelques doutes au ſujet des Pucerons, leurs doutes étant de vrayes difficultés, il falloit avoir recours aux faits, mais où trouver encore des Obſervateurs aſſez adroits, & aſſez opiniâtres, pour ſuivre pendant pluſieurs mois, la loupe à la main ou l'œil attaché au microſcope, un vil Inſecte qui n'offre d'abord qu'un ſpectacle aſſez morne ? La choſe eſt plus difficile qu'on ne penſe, on n'oſeroit oppoſer les fatigues, les ennuis, les dégoûts, & quelquesfois le déſeſpoir d'un Phyſicien qui veut percer le voile de la Nature, aux travaux incroyables de ceux qui vont chercher de nouvelles terres. Il n'en eſt pas moins vrai que la patience néceſſaire à un Philoſophe obſervateur

eſt auſſi rare, que le courage altier des Colombs, des Cortès & des Pizarres. Encouragé par les exemples & les conſeils de M. de Reaumur, M. *Bonnet* a bien voulu ſe prêter aux vœux des plus habiles Phyſiciens. Le détail qu'il donne de ſes découvertes fait admirer également & ſa ſagacité & ſon courage.

L'Auteur commence par établir tout ce qui regarde la nature, & les différentes eſpéces de Pucerons, variées preſque à l'infini. Les Pucerons en général ſont fort petits; leur corps ſemblable au corps d'une Mouche commune, eſt porté ſur ſix jambes aſſez longues; il eſt recouvert d'une ſorte de duvet cotoneux, qui peut avoir un pouce de longueur, la tête du Puceron, quoique fort petite, eſt chargée de deux antennes ou de deux cornes qui vont toujours en décroiſſant. Souvent cet Inſecte eſt encore pourvû d'une pompe très-fine, cette pompe,

faite de trois tuyaux qui rentrent l'un dans l'autre, comme ceux d'une lunette, ſert à extraire le ſuc nourricier des plantes. Quelques Pucerons ont à l'extrêmité du corps deux autres petites cornes plus courtes que les antennes. De chacune de ces cornes, ſort une liqueur miellée que les fourmis recherchent, & dont la Médecine fait uſage. Parmi les Pucerons qui paroiſſent appartenir à la même famille, pluſieurs n'ont point d'aîles, d'autres au contraire en ont quatre ſemblables à celles des Mouches.

Les Pucerons ſont encore plus diſtingués par la couleur que par leurs différentes figures. Il en eſt de verds, de jaunes, de violets, de blancs, de noirs, de gris. Les plus relevés par l'éclat des couleurs payent trop cher cet avantage. C'eſt quelquefois l'effet d'un ver qui ronge les entrailles de l'animal.

La ſeule picqûure du Puceron fait

 naître

naître sur un arbre une tumeur considérable ; l'Insecte s'y enferme, & y jette les fondemens d'une petite république. La tumeur croît avec le nombre des habitans, ces sortes de tumeurs, plus utiles qu'on ne pense, fournissent dans le Levant des drogues pour les teintures en cramoisy.

On ne reproche point aux Pucerons de nuire aux autres ; pourquoi donc sont-ils la proye de bien des ennemis domestiques ? Les plus connus sont des *Scarabées* que M. de *Reaumur* appelle *lions des Pucerons*, leur tête est armée de deux petites cornes, semblables à celles du *formica Leo* : on les voit se faire un trophée du Puceron qu'ils ont succé. Chacun d'eux est un autre Hercule revêtu de la peau du Lion de Nemée. De ces Insectes si carnaciers, il plaît cependant à la nature de former de jolies Mouches du genre de *Demoiselle*. Ces Mouches sont-elles devenues meres, un instinct que

la métamorphoſe n'a pas corrigé leur fait dépoſer leurs œufs où il y a des Pucerons.

Mais il eſt encore pour ces infortunés un ennemi bien plus terrible, c'eſt un ver ſans jambes. Sa tête aſſujettie à mille replis tortueux, n'a point de forme conſtante. On l'apperçoit ſe rouler ſur le peuple déſolé, étendre çà & là le cruel trident dont il eſt armé, la voracité du monſtre eſt prodigieuſe, un ſeul repas coûte la vie à trente Pucerons, & ces repas ſont fréquens.

On juge aiſément que ſi la nation des Pucerons étoit moins féconde, elle ſuccomberoit bientôt à tant de maux. Les nouvelles obſervations font voir que la fécondité de cet Inſecte va juſqu'au prodige ; un ſeul Puceron peut fonder un état. M. Bonnet rend un compte fort exact de la maniére ingénieuſe dont il s'y prit, il y a quelques années, pour faire ſes premiéres obſervations. Sur une

branche de fuſain, enfoncé dans un pot à fleurs, il plaça un Puceron, dont la mere venoit d'*acoucher*. Il couvrit enſuite la petite branche d'un vaſe de verre, dont les bords touchoient immédiatement la terre du pot à fleurs. Le Puceron, ainſi défendu contre toute ſurpriſe, devint l'objet de bien des attentions. Le Journal que donne l'Obſervateur de la vie du nouveau Solitaire eſt des plus amuſants. On y voit que dès le cinquiéme jour de ſa ſolitude, le Puceron avoit changé de peau quatre fois. A la derniére mue, ſa couleur n'étoit plus la même, ſes jambes auparavant toutes brunes, étoient marquées transverſalement de blanc & de noir. Délivré de ces quatre maladies, le Solitaire parut un Puceron bien formé. Enfin le dixiéme jour de ſa retraite, il donna des preuves d'une fécondité qu'il ne devoit qu'à lui-même. Deux petits Pucerons nés en moins de deux heu-

res, dédommagerent l'Obſervateur de ſes peines & de ſes inquiétudes. Les jours ſuivants furent marqués également par la naiſſance de pluſieurs Pucerons. Au bout de vingt jours, l'Inſecte d'abord fort iſolé, ſe trouva le chef d'une famille où l'on comptoit 95 têtes.

Sur cette premiére obſervation, on pouvoit prononcer qu'un Puceron ſe ſuffit à lui-même pour conſerver ſon eſpéce; cependant l'Auteur de l'*Inſectéologie* a été plus loin. Les mêmes épreuves réitérées depuis, juſqu'à la ſixiéme génération d'un même Puceron, font voir, contre le ſentiment d'un habile Phyſicien, que cette propriété ne dépend point d'un premier accouplement. On a encore pouſſé plus loin les obſervations ſur les Pucerons du plantain, & toujours avec un égal ſuccès.

Il eſt donc des Pucerons qu'il faut excepter du ſyſtême général, mais l'exception s'étend-t-elle à tous les Pucerons? D'abord on ſe-

roit tenté de le croire ; mais c'eſt une remarque bien judicieuſe de l'Auteur, les concluſions générales en fait de Phyſique ſont dangereuſes. Il a donc encore eu recours à l'expérience. c'eſt le ſeul flambeau qui puiſſe éclairer ſûrement un Phyſicien. Des Obſervations réïtérées ſur des Pucerons de chêne, lui ont appris qu'il eſt pour cette eſpéce une vraye diſtinction de mâle & de femelle. Le détail où il entre ſur cela eſt d'un homme inſtruit. On pourroit même ſe plaindre qu'à cet égard il n'a pas aſſez ménagé la ſage délicateſſe de bien des Lecteurs.

Les gros Pucerons de chêne, quoique diſtingués entre eux par la différence du ſexe, paroiſſent avoir pour leur fécondation le même avantage que l'on remarque dans les Pucerons de fuſain. D'ailleurs ils ſont tout à la fois *vivipares & ovipares*, au contraire les Pucerons de plantain & de fu-

ſain pourroient bien n'être que *vivipares*. La facilité qu'il y auroit à multiplier les Pucerons, conduit M. Bonnet à chercher ſi l'on pourroit en tirer quelque utilité. Il croit qu'on devroit éprouver ſi ces Inſectes ne donneroient pas de belles couleurs, & ſurtout le beau verd, que les Peintres avouent leur manquer.

Cet article des Pucerons eſt terminé par une expoſition des meſures qu'on peut prendre pour élever les Pucerons en ſolitude, on y voit avec plaiſir que des moyens aſſez communs peuvent conduire à de grandes découvertes. La plûpart des hommes ont aſſez les mêmes ſecours, la ſeule façon d'en uſer fait la différence du ſuccès.

La ſeconde partie de l'*Inſectéologie*, moins agréable ſans doute par la nature du ſujet qu'on y traite, offre néanmoins des phénoménes phyſiques auſſi étonnants que tout ce qu'on a dit des Pu-

cerons. Instruit de la merveilleuse reproduction des Polypes, M. Bonnet voulut en juger par lui-même. Il chercha quelques-uns de ces vers fameux, il n'en trouva point. S'il eut été plus heureux, les Physiciens perdoient peut-être pour long-tems une découverte qui vaut bien celle des Polypes. En effet un beau désespoir porta l'Observateur à faire quelques essais sur des vers d'eau douce. Un vers, d'un brun rougeâtre, gros comme une chanterelle de violon, ayant été coupé transversalement, chacune des deux parties se trouva être au bout d'une semaine un tout parfaitement organisé. Dans une seconde expérience, du même Insecte séparé en 4, 8, 10 portions, on eut presque autant de vers également bien organisés; & une suite d'observations aussi heureuses, fait conclure à notre Auteur, que la production de ces vers faite *de bouture*, peut aller comme celle des

plantes juſqu'à l'infini. En mettant les choſes au rabais, on démontre par un calcul fort juſte, que le même vers partagé d'abord en 12 parties, donneroit au bout de cinq ans 248832 vers complets.

Il eſt au reſte quelques précautions à prendre dans les différentes ſections du même ver. L'expérience a fait voir que la tête & la partie antérieure, non plus que la poſtérieure, ne deviennent jamais des vers parfaits. On pourroit demander ſi les accroiſſements des autres parties ſe font par de nouveaux anneaux ou par l'expanſion des premiers; l'Obſervateur avoue que ſes obſervations n'ont pas encore été juſques là, mais il panche à croire que le nouveau ver ſe forme par le développement de nouveaux anneaux, & par l'expanſion des anciens.

Chaque partie d'un ver coupé eſt donc aſſez ſouvent le germe d'un autre ver, ce n'eſt pas tout. Il s'eſt fait encore dans quelques

unes des découvertes tout à fait analogues aux voyes ordinaires. Un peu de matiére terreuse sortie d'un tronçon voisin de la tête, s'est trouvé renfermer une petite anguille assez semblable au gros ver, & cela quelquefois douze jours après la section. Les vers sur lesquels les premiéres observations ont été faites, ne sont pas les seuls qui se multiplient comme *de bouture.* Il est cependant une espéce de vers blanchâtres qu'on ne peut exposer à ces épreuves.

Nous passons nécessairement mille autres Observations où l'on a toujours lieu d'admirer la sagacité de celui qui les a faites, son exactitude l'a porté jusqu'à donner des Tables qui représentent jour par jour les différens accroissements des parties mutilées. On sent que cette partie de l'Insectéologie est proprement de lui; aussi s'est-il attaché dès la Préface à faire voir l'utilité de ces nouvelles découvertes. « On y trouve,

» dit cet Auteur, de quoi étendre
» ses idées sur l'œconomie anima-
» le. La théorie des germes con-
» tenus les uns dans les autres, &
» qui se développent successive-
» ment, y paroît dans le plus
» grand jour. La réproduction des
» vers coupés conduit à compren-
» dre comment se fait l'accroissè-
» ment des animaux. L'anatomie,
» la Chirurgie même peuvent en
» tirer de grands avantages. Enfin
» les nouvelles découvertes font
» conjecturer qu'il est entre les
» différentes parties de l'Univers
» une gradation, un rapport exact
» & continu, objet bien digne de
» nos méditations. » Ces réfléxions lui ont fait naître la pensée, *peut-être téméraire*, ainsi qu'il s'exprime, de dresser une échelle des êtres naturels. Cette échelle commence par l'homme, & de là, par une dégradation proportionnelle, on descend jusqu'aux pierres, *aux métaux*, à la *terre pure*, *à l'eau*, &c. L'intervalle est rempli par les

Quadrupedes, les *Oiseaux*, les *Poissons*, les *Insectes*, &c. La modestie de l'Auteur nous autorise à remarquer que dans cette espéce de *serie*, les différents termes ne gardent sûrement pas l'air de proportion continuë qu'il paroît supposer. On ne conviendra jamais, par exemple, que le passage de l'homme à l'*Orang-outang* ou à tout Quadrupede est en même proportion que le rapport du Singe à l'Ecureuil, des Poissons aux Serpens, ou du Coquillage à l'Insecte. L'homme, assez malheureux pour ressembler par quelques endroits au commun des animaux, conserve toujours un caractére distinctif qui ne fut jamais susceptible de rapprochement avec l'*Insecte* ou le *Champignon*, On pourroit ajouter, que si quelquefois la comparaison avoit lieu, l'espéce humaine n'auroit peut-être pas l'avantage : peut-être alors la trouveroit-on placée trop haut dans l'échelle.

Ces réfléxions n'empêchent pas

que le Traité de l'Insectéologie ne nous paroisse mériter l'attention du Public, c'est même avec regret que nous nous sommes apperçus d'un inconvénient qui rend cet Ouvrage moins exact : les figures de la premiére partie ne se rapportent point avec l'explication qu'on en donne.

ARTICLE XXIII.

HISTOIRE DU REGNE de Louis le Grand, par M. Reboulet. *Tome III. Suite de l'Article XIII. au mois de Février.*

LEs deux Couronnes perdent deux Alliés considérables. Le Duc de Savoye entraîné par son inclination pour la Maison d'Autriche, avoit déja fait un Traité secret avec l'Empereur, & il négocioit encore avec la France en lui demandant avec sa méthode ordinaire une augmentation de subsides. On ne pouvoit plus dissi-

muler, chaque jour découvroit une infidélité ; on déſeſpéra de fixer le beau-pere dans le parti de ſes deux gendres. Le Roi envoye ordre au Duc de Vendôme de déſarmer tout ce qu'il y avoit de Troupes Piémontoiſes dans l'Armée des deux Couronnes, & le Général François fait tenir au Duc cette Lettre du Roi : *Puiſque la Religion*, diſoit la Lettre, *l'honneur, l'intérêt, les Alliances, votre propre ſignature, ne ſont rien entre Nous, j'envoye mon couſin, le Duc de Vendôme à la tête de mes Armées, pour vous expliquer mes intentions, il ne vous donnera que* 24 *heures pour vous determiner*. LOUIS.

Le Duc de Savoye avoit pris ſon parti, il aima mieux riſquer à tout perdre, que de ne gagner rien, il répondit qu'il n'avoit aucune propoſition à écouter, & qu'il ne craignoit pas les menaces. Il falloit de puiſſantes reſſources pour ſoutenir la hauteur de cette réponſe. Le Comte de Staremberg

voloit à ſon ſecours. Un détachement de deux mille chevaux qu'il fait ſous les ordres du Général Viſconti eſt coupé, battu & diſperſé, par le Duc de Vendôme, le Comte de Staremberg preſſe ſa marche, traverſe l'Etat de Modene, paſſe la Secchia, & s'avance à grandes journées vers le Piedmont. Le Duc de Vendôme le ſuit, donne ſur ſon arriére-garde, & lui tue plus de deux mille hommes. Le reſte gagna le Piedmont, & eut la gloire de paſſer; une marche ſi hazardeuſe & ſi bien conduite fit beaucoup d'honneur au Général Allemand.

Le ſecond Allié qui nous abandonna, fut le Roi de Portugal. Son changement à l'égard de Philippe V. ne ſurprit perſonne, on avoit pénétré ſes diſpoſitions depuis long-tems. La honte qu'il trouvoit à démentir ſes premiéres démarches, & peut-être plus fortement encore, celle de prendre les armes contre le Roi de France

à qui il devoit la Couronne qu'il portoit, l'avoit plus d'une fois arrêté. L'ambition l'emporta ſur la reconnoiſſance, un million de Patagons acheva de le déterminer, & il ſigna ſon Traité contre la France & contre l'Eſpagne. Cette double défection fut une des principales cauſes de nos diſgraces futures ; nous eûmes cependant cette année de grands avantages en Allemagne, le Maréchal de Tallard fait lever le Siége de Traerbach ; le Maréchal de Villars paſſe le Rhin, prend le Fort de Kell, les Villes d'Offenbourg, & de Raſtat, force les retranchemens que les Ennemis avoient ſur la Quinche, & traverſe tout le Briſgau. L'Electeur de Baviere prend Neubourg ſur le Danube, bat les Ennemis à Paſſau, s'empare de Ratiſbonne, & eſt joint par le Maréchal de Villars à Duthlingen.

Le deſſein de l'Electeur étoit de ſe rendre maître du Tirol, pendant que le Duc de Vendôme en-

treroit dans le Trentin pour s'ouvrir une communication du Milanès avec la Baviere, & couper les passages à l'Armée Impériale. La défection ouverte du Duc de Savoye renversa ces projets; le Duc de Vendôme fut rappellé en Italie, le Duc de Baviere forcé à retourner sur ses pas, & à venir rejoindre le Maréchal de Villars, qu'il avoit laissé en Suabe pour observer le Prince de Bade, qui menaçoit Ausbourg, où il avoit des intelligences.

Le combat d'Ekeren fut l'action la plus éclatante qui se passa dans les Pays-Bas. Le Maréchal de Boufflers & le Marquis de Bedmar y défirent l'Armée du Baron d'Obdam, qui vouloit s'emparer de nos lignes d'Anvers. Ce combat fut long, ou plutôt ce fut plusieurs combats occasionnés par la position du terrein, coupé de hayes, de canaux, & de digues; il fallut forcer les Ennemis de poste en poste, les Hollandois se batti-

rent en désespérés, nos Troupes les enfoncérent, le Baron d'Obdam ne put résister à leur valeur, il y perdit 4000 hommes & se retira sous Lillo à la faveur de la nuit. Le Marêchal de Villeroy conseilla cette entreprise, & le Marêchal de Boufflers l'exécuta.

M. le Duc de Bourgogne avoit encore de plus grands succès sur le Rhin : il prend Brissac en 14 jours de tranchée ouverte; M. de Vauban avoit la conduite des travaux. La Cour de Vienne jugea que le Comte d'Arco, Gouverneur de la Place, s'étoit mal défendu, elle le fit mettre au Conseil de Guerre, & il fut condamné à avoir la tête tranchée, le Comte de Marsigly, brave Officier, & distingué par ses connoissances Littéraires, fut dégradé des armes, & eut son épée cassée par la main du Bourreau, pour avoir consenti à la Capitulation; tout Boulonnois qu'il étoit, le Conseil de Guerre le jugea comme Sujet

de l'Empereur, & il fut banni des terres de l'Empire.

Le Duc de Bourgogne reprit la route de Verſailles, & le Maréchal de Tallard alla faire le Siége de Landau. Le Prince de Heſſe vint au ſecours avec une Armée composée d'Anglois, de Hollandois & d'Allemands. M. de Tallard ſortit de ſes lignes pour aller à ſa rencontre, lui livra bataille, & la gagna. Les Alliés y furent bien maltraités, ils laiſſerent plus de cinq mille hommes ſur le champ de bataille, & on leur fit quatre mille priſonniers. La perte des François ne fut rien en comparaiſon. M. de Tallard en écrivant au Roi, lui marquoit que ſon Armée avoit pris plus d'Etendards & de Drapeaux qu'elle n'avoit perdu de Soldats. Il y avoit un peu de gaſconade dans l'expreſſion, mais il eſt vrai que la victoire fut complette, & qu'elle nous coûta peu. Le Gouverneur de Landau battit la chamade & ſe rendit dès le lendemain.

Le prétendu Marquis qui nous a donné *des Mémoires sur la Guerre d'Espagne, de Baviere & de Flandres*, & qui prétend être au fait des événemens qu'il détaille, dit en parlant de cette action, *le Marquis de Lavardin, que j'avois accompagné à Rome dans sa célébre Ambassade y fut tué.* Cet endroit des *Mémoires* démasque le personnage. Le Marquis de Lavardin l'Ambassadeur, étoit mort à Paris dès l'année 1701, & il le fait tuer à la bataille de Spire en 1703, il confond le fils qui n'avoit que 18 ans avec le pere qui n'existoit plus. Il y a bien de l'apparence qu'il ne connoissoit ni l'un ni l'autre.

L'Auteur entre dans des années fameuses par nos revers. L'Europe prend une nouvelle face. L'Empereur que nous avions fait trembler jusques dans Vienne, nous chasse d'Allemagne & menace nos Frontieres. L'Espagne jusques là victorieuse en Lombardie & en Italie est obligée de défendre l'in-

térieur de ſon Royaume; trois Souverains d'Italie ſont dépouillés de leurs Etats, & la France accoutumée depuis 50 ans à vaincre, éprouve des diſgraces encore plus facheuſes que celles qu'elle avoit fait eſſuyer à ſes Ennemis.

C'eſt ce que notre Auteur détaille dans la ſuite de cette Hiſtoire; mais ce qui frappe encore plus, c'eſt qu'après nous avoir montré la France épuiſée d'hommes & d'argent, le Roi d'Eſpagne ébranlé ſur ſon Trône, & deux fois au moment de perdre ſa Couronne, après nos conquêtes enlevées, nos batailles perdues, nos frontieres inſultées, il nous fait voir *Louis XIV.* ſupérieur à la fortune, ſe relever de ſes pertes, reprendre l'aſcendant ſur ſes Ennemis, recouvrer toute ſa gloire, maintenir *Philippe V.* ſur ſon Trône, & terminer une guerre malheureuſe par la paix la plus honorable que l'on pût ſouhaiter.

Notre Auteur ne diſſimule point

nos pertes, les batailles d'Hocſtet, de Ramilly, d'Oudenarde, de Malplaquet ſont repréſentées ſans flaterie, & les détails des Siéges de Barcelone, de Turin, de Lille, de Mons, & de Tournay, expoſés en Auteur ſincere & impartial, il n'eſt dans ces Deſcriptions ni François, ni Allemand, il eſt Hiſtorien.

Nous nous ſoutenions encore en Flandre & en Allemagne, mais nous étions prêts de ſuccomber en Eſpagne. L'Archiduc étoit maître de Barcelone, il avoit pénétré juſqu'à Madrid, les Troupes Angloiſes & Hollandoiſes avoient fait toutes ces Conquêtes, & l'on fit à cette occaſion frapper une Médaille dont notre Auteur ne parle point, on y liſoit cette Inſcription. *Charles III. par la grace des Hérétiques, Roi Catholique.* Les Eſpagnols n'étoient pas plus heureux ſur Mer que ſur Terre. Le Prince d'Armſtat s'étoit emparé de Gibraltar, la révolte augmentoit de jour

en jour, les François en arrêtoient le progrès, mais le Roi de France est obligé de rappeller ses Troupes pour défendre ses propres Etats, & la bataille de *Sarragosse* gagnée par le Comte de Staremberg, replonge le Roi Philippe dans de nouveaux malheurs.

Il quitte Madrid pour la seconde fois & se retire à Valladolid, le Duc de Vendôme marche à son secours & l'y vient joindre, secours prompt & efficace : ce que vaut un seul homme ! l'Espagne lui doit son salut, & Philippe V. sa Couronne. Ce Prince manquoit de tout, il n'avoit ni Troupes ni argent, le Duc de Vendôme arrive, tout paroît renaître à sa présence, la disette passe chez l'Archiduc, son Armée dépérit en Castille, il quitte la partie, regagne Barcelone, & le Roi d'Espagne rentre dans Madrid; il ne s'y arrête pas, il passe le Tage avec le Duc de Vendôme, surprend *Stanhope* dans *Brihuega*, & fait la Garnison pri-

ſonniere de guerre. *Staremberg* accourt au ſecours de cette Place, le Roi d'Eſpagne lui livre bataille à *Villaviciosa*, le Duc de Vendôme combat, Staremberg eſt battu, & le Roi d'Eſpagne vainqueur. *Sarragoſſe* lui ouvre ſes portes, & il rentre triomphant dans Madrid. Cette victoire impoſa aux Partiſans de l'Archiduc des airs plus modeſtes & plus reſpectueux.

Notre Auteur fait ici un contraſte frappant entre le Roi d'Eſpagne & ſon Compétiteur, devenus tour à tour les maîtres de Madrid, (quoiqu'à des titres bien différents.) L'Archiduc en y entrant ne trouve que des murailles; Philippe y retrouva tous les cœurs. L'Archiduc ne trouve dans cette grande Ville qu'une affreuſe ſolitude, Philippe y fut reçu avec toutes les marques d'une fidélité, & d'un attachement inviolable. Tout retentiſſoit de ces cris, *vive le Roi, vive le Duc de Vendôme, notre Libérateur.* L'Archiduc exi-

gea des contributions excessives, & brûla les Châteaux & les Palais des Rois, & les Espagnols brûlérent les vivres plutôt que de les lui fournir.

Ce que M. Reboulet rapporte des Conférences de Gertruydemberg ne paroîtra pas croyable à la postérité. On vit bien que les Alliés avoient été rarement vainqueurs. Ils y firent éclater un caractére de dureté plus qu'Ottomane, qui ne leur fit pas honneur, & dont ils furent la duppe. Le Roi de France touché des malheurs de son peuple, porte les offres pour la paix, jusqu'à promettre de fournir de l'argent aux Alliés pour les aider à ôter la Couronne à son petit-fils, & ils veulent plus. Ils exigent qu'il se charge seul de le détrôner; ils rougirent d'avoir avancé cette proposition; ils n'en furent dans la suite, ni moins orgueilleux, ni moins inflexibles. Notre Historien peint l'indignité de leur procédé avec les

 couleurs

couleurs qu'il convient ; ils ne garderent pas même les bienſéances ; ils ouvroient les Lettres de nos Plénipotentiaires, & il n'étoit pas permis de leur rendre viſite. *Le Sénat Romain*, dit notre Auteur, *traitoit avec moins de fierté les Ambaſſadeurs des petits Rois de l'Aſie qui venoient lui demander la Paix à genoux.*

Une nouvelle révolution change la face des affaires, la mort de l'Empereur *Joſeph* renverſe le ſyſtême des Alliés. L'Archiduc quitte Barcelone & la Couronne Impériale paſſe ſur ſa tête. Cette Couronne lui ôtoit celle à laquelle il prétendoit, il ne convenoit pas qu'un même Prince fût en même tems Empereur & Roi d'Eſpagne. Cette réunion ſappoit le fondement de la grande Alliance, les Anglois le ſentirent, les intérêts changerent, & la ſcéne ne fut plus la même en Angleterre.

Ce que la raiſon ni la juſtice n'auroient peut-être pas gagné ſur

l'obstination des Alliés, une intrigue de Cour le fit. Notre Historien déyeloppe ici tous ces mystéres. Il dévoile les dispositions de la Reine *Anne*, qui ouvre enfin les yeux sur l'obsession où la tenoit la Duchesse de Malboroug, elle lui ôte sa confiance, & la donne à Miladi *Mashan*, sa premiére Dame d'atour. La disgrace de la Duchesse de Malboroug entraîne celle de son mari, la Noblesse Angloise ne l'aimoit pas, elle l'attaque sur ses malversations, & lui demande compte de plusieurs millions qu'il avoit convertis à son profit.

Ses Partisans eurent beau faire retentir ces cris séditieux, Villes imprenables, exploits, trophées éclatans, suspendus dans la Salle de *Wesminster*, rassemblez vous, & venez voir votre Héros, contre lequel il faut frapper, pour être bien à la Cour. Il fut dépouillé de ses emplois de Général d'Armée, de Grand Maître de l'Artil-

lerie & de Colonel du premier Régiment des Gardes. Milord Godolphin ſon beau frere, Grand Tréſorier, & le Comte de Sunderland ſon gendre, Sécrétaire d'Etat, furent deſtitués de leurs Charges, & le Duc d'Ormond fut nommé pour commander en Flandres.

La diſgrace de ces Miniſtres fit un grand éclat, non ſeulement en Angleterre, mais encore dans toute l'Europe. Elle facilita la Paix. On entrevit que la Reine vouloit la faire, maintenir Philippe ſur le Trône d'Eſpagne, & rétablir le *Prétendant* ſur celui d'Angleterre. L'expulſion des anciens Miniſtres, le choix qu'on fait de ceux qui les remplacent, tournent en certitude les diſpoſitions ſecrettes qu'on attribue à la Reine; les Conférences de M. *Prior* & de M. *Menager* confirment ces ſoupçons. La mort de l'Empereur *Joſeph* fournit de nouveaux moyens aux Négociateurs; toutes ces conſidéra-

tions réunies déterminent la Reine à proposer la paix à ses Alliés, & sur leur refus à se détacher d'eux; elle est négociée d'abord avec beaucoup de secret, traitée ensuite à *Utrecht* dans les formes ordinaires, traversée par ceux qui trouvoient leur intérêt personnel dans la continuation de la guerre, enfin conclue & acceptée par les Puissances mêmes qui y avoient mis les plus grands obstacles.

Notre Auteur marque ici tous les mouvemens que le Prince Eugene se donna à Londres & à la Haye pour la traverser, les cabales de Milord Malboroug contre la Reine sa bienfaitrice, soit pour rendre son Gouvernement suspect, soit pour empêcher l'ouverture du Congrès, ses Conférences nocturnes avec le Comte de *Galas*, les hauteurs & les emportemens de cet Ambassadeur qui se fit interdire l'entrée de la Cour. Notre Historien parle encore d'une sédition projettée par les *Wighs*, &

arrêtée par les précautions de la Reine. C'étoit Malboroug qui faiſoit mouvoir toute cette machine ; peut-être avoit-il encore des vues plus dangereuſes que nous ne ſçavons pas, & dont le grand Penſionnaire *Heinſius* auroit pû nous inſtruire, ſi la politique lui eut permis de révéler ces myſtéres.

C'eſt ici la derniére année des malheurs de la France, mais la plus accablante de toutes. Le Royaume pleuroit encore la mort du *Grand Dauphin*, fils unique de *Louis XIV.* quand la Maiſon de la branche aînée des Bourbons eſt frappée des plus rudes coups. Madame la Dauphine, Marie Adelaïde de Savoye, Ducheſſe de Bourgogne, meurt à Verſailles en ſa vingt-ſixiéme année, après avoir donné trois Princes à la France, dont il n'en reſtoit plus que deux. M. le Dauphin Louis de France, Duc de Bourgogne, ne lui ſurvit que de ſix jours, & meurt à Marli dans la trentiéme année de ſon

âge ; le Duc de Bretagne nouveau Dauphin âgé de cinq ans, meurt de la même maladie qui avoit emporté le Prince ſon pere & la Dauphine ſa mere. Le même char porte à S. *Denis* dans le tombeau de la Famille Royalle le corps du Dauphin, celui de la Dauphine ſon épouſe, & celui du Duc de Bretagne leur fils aîné ; le Duc d'Anjou, aujourd'hui Roi de France étoit en même tems à l'extrêmité.

A ce ſpectacle, toute la France fondit en larmes. Elle n'en verſa jamais de plus ſincéres & de plus abondantes ſur le tombeau de ſes Princes, & les Orateurs les plus éloquens ne firent paſſer à la poſtérité qu'une foible marque de ſes regrets. M. *Reboulet* n'a pas cru qu'il ſe dût taire ſur les faux bruits que toutes ces morts occaſionnerent, il les expoſe & les réfute. Le jugement qu'en porta *Louis XIV*, eſt une réfutation à laquelle il n'y a pas de replique.

Mars 1746.

Les Conférences continuoient à *Utrecht*, & les préliminaires de la paix étoient déja ſignés, lorſque le Duc d'*Ormond* arriva en Flandres. Le Prince *Eugene* lui propoſe d'attaquer les François, le Duc lui déclare qu'il a des ordres poſitifs de ne point hazarder de bataille, n'y de s'engager à aucun ſiége. La Reine d'Angleterre eſt choquée de la conduite des Hollandois, elle ceſſe de ménager une République qui la ménageoit ſi peu. Elle envoye ſes derniers ordres au Duc d'Ormond, il ſe ſépare de l'Armée des Alliés, la ſuſpenſion d'armes eſt publiée avec la France, & la Ville de Dunkerque conſignée aux Anglois juſqu'à la concluſion de la paix.

Le Prince Eugene ne fut, ni moins entreprenant, ni plus précautionné, il venoit de prendre le *Queſnoy*, il marche au camp de *Landrecy*, & aſſiége cette Place. C'eſt là que la victoire quitte ſes étendarts, le Maréchal de Villars

lui fit prendre le change, il feignit qu'il en vouloit au camp de *Landrecy*, il lui donne de la jalousie de ce côté là, le Prince dégarnit le poste de *Denain*, rapproche son aisle droite & en renforce sa gauche. Le Marêchal profite de ce mouvement, il fait défiler ses Troupes, elles passent l'*Escaut*, elles tirent droit aux retranchemens de *Denain* & les lignes sont forcées : de 17 bataillons qui les défendoient, à peine se sauva-t-il 400 hommes, tout le reste fut tué, pris ou noyé dans l'Escaut. Cette grande journée, où la France trouva son salut, fut infiniment glorieuse au Marêchal de Villars, elle raccommoda nos affaires, & ruina celles des Alliés, nous fîmes conquêtes sur conquêtes, elles réparerent nos pertes & coûterent aux Ennemis plus de 40 bataillons.

L'Auteur tempere la joye que la France eut de cette victoire par la perte qu'elle fit en Espagne du

Duc de Vendôme. Ce Prince étoit mort à *Vinaros* quelques mois avant la défaite de *Denain.* On trouve ici ſon éloge, digne d'un petit fils de *Henri IV.* Enfin la paix eſt ſignée à *Utrecht*, les Enumérations, les Articles des Traités, les Ceſſions, les Evacuations, les Renonciations ſont dans l'Hiſtoire même d'une longueur infinie, elles ſeroient encore ici trop longues, & plus ennuyeuſes; le fils unique de *Jacques ſecond*, Roi d'Angleterre, ne trouva pas ſon compte à cette paix, & fit ſes proteſtations contre la ſucceſſion à la Couronne d'Angleterre dans une Maiſon qui n'y avoit aucun droit.

L'Empereur ſeul ne voulut pas conſentir au Traité; la guere continua, il lui en couta la priſe de *Landau* & de *Fribourg*, il fallut enfin ſe rendre. La paix fut ſignée à *Raſtat* avec l'Empereur, & à *Bade* en Suiſſe avec l'Empire.

Elle mit le comble à la ſatisfaction des deux Cours de Verſail-

les & de Madrid. *Philippe V.* reſta Souverain de l'Eſpagne & des Indes, & *Louis XIV.* dans le tems qu'on le croyoit plus humilié, trouva des reſſources à ſa gloire, qui ſurprirent également ſes Ennemis, ſes Alliés & ſes Sujets. Ce grand Prince ne pouvoit terminer plus glorieuſement un ſi beau Régne. Il ceſſa pendant quelques années d'être heureux, mais il ne ceſſa jamais d'être grand, & il fut encore plus grand à la mort, qu'il n'avoit été pendant ſa vie. Il gouverna en Monarque abſolu, vêcut en grand Roi, & mourut en Héros chrétien.

M. Reboulet fait ici un beau portrait de *Louis XIV.* & jette en finiſſant cette Hiſtoire, quelques coups de pinceau ſur les conquêtes de *Louis XV.* Nous ſouhaitons ardemment que les vœux qu'il forme pour le bonheur & pour la gloire de ce Prince s'accompliſſent dans toute leur étendue. C'eſt ainſi qu'il s'exprime : *Puiſſe le Ciel*

conserver long-tems à ses Peuples un Prince si cheri, & écarter loin de lui les malheurs dont la crainte nous a si fort allarmés, puisse-t-il enfin accorder à ses Armes de nouveaux succès, capables d'humilier de plus en plus l'orgueil de ses Ennemis, d'achever ce qu'il a si bien commencé, & de mettre sur le Trône d'Angleterre celui qui en est le legitime Souverain.

Quand on fera une nouvelle Edition de cette Histoire, qui certainement le mérite, il faudra retoucher quelques expressions peu françoises, mieux orthographier les noms d'hommes & de Villes qu'on a estropiés, & corriger quelques méprises qui sont échappées à l'Auteur. Il donne au Duc de Parme le titre de beau-pere de Jacques II. Roi d'Angleterre, ce n'est point le Duc de Parme; c'est le Duc de Modene qui étoit beau-pere du Roi d'Angleterre. M. de Turenne n'est point le seul qui ait son tombeau parmi nos Rois; Ber-

trand du Guesclin, Guillaume du Châtel, le Duc de Chatillon tué à la prise de Charenton en 1649; le Marquis de S. Maigrin tué à la bataille de S. Antoine en 1652, & plusieurs autres ont eu aussi leur sépulture à S. *Denis*, dans les Chapelles de nos Rois.

ARTICLE XXIV.

REFUTATION de l'opinion de M. Pluche, Auteur du Spectacle de la Nature, touchant l'inclinaison qu'il prétend avoir été donnée à l'axe de la Terre au tems du Déluge.

C'Est là le titre d'un Manuscrit qui nous est tombé entre les mains. Comme il est d'un habile homme (L. P. A. J.) & qu'il contient d'excellentes choses sur l'opinion Angloise de Burnet, adoptée par M. Pluche, ne pouvant l'insérer en entier, à cause de sa longueur, dans nos Mémoires,

nous en donnerons ici un Extrait. Nous adoucirons les petits traits qu'un zéle ſage, mais naïf, arrache quelquefois à l'Auteur, contre la hardieſſe de quelques opinions Angloiſes pareilles à celle-ci; entr'autres contre celles de Whiſton, qui explique le déluge de Noë, auſſi bien que l'embraſement final de la terre, événemens ſurnaturels, par le rapprochement naturel d'une cométe, tantôt vaporeuſe, tantôt étincelante au gré de ce Phyſicien libre, c'eſt-à-dire audacieux, dont il ne faut pas croire que les Anglois ſoient fort admirateurs, pluſieurs même, non ſeulement du Clergé, mais de la Société Royale ayant réfuté toutes ſes viſions.

Notre Auteur remarque que M. Pluche ne donne l'opinion de Burnet ſur l'inclinaiſon de l'axe de la terre, qu'avec précaution, comme une conjecture, ſujette à bien des difficultés & des objections. Mais il remarque auſſi qu'à l'aide

ou à l'ombre de cette protestation, qui n'est qu'une formalité, ou même une adresse, il fait de l'opinion de Burnet son opinion favorite : « Il l'expose fort au long, » & la fait valoir de son mieux, il » l'étaye ou tâche de l'étayer d'un » certain nombre de preuves, il » l'inculque en divers endroits, la » fait revenir en différens ouvra- » ges, l'ayant d'abord modeste- » ment traitée de supportable, il » la déclare ensuite nettement ap- » procher fort de la vérité, la don- » ne même enfin en termes équi- » valens, sinon exprès, pour une » vérité indubitable, il l'admire » comme un principe des plus lu- » mineux, des plus féconds, & des » plus propres à expliquer avec la » derniére facilité les plus prodi- » gieux événemens du tems passé » & du tems à venir, l'horrible ca- » tastrophe (c'est notre Auteur qui » parle) du déluge, l'étonnant » appareil du jugement général, » l'arrangement présent des sai- » sons, &c.

L'Auteur à la fin de cette eſpéce de Préface, témoigne de l'eſtime pour le mérite de M. Pluche, & le prie fort poliment de regarder ſa réfutation, & ce qu'elle peut avoir de vif, ou de fort & de concluant, comme tombant bien plus ſur Burnet que ſur lui.

Le P. A. expoſe enſuite cette opinion par les propres paroles de M. Pluche, dont voici des lambeaux. « La terre n'inclinant point » ſon axe ſur le plan de ſa route » annuelle, préſentoit toujours ſon » Equateur au Soleil. A l'excep- » tion du milieu de la Torride, » tous les autres climats jouiſ- » ſoient d'une douce température. » Le jour & la nuit étoient par » tout de douze heures; l'air tou- » jours pur, le printems perpé- » tuel, &c. Juſques là (juſqu'au » déluge) la terre conſerva la vi- » gueur & les graces de la jeu- » neſſe; n'étant point caverneuſe » comme elle l'eſt depuis, il ne » s'y inſinuoit point de maſſes

» d'air capables de s'y rarefier
» avec fracas, &c. L'air n'étant
» point troublé par les vents, il
» étoit ſans pluyes, ſans orages,
» ſans grêle & ſans tonnerre, &c.
» Les arbres conſervoient toujours
» leur verdure : ils étoient à la
» fois couverts de fruits, de fleurs
» de boutons, &c. Une ſeule cho-
» ſe défiguroit la terre. C'étoit la
» méchanceté de ſes Habitans...
» Dieu ne ſe contenta pas de fra-
» per les Habitans du premier
» monde : il frapa la terre même,
» & changea la diſpoſition de l'air
» & l'ordre des ſaiſons, &c. Par
» quel moyen ce changement ter-
» rible a t'il pu s'opérer? Une li-
» gne déplacée dans la nature ſuf-
» fit à Dieu, pour en changer
» toute la face. Il prit l'axe de la
» terre, & l'inclina quelque peu
» vers les Etoiles du Nord. Cette
» interruption de l'ordre ancien
» parut introduire de nouveaux
» Cieux & une nouvelle Terre...
» De-là tous les feux du Soleil ſe

» firent sentir en un hémisphére, » le froid le plus aigu dans l'op- » posé. De-là les vens violens; » l'atmosphere en fut troublée. Ils » se glisserent entre les eaux de » l'abyme & la voute qui les cou- » vroit. Les eaux supérieures épais- » sies par leur choc, se précipité- » rent comme une Mer, &c. »

Notre Auteur réduit tout ce beau systême d'idée ou d'imagination, auquel on ne peut refuser la qualité d'ingénieux, à quatre suppositions qu'il réfute l'une après l'autre. *Premiére supposition, qu'avant le déluge la fécondité de la terre étoit universelle, & l'abondance extrême.* Le P. Al. convient qu'elle étoit généralement parlant plus fertile & plus belle.

Mais il remarque qu'elle étoit déja frappée des malédictions les plus formelles de la part de Dieu, qu'Adam tous les jours de sa vie après son péché, devoit se nourrir dans le travail & vivre à la sueur de son front. *Cunctis diebus vitæ*

tuæ, &c. La terre que peint M. Pluche avec beaucoup d'élégance eſt un vrai jardin de délices d'où l'homme étoit pourtant chaſſé, il n'y repréſente ni épines ni chardons, ni aucune ſorte de dérangement ni de déſagrément. Il dit formellement que le dérangement ne vint qu'après le déluge. Eſt-ce bien la même terre, dit notre Auteur, dont parle l'Ecriture & celle du Spectacle de la Nature? Il remarque que M Pluche a tranſporté ici trop littéralement les idées des Poëtes, le *vèr perpetuum* de Virgile, les vallées de Tempé, le jardin des Heſperides, &c.

Dieu dans les malédictions qu'il prononce contre la terre, adreſſe toujours la parole perſonnellement à Adam, comme ſi elles ne regardoient que lui. *Germinabit tibi. Vita tuæ, vultus tui. Comedes. Veſceris*, &c. Suivant le nouveau ſyſtême, ces malédictions ne devoient avoir leur effet que longtems après Adam & pour ſes ſeuls arriere deſcendans.

Notre Auteur remarque pourtant que M. Pluche admet quelques ronces & épines dans la terre avant le déluge, & qu'il donne à Adam le travail de cueillir les fruits dont la terre étoit libéralement couverte. Mais il y a là une contradiction, dès que l'inclinaison seule de l'axe, qui n'étoit point faite avant le déluge, est donnée comme la seule cause des épines & de tous les dérangemens physiques de la terre.

Les Peres, les Théologiens & les Interprêtes de l'Ecriture sont unanimement contre le systême de M. Pluche. On ne peut pas dire qu'ils n'étoient pas Physiciens. Grande question de sçavoir si on l'est beaucoup plus aujourd'hui à cet égard qu'ils ne l'étoient alors. Et puis ce n'est pas l'affaire d'une grande Physique, de connoître la différence d'une terre qui produit des ronces & de méchantes herbes d'avec celle qui ne donne que de bons & de beaux fruits. Ce

Mars 1746.

n'eſt qu'une affaire de fait & d'yeux. Pour le moins aucune Phyſique n'a droit de contredire le Texte de l'Ecriture & le ſentiment unanime des Peres & des Docteurs.

Il ne s'agit pas de la cauſe phyſique, car il faut diſtinguer ici le fait & la cauſe. Quelle qu'en ſoit la cauſe phyſique employée de Dieu, il doit toujours reſter vrai qu'après le péché d'Adam, la terre fut mêlée d'épines & de mille ſources de travail & d'affliction pour Adam comme pour ſes deſcendans : & il eſt vrai que la cauſe imaginée par Burnet & adoptée par M. Pluche, contredit ce fait. Que Dieu eut incliné l'axe de la terre dès le péché d'Adam, on n'auroit pas eu cette réplique contre la prétendue Phyſique du Docteur Burnet. Mais on en auroit eu d'autres, ne fut-ce que de lui nier que le changement d'axe ait fait tout ce qu'il dit, ne fut-ce que de lui demander où il a pris ce changement d'axe dont

il n'allegue effectivement aucune preuve prise ni de l'Ecriture, ni des Peres, ni de l'Histoire, ni de l'Observation, ni de l'Astronomie, ni de la Physique même, & qui n'est qu'une pure supposition, une pure idée, une pure imagination.

Le passage de Lamech, rapporté par l'Auteur de la Réfutation, est remarquable. Ce Patriarche en parlant de la naissance de Noë, dit qu'il le consolera des ouvrages & des travaux de ses mains sur une terre que le Seigneur a maudite. *Iste consolabitur nos ab operibus & laboribus manuum nostrarum, in terra cui maledixit Dominus.* Comment Noë consoleroit-il Lamech & ses parens d'une malédiction, dont aucun d'eux ne devoit jamais éprouver l'effet, & dont au contraire celui-ci (*iste*) devoit voir & éprouver l'effet le premier ?

A cette occasion, bien loin que la terre fut plus belle & plus fertile avant le déluge, notre Auteur, sage & meilleur Physicien que tous

ces faiseurs d'hypothèses & de Romans, qui ne sont ni Théologiques, ni Physiques, pense que par la pénible invention de bien des Arts & des Machines, & par l'art propre de l'Agriculture infiniment perfectionné, nous avons rendu la terre plus fertile & plus belle, en conséquence des nouvelles bénédictions que Dieu donna expressément à Noë & à toute sa postérité.

Quelle apparence que le fruit immédiat de ces bénédictions postérieures, ne fut en faveur de Noë *Juste*, que l'exécution des malédictions antérieures données à Adam *Pécheur*? L'Auteur pense fort sainement, fort historiquement qu'après le déluge, la terre étoit toute couverte de grandes Forêts & de grands Lacs, ausquels l'heureux travail des descendans de Noë, conformément à ces bénédictions, a substitué de belles Campagnes plus faciles à cultiver & à arroser par la juste distribu-

tion des eaux qu'on a l'art de niveller, de contenir dans leurs lits & de répandre partout à propos. La France, l'Allemagne, la Grece même n'étoient anciennement couvertes que de Forêts, de Lacs & de Marais. Ce que l'on fait tous les jours au Canada pour le défrichement des terres, nous apprend ce qu'on a fait dans tous les Pays habités.

M. Pluche se défend cependant, & cite une ancienne Tradition, poëtique il est vrai, mais universelle, d'un âge d'or antérieur au déluge. Le P. Al. est trop instruit de l'Antiquité & trop modéré dans ses sentimens, pour traiter cet âge d'or de pure fable poëtique. Mais il le place, comme il est tout à fait raisonnable de le faire, à l'âge d'innocence avec lequel les Poëtes mêmes l'ont toujours associé, & au jardin de délices où Adam avoit été immédiatement créé. Il n'y a que cela de vraisemblable. Tout le reste n'est que Fable & Poësie.

L'Auteur cite les Poëtes ; Ovide est formel sur l'innocence de l'âge, auquel il attribue les délices d'une terre, qui portoit toutes sortes de fruits, sans aucun rravail de la part de ses Habitans.

Aurea prima sata est ætas, quæ vindice nullo
Sponte suâ, sine lege, fidem rectumque colebat.
Pœna, metusque aberant : sed erant sine judice tuti, &c.

. . . .

Ipsa quoque immunis, rastroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus.
Ver erat æternum, &c.

M. Pluche au contraire attribuë formellement les vices énormes qui attirerent le déluge à ce printems perpétuel, & à cette facilité de la terre à prodiguer ses plus belles productions. Il parle ainsi après la brillante Description qu'il

donne de la terre avant le déluge.
„ Une ſeule choſe défiguroit la
„ terre, c'étoit la méchanceté de
„ ſes Habitans : ils ne s'occupoient
„ dans une abondance ſi grande,
„ que de plaiſirs . . . toute la Na-
„ ture en les comblant de biens
„ leur donnoit, &c. „ On pourroit dire que cette corruption des hommes s'accorde pourtant fort bien avec les délices d'où M. Pluche la fait naître. Sans doute : mais il s'agit de faits, & non de préſomptions. Et puis il y a deux choſes à dire. Malgré la malédiction dont Dieu avoit frappé la terre, elle avoit encore aſſez de beauté & de quoi amorcer les paſſions. Dieu punit toujours en pere miſéricordieux. Il avoit rendu la Nature moins prodigue, mais il lui avoit laiſſé ſon fonds de bonté & de libéralité. Il n'avoit pas détruit les eſpéces des végétaux, & n'avoit fait que modérer leur fécondité. En ſéchant les fleurs & les fruits, il avoit conſervé les arbres qui

pouvoient les reproduire, ſinon de ſoi-même, du moins à notre gré par notre induſtrie & notre travail. Et d'ailleurs les hommes ſont ſouvent plus méchans dans la miſere & dans les deſerts & les rochers, que dans la richeſſe & dans les meilleurs pays ; & ſouvent les châtimens ne rendent pas les hommes plus ſages, & ne font que les endurcir.

Le P. Al. touche la queſtion, comment Ovide & les Poëtes pouvoient connoître l'âge d'innocence & la beauté du jardin de délices. C'eſt un fait qu'ils l'ont connu. C'eſt d'ailleurs un fait qu'étant fils de Noë & d'Adam, ils ont pu l'apprendre de la Tradition générale, qui n'a pu raiſonnablement ſe perdre tout à fait. Des faits comme ceux-là, & qui intéreſſent ſi fort, n'ont pu s'oublier totalement ; & la Providence même a dû veiller pour en tranſmettre la connoiſſance juſqu'à la poſtérité la plus reculée.

Mars 1746.

La seconde supposition du systême de la terre inclinée, est qu'*avant le déluge il régnoit sur la terre un équinoxe & un printems perpétuel, sans aucune variété de saisons.* C'est ici surtout que notre Auteur paroît excellent Physicien. Il ne se paye pas de mots & d'apparences. M Pluche, dit-il, a cru sans doute qu'un printems perpétuel étoit quelque chose de plus agréable & de plus utile qu'une variété de saisons: mais en cela ne s'est-il point trompé? La variété, dit-on communément, est la mere des plaisirs & l'unique source des agrémens. Cela seul ne décide t'il pas la question?

Le printems n'est peut-être si charmant que parce qu'il succéde à l'hyver, & son arrivée, ses premiéres fleurs, sa premiére verdure, ses premiers zéphirs sont peut-être ce qu'il y a de plus charmant. Le renouvellement de la Nature est la plus riante idée que la Poësie, que la Prose même puissent

nous repréſenter. Les beautés de la Nature ſeroient des beautés uſées, vieillies mêmes après quelques années, après une année, ſix mois, trois mois, ſi elles ne rajeuniſſoient pas ainſi toutes les fois qu'elles ſe repréſentent à nos yeux. Quel que ſoit le charme de la Nature, il a beſoin du petit ſel de la nouveauté qu'il trouve dans le renouvellement.

L'Auteur avoue que l'*hyver introduit une variété un peu fâcheuſe*, qu'il a *quelque choſe de ſombre & de triſte, d'incommode & de rude même.* Mais on peut dire qu'il le ſeroit beaucoup plus ſi toutes les ſaiſons n'avoient pas leurs incommodités peut-être égales. Il arrive par dégrés, & l'on s'y endurcit peu à peu, l'on s'arrange, l'on ſe précautionne, on les élude en bonne partie & l'on s'en dédommage par d'autres agrémens. Cela ſeul eſt un agrément fort touchant d'éviter un déſagrément. La vue d'un bon feu en un jour d'hy-

ver, vaut une promenade du printems; & l'on ne peut douter au moins que ces deux plaisirs entremêlés ne soient préférables au seul plaisir monotone de se promener toujours. la bonne Nature entremêle tout d'assez près. L'hyver a ses beaux jours qui enchantent, & le printems, l'été a ses petits froids & ses jours nébuleux qui ne déplaisent point trop.

L'idée d'un printems éternel qui semble rire à l'esprit, est une idée bornée, pauvre, mesquine, stérile, & qui n'a rien de physique & de naturel. Notre Auteur n'omet aucune bonne recommandation de l'hyver. C'est lui, dit-il, qui redonne aux Villes leurs Habitans dispersés, qui réunit ensemble les parens & les amis, qui rétablit le commerce & la société, & fait par là revivre la joye & les plaisirs. Il adoucit les travaux des gens de la campagne, & par ses longues nuits leur procure un plus doux repos.

L'hyver acheve de meurir bien des fruits : il prépare les terres & les grains, les arbres mêmes pour de nouvelles fleurs, pour de nouveaux fruits. C'eſt faire un monde à ſa mode & une phyſique de Roman, de vouloir faire en même tems, ſemer, germer, éclore & meurir la plûpart des fruits, que tous les Phyſiciens ſçavent bien avoir beſoin du concours ſucceſſif & alternatif de toutes ou de pluſieurs ſaiſons pour toutes ces élaborations, dont il n'y en a pas une qui ne ſoit néceſſaire pour les approprier à nos uſages.

Le P. Al. remarque même que ſelon pluſieurs Phyſiciens, l'hyver vaut mieux que l'été pour ſe bien porter. Pour le moins ils ſe valent bien l'un l'autre, & le printems nommément n'eſt pas la plus ſaine ſaiſon de l'année. Bien des maladies finiſſent aux premiers froids. Mais dans le vrai, chaque ſaiſon a ſes maladies & ſes incommodités comme ſes avantages & ſes

biens : & le vrai point auquel il faut s'en tenir, c'eſt que la variété de tous ces biens, de tous ces maux mêmes eſt un plus grand bien, un plus grand agrément au moins, que l'unité ſtérile, ſoit de bien, ſoit de mal, que M. Pluche imagine avec ſon printems perpétuel.

Car ce printems lui-même eſt tout imaginaire, & n'eſt qu'un mot vuide de ſens dans le ſyſtême en queſtion. C'eſt un printems Aſtronomique & nullement un printems Phyſique. C'eſt un équinoxe & non un printems, comme le remarque fort bien notre Auteur, dont voici la judicieuſe & ſaine Phyſique, toute de fait & d'obſervation.

Dans l'arrangement préſent, qui eſt trop beau pour qu'on dût être tenté de lui en ſubſtituer un ſoi diſant plus beau, le Soleil ne reſte point fixé à l'équateur : il paſſe & repaſſe d'un hémiſphére à l'autre. Il ſe tranſporte du Midi au Nord, & du Nord au Midi. Par là, quoi-

que toujours ſur quelque région de la Zone Torride, il n'en incommode trop long-tems aucune, & fait du bien à toutes. Par là il s'approche alternativement des Zones tempérées, y ranime tout par ſa chaleur, y répand par tout la fécondité, & y fait éclore des richeſſes immenſes. Il échaufe juſqu'aux extrêmités de la terre, & porte partout ſes bénignes influences.

Rien au reſte de mieux entendu que ſa marche. Il n'avance point d'une maniére bruſque & précipitée, & ſa chaleur croît par dégrés avec la plus juſte meſure. La terre eſt d'abord doucement agitée, ſes ſucs ſe forment peu à peu & acquiérent toute la fineſſe & le mélange le plus exquis : peu à peu les plantes ouvrent leurs fibres & leurs conduits, peu à peu ces ſucs s'y inſinuent, &c.

Au lieu que le Soleil répondant toujours juſte à l'équateur, nulle part il n'y auroit eu l'ombre même

le printems ni d'aucune saison tolérable. A l'équateur il n'y auroit eu que du chaud, mais un chaud affreux, sans aucun mélange de vraye fraicheur, & la Zone Torride toute entiére auroit été physiquement torride, au lieu qu'elle ne l'est guéres aujourd'hui qu'Astronomiquement & de nom.

M. Pluche convient que, sous la ligne au moins, le chaud auroit été insupportable, & il en fait une exception qui n'est pas bien dans un systême si général. Mais cette ligne n'est pas une ligne mathématique, & on ne peut guéres lui donner moins de largeur que celle que terminent les deux tropiques. Aujourd'hui malgré les vents & les pluyes & le mouvement du Soleil, cette Zone est fort brulée. Qu'auroit-ce été, si sans aucun rafraîchissement venu de la part de l'eau & de l'air, le Soleil immobile se fut constamment tenu au milieu d'une terre, par là sûrement brulée & condamnée à la plus

constante & la plus inféconde aridité ! *Voilà*, dit l'Auteur, *le beau fruit du nouveau systême pour une portion de terre qui est bien le tiers de la terre habitable.*

Le printems auroit donc été exclus par le plus ardent été, de toute cette Zone torride. Mais auroit-t-il été moins exclu par l'hyver, des deux zones polaires que nous appellons aujourd'hui glaciales, mais qui l'auroient été doublement par l'éloignement constant du Soleil. Car enfin quoiqu'il s'en rapproche jusqu'aux Tropiques, quel froid n'y fait-il pas, même en ce tems là ? Ce seroit donc bien pis, s'il ne s'en rapprochoit jamais, & que nul vent chaud, nous ajoûtons même nul feu souterrain n'en approchât. Car le systême de M. Pluche n'admet point de cavernes soûterraines avant le déluge, dans son printems perpétuel.

Il n'y auroit donc eu de printems que pour nos zones tempé-

rées. Pour d'automne, aucune partie de la terre n'en auroit joui, & c'eſt une ſaiſon de perdue pour toute la terre, comme il y en a trois de perdues pour chaque zone. Mais quel printems auroit été le nôtre, auroit-il reſſemblé à celui dont nous jouiſſons & dont jouit preſque toute la terre pendant quelques mois? On ne ſçauroit trop le définir. Tous ces ſyſtêmes nouveaux ſe ſubſtituent aux miracles, & veulent expliquer phyſiquement juſqu'aux malédictions de Dieu & aux châtimens des pécheurs, tantôt le déluge, tantôt l'embraſement final, tantôt le paſſage de la Mer rouge, &c. & ils auroient bien de la peine à développer leur prétendue Phyſique, ſans l'intervention de quelque miracle, & ſur les principes connus & admis de tous les Phyſiciens.

Toutes nos Plantes, dit le P. Al. auroient pouſſé ſans ceſſe dans le nouveau ſyſtême d'un Soleil

fixé à l'équateur, tous nos arbres auroient toujours été couverts de feuilles, de fleurs & de fruits, &c. Mais comment, & par quelle Physique connue de M. Burnet & de M. Pluche, la terre, les Plantes & les arbres ne se seroient-ils pas épuisés ? aujourd'hui tout s'épuise. C'auroient donc été d'autres arbres, d'autres plantes, une autre terre, ou bien Dieu auroit concouru par d'autres loix & par de vrais miracles à leurs productions.

Notre Auteur fait voir que le raisin en particulier ne donneroit point de vin avec un tempérament de chaud ou de froid toujours égal. Il est croyable que dans le systême supposé, le dégré de chaud & de froid étant précis & le même dans chaque point de chaque parallele, & différent dans les différens paralleles, il ne pourroit y avoir le même fruit dans deux paralleles différens, & que tous les grains de raisin d'une même grape meuriroient inégale-

ment, les uns aſſez & les autres trop ou trop peu, & que d'une grape & d'un ſep à l'autre, ce ſeroit la même inégalité, le même excès, le même défaut.

Notre Auteur n'omet rien, & jamais ſyſtême nouveau n'a été plus ſçavamment analyſé, & pris par tous ſes foibles, ſes vices & ſes erreurs. L'Ecriture Sainte eſt encore ici contre M. Pluche. Et qu'on ne diſe pas qu'il ne s'agit ici que de Phyſique, & non de Théologie. Pour le moins la Phyſique ne doit pas contredire la Théologie, & ce n'a jamais été qu'un faux fuyant dans Deſcartes, de dire au ſujet des erreurs d'une matiére eſſentiellement étendue, infinie & éternelle ſelon lui : *Je ſuis Philoſophe, & ne ſuis pas Théologien.* La Théologie n'eſt qu'une Philoſophie, ſacrée il eſt vrai, parce qu'elle roule immédiatement ſur Dieu & ſur ſes œuvres les plus immédiates & ſurnaturelles.

Ainſi la queſtion préſente eſt

aussi Théologique que Physique, puisqu'elle entreprend d'expliquer les œuvres les plus immédiates de Dieu, la punition du péché, les malédictions surnaturelles, la création même ou la constitution la plus primitive de la Nature, un changement tout miraculeux, fait dans le cours de la terre ou du soleil, &c.

Or dès la création de la Lune & du Soleil, l'Ecriture déclare que ces Astres sont donnés au monde pour marquer les tems, les saisons, les années, les jours & les nuits, *in signa & tempora, & dies & annos*. C'est le mot *tempora*, qui selon tous les Peres & les Interprêtes signifie les saisons. Nous pensons, dit S. Basile, que l'Ecriture appelle *tems*, le changement alternatif des saisons, l'hyver, le printems, l'été & l'Automne. S. Chrysostôme dit aussi que le cours du Soleil & de la Lune nous donne la connoissance des tems & de la vicissitude des saisons. Théo-

doret dit que le Soleil par son cours forme la diversité des saisons que l'Ecriture entend sous le nom de *tems*. S. Ambroise de même.

Le passage du huitiéme Chapitre de la Genèse, verset 22. est encore plus formel & tout à fait sans réplique. Dieu touché du sacrifice de Noë après le déluge, & du malheur qui venoit d'arriver au genre humain, que ses péchés l'avoient comme forcé de détruire presque tout entier, déclare que désormais il n'enverra plus de déluge, & ne dérangera plus le bel ordre des saisons jusqu'à les confondre & à les détruire, & qu'ainsi la nuit & le jour, l'hyver & l'été, le froid & le chaud, le tems de la sémence & celui de la moisson se succéderont réguliérement à jamais. *Cunctis diebus terra, sementis & messis, frigus & æstus, æstas & hyems, nox & dies non requiescent.*

Le P. Al. remarque que l'hy-

ver & l'été, les ſaiſons en un mot ſont données ici dans le même ordre que le jour & la nuit. Or l'ordre du jour & de la nuit eſt de la premiére inſtitution & du premier jour même de la création. M. Pluche en convient. La diverſité des ſaiſons eſt donc de la même inſtitution, d'autant mieux que ces deux ordres tiennent au même principe, le jour & la nuit formant une vraye diverſité de ſaiſons, de chaud & de froid, d'été & d'hyver en petit, & ces ſaiſons en grand n'étant jamais qu'une combinaiſon de pluſieurs jours & de pluſieurs nuits mêlées differemment enſemble.

On doit remarquer auſſi, que c'eſt par voye de bénédiction expreſſe, & comme un bien formel que Dieu donne ou rend ici aux hommes cet ordre de ſaiſons, que la malédiction du déluge avoit commencé d'abolir en les confondant. Comment cet ordre ſeroit-il une bénédiction de Dieu, com-

ment en auroit-il fait l'objet ſpécial d'une promeſſe au moment qu'il ſe déclare appaiſé; ſi c'étoit le moment où il l'eut ſubſtitué dans ſa colere à un ordre meilleur d'un printems perpétuel, abondant en fleurs, en fruits, en délices, qu'il avoit même laiſſé lorſqu'à cauſe du péché d'Adam il maudiſſoit la terre & comme toute la nature ? Les bénédictions de Dieu ſeroient donc plus funeſtes que ſes malédictions Nous donnerons le mois prochain l'Extrait des deux autres ſuppoſitions que renferme le ſyſtême Anglois de M. Pluche. Il ſeroit à ſouhaiter que le P. Al. fit uſage de ſon bon eſprit d'analyſe Phyſico-Théologique, pour tirer au clair comme ici, ce qu'on doit penſer des ſyſtêmes prétendus Philoſophiques, qui ſappent, ſous un air de Phyſique, une infinité de points de Théologie, de foi même & de Religion; tels par exemple que le ſyſtême de Wiſton ſur les Cométes.

ARTICLE XXV.

ANALYSE GE'OGRAPHIQUE de l'Italie, dédiée à Monseigneur le Duc d'Orleans, premier Prince du Sang. Par le Sieur d'Anville, Géographe ordinaire du Roi. *A Paris, chez la veuve Etienne & fils, rue S. Jacques, à la Vertu*, in-4°. *plus de* 300 *Pages.*

L'Avertissement rend compte de cet Ouvrage, & de bien d'autres ausquels il est relatif. On connoît la profondeur des vues & l'âpreté des études de M. d'Anville pour le renouvellement & la perfection de la Géographie. Cet Ouvrage soutient fort bien cette réputation. L'étude de l'Antiquité la plus reculée & la plus noyée dans les ruines des tems, est une de celles par où brille notre Auteur. Son caractére naturellement profond a dû surtout le tourner

de ce côté ténébreux, ſans le détourner cependant du moderne dont il a donné, & dont il prépare des morceaux, d'autant plus lumineux, qu'ils naiſſent du ſein de ces ténébres mêmes qu'il éclaircit avec tant de ſagacité.

Les projets de M. d'Anville pour le renouvellement & la perfection de la Géographie, ſont ſi vaſtes & détaillés en tant de morceaux, qu'il a falu la magnificence d'un grand Prince, zélé pour toutes ſortes d'Arts, de Sciences & de Vertus, M. le Duc d'Orleans, ſecondé par un Chancelier, auſſi né pour les plus grands miniſtéres que M. le Marquis d'Argenſon, pour faciliter à ce ſçavant & laborieux Géographe, l'exécution & l'accompliſſement de toutes ſes vues. Les Arts ſurtout feroient de grands progrès, ſi tous les Artiſtes, quoiqu'en petit nombre, du mérite & de l'application de M. d'Anville, trouvoient des ſecours ſi éclairés & ſi puiſſans.

Mars 1746.

L'Auteur rend compte enſuite de ſes projets. Il a trouvé que l'*infolio* ordinaire ne ſuffiſoit pas pour des Cartes générales, telles que celle de l'Allemagne où une multitude de petits Etats tout auſſi ſouverains & indépendans que les grands, ne peuvent entrer, & ſont comme envahis par ceux qui n'y ont aucun droit. Dans les Mappemondes même, il y a de pareils morceaux qui attirent toute l'attention de l'eſprit, & que les yeux n'y peuvent retrouver. Une Carte de deux feuilles rendra les yeux participans en ce genre de tous les plaiſirs de l'eſprit, & aura du reſte l'avantage de retrancher une multitude de Cartes particuliéres dans leſquelles la répétition du limitrophe multiplie ſans néceſſité l'objet de la choſe & la dépenſe du Public. Il n'y a que la difficulté de l'étalage & la trop grande étendue du coup d'œil qui puiſſe oppoſer ici quelque obſtacle dans la pratique. Théoriquement parlant,

M. d'Anville a tout à fait raiſon; mais on paroît revenu de l'immenſité des anciennes Cartes. Les ſçavans ont des appartemens trop reſſerrés, & ceux qui en ont de vaſtes y préférent l'étalage des agrémens du coup d'œil à ceux des agrémens de l'eſprit, & ſurtout de l'érudition.

Nous ne diſons point ceci pour exhorter M. d'Anville à changer de plan; nous exhorterions bien plus volontiers le Public à changer de goût, n'y ayant que de l'agrément, du frivole, du luxe, & ſouvent du criminel dans ce goût du Public, n'y ayant que du ſolide & de l'utile dans celui de cet Auteur, qui du reſte ſous la protection d'un ſi grand Prince n'a pas beſoin, comme la plûpart des Auteurs peu opulens, de ſe plier aux fantaiſies & aux modes qui tyranniſent les Arts & les Sciences mêmes.

Par la grandeur de ſes Cartes, M. d'Anville nous fait eſpérer une

Mappemonde & une Europe assez completes, mais surtout une Asie supérieure à tout ce qui en a paru, non jusqu'ici, mais jusqu'à lui, car dans ses Cartes de la Chine, de la Tartarie & du Thibet nous avons beaucoup plus que l'ébauche de ce qu'il prépare en ce genre. Il parle lui même en ces termes.

» L'Asie a beaucoup acquis du » côté de la Géographie depuis » peu d'années. Ce n'est point exa» gérer que de dire que la Chine » est aujourd'hui mieux connue » que plusieurs autres parties de » l'Europe. Les Révérends Peres » Jésuites auxquels on en est re» devable, ont embrassé dans leur » travail la Tartarie limitrophe de » la Chine. Le Thibet dont on » ne connoissoit presque que le » nom, se trouve décrit & cir» constancié par leurs soins. On a » extrêmement enchéri à l'égard » de la Tartarie Septentrionale, » sur des Cartes qui avoient déja » effacé toutes les précédentes. Le

» voyage de Beerings a fixé la
» connoiſſance d'un nouveau con-
» tinent dans la partie la plus re-
» culée de la Tartarie, &c. ».

L'Afrique ne ſemble rien promettre de nouveau. L'Auteur annonce pourtant plus de détail ſur la Barbarie, ſur le Nil, des corrections même ſur la ſource de ce Fleuve, ſource découverte & conſtatée juſqu'ici par les Jéſuites Portugais; il promet diverſes autres particularités ſur la Mer Rouge, ſur le Congo, ſur Angola, la Guinée, le Senegal, ſur l'intérieur même de cette troiſiéme partie du monde, dont les contours mêmes ſont à peine bien connus.

L'Amérique fournira deux Cartes à l'Auteur, ſuivant la diviſion naturelle des deux eſpéces de continens. Le Septentrional qui eſt le mieux connu, ſans l'être trop, & le Méridional où on ne connoît bien que le Paraguai, dont l'exiſtence preſqu'autant que la Carte, eſt due aux Miſſionnaires Jéſuites, la plûpart Eſpagnols.

L'Auteur deſcendant réguliérement du général au particulier, vient à la France, ſur laquelle il fait eſpérer toute l'exactitude dont eſt capable un Géographe tel que lui. On oſe en prévoir une égale de ſa part pour l'Allemagne, ſur les difficultés mêmes qu'il laiſſe entrevoir, qu'il y a rencontrées : car il paroît de ceux pour qui les difficultés ſont une reſſource autant qu'un aiguillon à les ſurmonter. L'Italie où la ſçavante Antiquité vient au ſecours de la Géographie moderne ſera quelque choſe de fort parfait, ſi nous en jugeons par le Livre même dont l'Auteur a jugé à propos de l'accompagner ou de la prévenir. Il n'annonce pas tout à fait la même précifion pour la Carte d'Eſpagne, les Eſpagnols ayant été depuis 200 ans plus curieux de la Géographie du Pérou & du Méxique, que de celle de leur propre Pays.

La Carte des Iſles Britanniques ſera une des plus parfaites, les

Anglois étant naturellement un des Peuples de l'Europe les plus âpres au travail, & au travail Géométrique de calcul & de combinaison d'où résulte la perfection de la Géographie & de l'Astronomie, sans parler de la perfection de leur navigation, qui annonce de grands secours pour la Géographie générale de l'Univers.

M. d'Anville promet du bon aussi sur la Hongrie, sur la Dalmatie, sur la Mer Noire, sur le Levant, sur le monde Ancien, en un mot un cours complet de Géographie, qui sûrement profitera de tout ce que nous avons jusqu'ici de plus exact, en le surpassant de beaucoup. Le nombre des Cartes sera celui de 18.

Après cet Avertissement, l'Ouvrage commence par une espéce de Préface ou de Discours général, qui ne regarde que la Carte d'Italie, dont tout cet Ouvrage rend un compte exact. Ce discours est suivi d'une espéce de Carte

d'Italie, échafaudée en quelque sorte de triangles formés par des lignes tirées à tous les points principaux, qui résultent des discussions analytiques qui suivent, divisées en trois principales parties.

La premiére partie concerne la Lombardie. Dans la premiére section, l'Auteur appuye tout son Ouvrage sur le Méridien de Paris qui lui sert de base, & de-là s'étend par le Daufiné & le Piémont jusqu'à l'entrée du Milanés. Rien n'est plus sçavant que la maniére dont l'Auteur passe du Méridien de Paris à celui de Lion, de-là à Grenoble & à Briançon; il met ce pied des Alpes à 172000 toises du Méridien de Paris. La comparaison perpétuelle que fait l'Auteur, des Itineraires anciens & modernes entr'eux, & avec les mesures d'observation, est un chef-d'œuvre de discussion & de bonne & vraye critique.

Ce flambeau toujours à la main il arrive à Suse, à Turin, à Ver-

ceil, &c. La seconde section donne l'étendue & l'emplacement du Milanés, & sa liaison avec le point de Gènes. La troisiéme section, au lieu d'aller en avant, revient de Gènes au Méridien de Paris, par la position de l'Isle de Corse & son rapport avec Antibes. On sent la sagesse de ce retour, & en même tems sa nécessité pour constater Gènes même, Corse & tout ce qui appartient à l'Italie par des contrepositions réciproques qui se constatent mutuellement.

La section quatriéme reprend le fil direct de la route Géographique de Lombardie poussée jusqu'à Ravenne. La cinquiéme revient vers le Milanés par l'Etat de Venise. La sixiéme porte la discussion jusques dans les Alpes du côté du Nord, & jusqu'à Trieste du côté du Levant. La septiéme discute la Savoye, & tout ce qui est resté en arriere du Milanés. La huitiéme s'avance de Bologne & de Ravenne à Rimini, & le pas-

ſage du Méridien de Rome par Rimini donne lieu de diſcuter la différence de longitude entre les Méridiens de Rome & de Paris. Et voilà pour la Lombardie dont toutes les Villes & points principaux ſont déterminés les uns par rapport aux autres, & par rapport aux principaux grands points extérieurs, comme Paris, Rome, &c.

La ſeconde partie diſcute l'Italie citérieure avec la même ſagacité & le même ſuccès que la Lombardie. La premiére ſection fixe la Lombardie & la latitude de Rome, oriente ſes environs, & prend ſa route vers la Toſcane, la ſuivant juſqu'à Civita Vecchia, d'où la ſeconde ſection s'étend par pluſieurs routes juſqu'à Vada aſſez près de Livourne, & lie ce point de Vada avec la Corſe. Ce qui reſte ſur cette Côte & dans l'intérieur de la Toſcane eſt combiné dans la troiſiéme ſection avec la Lombardie limitrophe.

Ceci n'a-t-il pas l'air (car pour

quoi n'en pas égayer la ſéchereſſe) d'un Conquérant, d'un Charles VIII, d'un Louis XII. qui volant de Conquête en Conquête, & de Capitale en Capitale, étend de tems en tems les branches de ſa domination dans les Pays collatéraux, par des points fixes qui ne ſçauroient être trop multipliés. Encore ne le furent-ils pas aſſez; & les priſes de poſſeſſion Géographique par M. d'Anville ſont d'une diſcuſſion ſi détaillée & ſi exacte, qu'elles n'ont rien à craindre des ligues les plus analytiques de tous les Géographes de l'Italie ou d'ailleurs. Tout ſe reſſemble, & en fait de Conquêtes, on ne ſçauroit trop les fonder ſur la multiplication des points fixes dans les branches directes & collatérales d'une ſçavante Topographie Militaire. Les Romains, au défaut des Cartes, y ſuppleoient avantageuſement par des meſures locales & des itinéraires qui aſſûroient la marche des Troupes dans

tous les recoins des pays conquis ou révoltés.

La ſection quatriéme de M. d'Anville, après avoir ouvert trois grandes voyes Romaines, qui menent de Rome à la Mer Adriatique, commence par la Flaminienne qui le ramene à Rimini, auquel il lie Ancone, qu'il combine avec Trieſte. La ſeconde ſection revient à la Mer Adriatique par la voye Salarienne ; & la troiſiéme, par la Valerienne. Et l'Auteur commence ici à déterminer la largeur de l'Italie priſe de l'embouchure du Tibre à celle de l'Aternus. Et c'eſt là toute la partie de l'Italie citérieure.

La troiſiéme partie de l'Italie ultérieure diſcute dans une premiére ſection la voye Appienne dans l'intervalle de Rome à Terracine. Dans la ſeconde, la même voye eſt conduite à Capouë, & ſa jonction avec la voye Latine, & avec toute l'extenſion de celle-ci depuis Rome eſt diſcutée, &

après la position de Naples, on revient vers Monte Circello & Ostie.

La troisiéme continue la voye Appienne de Capouë à Brindes, & recapitule les distances en revenant jusqu'à Rome. La quatriéme part de Brindes & se porte à Otrante, au Promontoire Yapigien ou Cap de Leuca & à Tarente. On revient de Tarente à Benevent sur la voye Appienne, & du Fleuve Aufidus à l'Aternus où finit la voye Valerienne. La section cinquiéme reprenant du point de Capouë, s'étend jusqu'à Regio dans la partie de l'Italie la plus reculée vers le Midi.

La sixiéme section combine l'extrêmité Méridionale de l'Italie avec les latitudes de Messine, Syracuse & Malthe, & discute la longitude sur les observations faites à Palerme & à Malthe. Et tout cela finit par un travail admirable ou par un résultat de travail qui flate infiniment l'œil éclairé, c'est-à-dire, l'esprit en l'éclai-

rant d'un rayon ſenſible qui le charme par la facilité dont il perce l'œil pour arriver juſqu'à lui.

Ce ſont trois Cartes fort différentes de la même Italie, miſes l'une ſur l'autre, de maniére que ſans aucune confuſion, on en voit d'un ſeul regard toute la diverſité générale & de détail, diverſité comme infinie, car elles n'ont qu'un point commun qui eſt Rome, ou deux tout au plus, étant toutes trois de même ſens. Ce ſont les Cartes de Meſſieurs Sanſon & Deliſle, poſées avec toute la juſteſſe dont elles ſont capables l'une ſur l'autre, & ſur celle de M. d'Anville.

Elles ſont ſur elle en effet : car l'Italie ayant de tout tems été comparée à une botte dont elle a réellement l'air aſſez marqué, on peut comparer l'Italie à la jambe même, au pied & au genouil, dont les Cartes des deux autres habiles Géographes ſe diſputent à qui ſera la botte ou le bas avec

aſſez peu de juſteſſe même, étant communément plus grandes que la Carte de M. d'Anville, & ne laiſſant pas d'être plus reſſerrées dans le détail de quelques parties.

La diverſité des traits diverſifie à l'œil les trois Cartes. Le trait de M. Sanſon eſt ponctué, celui de M. Deliſle eſt continu & lineaire, celui de M. d'Anville eſt lineaire & hâché ou ombré. Selon celui-ci le continent de l'Italie eſt de 10650 lieues quarrées au plus, en fixant la longueur de la lieue à 3000 pas géométriques ou 2500 toiſes. Le trait de M. Deliſle contient environ 13200 lieues, ce qui fait 2550 plus que n'en compte M. d'Anville. M. Sanſon en compte 14100, dont l'excès ſur M. d'Anville eſt de 3450. Encore notre Auteur craint-il que ſon propre compte ne ſoit enflé, & que l'Italie ne ſoit plus petite qu'il ne la fait.

Ce que l'Italie de M. Sanſon a de plus extraordinaire, eſt qu'il

en fait venir ce qu'on appelle la genouliere en deçà de la position réelle de Clermont en Auvergne, empiétant de trois dégrés à l'Occident sur la position de Grenoble, de Lion, par celle qu'il donne à Turin, à tout le Piemont & à la Savoye, ce qui est exorbitant. Mais cela ne doit rien diminuer de la gloire d'un si sçavant & si laborieux Géographe, qui a bien autant perfectionné la Géographie de ses devanciers, qu'il a donné l'exemple & la route à ses Successeurs pour la perfectionner lui-même. La Géographie n'est pas une science aussi superficielle qu'on voudroit l'imaginer. La lecture seule des discussions de M. d'Anville le prouvera à quiconque pourroit encore en douter.

ARTICLE XXVI.

HISTOIRE GÉNÉRALE des Voyages, &c. Premiére Partie. Voyages au Sud-Est & aux Indes Orientales. Livre premier. Suite de l'Article XVIII. au mois de Février.

A parler exactement le Titre de nouveau Monde, qu'on a donné aux découvertes du XV & du XVI. siécle, ne convient qu'à l'Amérique. Mais dans l'Ouvrage, dont nous entreprenons de donner l'Extrait, on étend ce nom à plusieurs parties de l'Afrique & de l'Asie, dont on n'avoit que des connoissances fort confuses, lorsque les Portugais commencerent à naviguer le long des Côtes de l'Afrique.

Tout paroît avec raison précieux à notre Auteur dans les premiéres expéditions des Portugais; & comme il attribuë avec justice

à Dom Henry, Duc de Viſeo, & troiſiéme des Fils de Jean I. Roi de Portugal, d'avoir non ſeulement conçu & inſpiré à ſa Nation un deſſein ſi noble & ſi grand, mais encore d'en avoir beaucoup avancé l'exécution, il n'a rien oublié pour faire bien connoître à la poſtérité ce Prince, qu'il ne craint point d'appeller l'*Auteur & le Conſommateur* de toutes les découvertes : le portrait qu'il en fait mérite d'être lû.

Les premiers Vaiſſeaux, qu'il fit partir, n'allerent que juſqu'à *Bojador*, qu'ils n'oſerent doubler, mais il n'eſt pas vrai, comme le dit notre Auteur, que *Bojar*, d'où ce Cap a pris ſon nom, ſignifie en Eſpagnol, l'Oueſt, parce qu'il avance près de quarante lieuës à l'Occident. C'eſt un verbe Portugais, qu'il ne faut pas confondre avec le *Bogar*, ou *Vogar* des Eſpagnols, lequel ſignifie *voguer*, *Bojar* ou *far Bojo* en Portugais veut dire *faire un ventre*, comme une bar-

rique, & le Cap de Bojador a en effet cette figure.

Trois ans après cette premiére tentative, c'est-à-dire, en 1418, on découvrit l'Isle de *Porto Sancto*; & l'année suivante, l'Isle de *Madere*, où l'Infant Dom Henri fit planter des Cannes de Sucre, qu'il avoit fait venir de Sicile. En 1432 Gilânez doubla le premier le Cap de Bojador, & en 1434 il découvrit la Côte d'*Angra de Ruyvos*. En 1442 Nuño Tristan découvrit le *Cap Blanc*, & l'année suivante Antoine Gonzalez Baldaya reconnut vis-à-vis ce Cap les *Isles d'Arguin*, où l'Infant fit dans la suite bâtir un Fort dont les Hollandois se sont rendus les maîtres, il y a déja plus d'un siécle. Gonzalez apperçut aussi sur la même Côte de la Poudre d'Or dans un ruisseau qui coule environ six lieuës dans les Terres, & qu'il nomma *rio del oro*. En 1445 Gonzalez de Cintra, débarqua un peu plus loin dans une Baye, où il

perdit sept de ses gens, que les Mores surprirent & tuérent, quelques-uns croyent qu'il y périt lui-même, & que ce fut ce qui fit donner à cette Baye le nom d'*Angra de Cintra*. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui simplement *Angra*.

Notre Auteur ne met la premiére découverte des *Canaries*, qu'en 1395, sous le régne & au nom de Henry III. Roi de Castille. Il est cependant vrai qu'en 1345 le Comte de Clermont, Louis de la Cerda, petit-Fils d'Alphonse X. Roi de Castille, & dont ce Prince avoit deshérité le Pere en faveur de Sanche son cadet, fut couronné à Avignon Roi des Canaries, dont quelques Navigateurs Génois & Catalans avoient donné connoissance. Il est vrai que ce Prince n'ayant pas jugé à propos d'aller prendre possession de son nouveau Royaume, ou n'étant point en état de faire les frais nécessaires pour cette expédition,

les Canaries retomberent dans l'oubli ; qu'elles furent ensuite retrouvées sous Henri III, qui les donna à Jean de Bethancourt, d'autres disent, à Robert de Braquemont, Amiral de France, qui l'avoit fort bien servi, & qui les céda à Jean de Bethancourt, son parent.

Cependant quelque ardeur que les Portugais eussent témoignée pour seconder le zéle de Dom Henri, la crainte arrêtoit encore les plus hardis, parce que l'espérance du profit n'augmentoit point à proportion des dangers d'une pareille entreprise. A la vérité on comprenoit bien que si l'on parvenoit à trouver un passage aux Indes Orientales par les Mers d'Afrique, on seroit bien dédommagé de ce qu'il en auroit coûté pour y réussir ; mais cela étoit encore douteux. Dom Henri trouva bien le moyen d'encourager quelques Navigateurs, mais quelques-unes de leurs tentatives furent

malheureuſes, & pour ſurcroît de diſgraces, ce Prince perdit le Roi Edouard, ſon frere, qui laiſſa ſur le Trône Alphonſe V, en bas âge. Les troubles, qui agiterent le Royaume pendant la minorité, & les ordres, qui furent donnés en 1460 de faire déſormais les découvertes au nom du Roi, acheverent de ralentir la chaleur, avec laquelle on s'étoit porté d'abord à ces entrepriſes éloignées. Cependant l'année ſuivante Dom Henri eut la permiſſion de peupler les *Iſles Açorres*, & de bâtir aux Iſles d'Arguin le Fort dont nous avons parlé.

Selon notre Auteur, les *Iſles du Cap Verd* furent déouvertes en 1462 par Antoine de Noli, Génois, qui avoit été envoyé au Roi Alfonſe par ſa République: cependant de fort bons Mémoires diſent que Noli découvrit le premier jour de Mai 1449, trois de ces Iſles, à la premiére deſquelles il donna le nom de Mai,

& aux deux autres les noms de S. Jacques & de S. Philippes, & qu'en 1460 toutes les autres furent reconnuës. Quoiqu'il en soit, le Duc Henri mourut en 1463, ayant poussé ses découvertes jusqu'à *Sierra Liona.* En 1469, le profit qu'apportoient les nouveaux établissemens, étoient encore bien modiques, puisque le Commerce de Guinée, qui étoit le plus considérable de tous, ne fut alors affermé que 500 ducats. Cependant dès l'année 1463 on avoit établi à *La Mina* au cinquiéme dégré de latitude un commerce d'or.

Au reste il s'en faut bien qu'on ait eu connoissance de tous les Voyages, que firent alors les Portugais, ou il faut dire que plusieurs firent peu d'impression dans le tems : car en 1525 on trouva aux Moluques des Portugais, qu'en Portugal même on ne sçavoit pas y être allés; & dans la même année on apperçut dans l'Isle *de S.*

Matthieu, qui eft par les deux dégrés de latitude Méridionnale, plufieurs traces de Portugais, des Arbres fruitiers & des Oifeaux apprivoifés, quoique l'Ifle fut déferte, une Infcription Portugaife, & la devife Françoife, *Talent de bien faire*, qui étoit celle du Prince Henri, & que les Matelots de cette Nation avoient accoutumé de laiffer dans tous les lieux, où ils abordoient.

Ce qu'on avoit principalement en vûë en cherchant un paffage aux Indes, par le tour de l'Afrique, étoit le commerce des Epiceries. Jean II. Fils & Succeffeur d'Alfonfe V. voyant cette découverte déja bien avancée, craignit que les autres Princes de l'Europe n'en vouluffent un jour partager les profits avec le Portugal, fans avoir eu part à la dépenfe, & il fit déclarer en 1484 à toutes les Cours des Princes Chrétiens, que ceux qui lui fourniroient des Hommes pour faire des Conquêtes fur les

Infideles, recevroient un retour proportionné à leurs avances; mais on regardoit encore ſon entrepriſe, dit notre Auteur, comme chimérique, du moins comme incertaine. Alors il s'adreſſa au Pape, & il en obtint, qu'aucun autre Prince n'auroit la liberté de faire des découvertes de l'Occident au Levant, & que ce qui y ſeroit découvert par d'autres Nations que la ſienne, appartiendroit à la Couronne de Portugal. Notre Auteur prétend que cette donation fut dans la ſuite préjudiciable à ce Royaume; mais la raiſon, qu'il en apporte, prouveroit ſeulement qu'elle n'empêchoit point qu'on n'allât aux Moluques & aux Indes par l'Occident, comme firent les Eſpagnols après la découverte du détroit de Magellan, & comme font tous les jours les François, les Hollandois & les Anglois par le détroit de le Maire.

La même année Diego Can entra dans la Riviere de *Congo*, d'où

il ramena en Portugal quelques Habitans de ce Royaume ; & cette découverte eut toutes les heureuses suites, que l'on sçait. Celle du Royaume de *Benin*, où les Portugais furent bien reçûs, donna les premiéres connoissances de l'Empire des Abyssins, dont le Benin étoit feudataire, & qu'on crut être le Prêtre-Jean, dont on avoit alors une idée fort confuse. En 1486, Barthelemy Diaz fit d'inutiles efforts pour pénétrer dans les Etats de ce Prince, mais il en fut dédommagé par la découverte du Cap des Tourmentes, dont le Roi de Portugal changea le nom en celui *de Cap de Bonne Espérance.* Ce ne fut pourtant point par là, que les Portugais entrerent pour la premiére fois dans les Indes. Jean II. avoit chargé Pierre de Covillan & Alfonse de Payva d'aller par terre à l'Enquête du Prêtre-Jean Ces deux Gentilshommes allerent jusqu'aux Indes, où Payva mourut : Covillan, après

en avoir parcouru une bonne partie, passa à la Cour du Roi des Abyssins, qui le retint long tems dans ses Etats, & envoya en Europe un Prêtre, nommé Lude Marc, qui se rendit d'abord à Rome, puis à la Cour de Portugal.

Ce ne fut que dix ans après le départ de Covillan & de Payva, que Dom Vasco de Gama fit par Mer en doublant le Cap de Bonne Espérance le premier voyage des Indes, mais dans cet intervalle le Roi Jean-II. vit avec bien du chagrin en 1492 Christophe Colomb, dont il n'avoit pas voulu agréer les services, entrer dans le Port de Lisbonne, après avoir découvert les Indes Occidentales. Ce Prince mourut deux ans après, & ce fut le Roi Emmanuel, son Successeur, qui acheva d'ouvrir le chemin des Indes à ses Flottes. La découverte du Cap de Bonne Espérance n'avoit pourtant pas persuadé à tous les Portugais que

cette entreprise fût encore une chose possible, & les tempêtes, qui avoient si fort effrayé Diaz, y paroissoient à plusieurs un obstacle invincible.

Mais le grand Emmanuel n'en jugeoit pas de même. Ce Prince sçavoit connoître & choisir les sujets propres à l'exécution de ses desseins. Il arma une Flotte, & en donna le commandement à Vasco de Gama, dont il avoit éprouvé la prudence, la fermeté, le courage & l'expérience, il lui mit en main le Pavillon d'Amiral, sur lequel étoit la Croix de l'Ordre de Christ, & lui fit faire serment de fidélité sur cette Croix. Gama mit à la voile le 1 Juillet 1497 & fit sur sa route quelques nouvelles découvertes, mais il manqua celle de *Sofala*, parce qu'il en passa trop au large, & au mois d'Avril 1498, il mouilla dans le Port du Mosambique, dont le Roi chercha à le faire périr, mais dont la découverte fut dans la suite très-

utile aux Portugais, qui y trouverent toujours une relâche sûre & commode en allant aux Indes.

L'exposition de l'état où se trouvoient les Indes à l'arrivée de Gama, les diverses Monarchies, qui les partageoient, le caractére des Peuples, leurs Mœurs, leurs Coutumes, leur Religion sont ici exposés avec précision & avec exactitude. La mauvaise réception que l'on fit à l'Amiral dans la Cour du Samorin, ou Roi de Calicut, & les dangers, qu'il y courut par les intrigues des Mahométans, que l'on comprend tous dans les Indes sous le nom général de *Mores*, appartiennent plus à l'Histoire des Conquêtes des Portugais, qu'à celle des Voyages, mais l'une & l'autre sont ici tellement liées ensemble, qu'il n'est pas possible de les séparer, & notre Auteur n'a point abusé de cette nécessité; il dit tout ce qu'il faut dire, & rien au-delà.

Le succès de ce voyage chagri-

na autant les Puissances de l'Europe, qui avoient refusé les offres de la Cour de Portugal, qu'il causa de joye à Dom Emmanuel. Ce Prince dès l'année suivante 1500 fit équiper une Flotte plus nombreuse & mieux montée que la première, & en donna le commandement à Pierre Alvarez Cabral. Cette seconde navigation fut traversée par de grandes tempêtes, dont la première dissipa plusieurs Navires, & jetta celui, que montoit Cabral, sur une Côte de l'Amérique Méridionnale, qu'il ne connoissoit point : par bonheur il y trouva un Port, où il entra, & qu'il nomma *Porto Seguro*. Il y fit dire la Messe & planter une Croix, prit possession du Pays, & lui donna le nom *de Sainte Croix*, mais celui de *Brasil*, ou *Bresil*, que lui donnoient les Habitans, a prévalu. Il est étonnant que notre Auteur ne nous ait pas averti que le Bresil avoit déja été découvert par les Espagnols. Car nous ap-
 prenons

prenons d'Antoine Herrera, que dès le 26 de Janvier de la même année, c'est-à-dire, deux mois avant la relâche forcée de Cabral, Vincent Yañez Pinçon, qui avoit accompagné Christophe Colomb à son premier voyage, prit terre à un Cap du Bresil, qu'il nomma le *Cap de Consolation*, & dont on a depuis changé le nom en celui de *S. Augustin*.

Une nouvelle tempête, qui dura 22 jours, fit périr quatre Vaisseaux de la Flotte avec leurs Equipages, & mit tous les autres en grand danger. A cela près, le voyage de Cabral fut assez heureux, car n'eût-il fait que découvrir le Bresil, que les Espagnols ne revendiquerent point, il pouvoit se flatter d'avoir rendu au Roi son Maître un service, dont on ne tarda point beaucoup à comprendre l'importance. Il fit d'ailleurs aux Indes tout ce qu'on pouvoit attendre de lui. Le Samorin le reçut bien d'abord, mais à l'insti-

gation des Mores, il lui tendit plusieurs piéges, & lui fit quelques insultes. Cabral s'en vengea en réduisant en cendres une partie de Calicut. Puis il alla jetter les fondemens du Commerce à *Cochim* & à *Cananor*, & arriva à Lisbonne le dernier jour de Juillet de 1501 avec six de ses Vaisseaux, de douze, dont sa Flotte étoit composée.

Le Roi de Portugal n'avoit pas attendu son retour pour envoyer une nouvelle Escadre aux Indes. Elle n'étoit composée que de quatre Caravelles, qui furent commandées par Jean de Nove, lequel fit dans ce voyage quelques nouvelles découvertes, entr'autres celle d'une Isle située entre le Mosambique & Quiloa, à laquelle il donna son nom; & celle de l'Isle de sainte Helene. Mais sur le rapport de Cabral, Emmanuel comprit que pour établir solidement le commerce dans les Indes, & pour y travailler efficacement à la

converſion des Infideles, il étoit néceſſaire d'y donner une grande idée de ſa puiſſance & de ſes richeſſes; il arma vingt Vaiſſeaux, dont il confia le commandement à Vaſco de Gama, qu'il honora du Titre d'Amiral des Mers d'Orient. Cette Flotte appareilla le 3 de Mars 1502, au nombre de quinze voiles; les cinq autres, qui devoient faire une diviſion à part ſous les ordres d'Etienne de Gama ne s'étant pas trouvé prêts à partir. Ce ſecond voyage de Vaſco fut auſſi heureux que prompt. L'Amiral rentra dans le Port de Liſbonne le premier de Septembre 1503, chargé de gloire & de richeſſes. Il avoit ruiné preſqu'entiérement Calicut, battu la Flotte du Samorin, établi des Comptoirs à Cochim & à Cananor, reçû des Ambaſſadeurs des Chrétiens de Cranganor, qui ſe ſoumirent au Roi de Portugal, & fait pluſieurs priſes, où il avoit trouvé de grands tréſors.

Mais à peine fut-il parti des Indes, que le Samorin se vengea sur le Roi de Cochim des pertes, que lui avoient causé les Portugais. N'ayant pu l'engager à renoncer à leur Alliance, il fit marcher contre lui une Armée formidable. Le Roi de Cochim se battit en brave, mais avec des forces si inférieures, qu'il fut entiérement défait, & obligé de se réfugier dans l'Isle Vaïpi, où il fut bientôt assiégé, après que sa Capitale eut été entiérement ruinée; mais François d'Albuquerque, qui étoit parti avec Alfonse, son Frere, & Antoine Saldaña, tous trois avec une forte Escadre, défit le Roi de Calicut, & rétablit celui de Cochim, qui par reconnoissance lui permit de bâtir un Fort & une Eglise dans ses Etats. Alfonse d'Albuquerque défit ensuite la Flotte du Samorin, que tant de malheurs obligerent à demander la Paix: mais il ne l'eut pas plutôt obtenuë, qu'il recom-

mença ses hostilités, & attaqua le Roi de Cochim. Edouard Pacheco fut envoyé au secours de ce Prince, & les deux Alburquerques reprirent la route de Portugal, suivant les ordres, qu'ils en avoient reçûs. Alfonse arriva heureusement à Lisbonne, chargé d'Epices & d'autres Marchandises précieuses. On n'a jamais sçu ce qu'étoient devenu son Frere, ni aucun des Vaisseaux de son Escadre. Saldaña de son côté soumit le Roi de Mombasa, & le rendit tributaire de la Couronne de Portugal.

Le départ des deux Albuquerques fit concevoir au Samorin de grandes espérances de se relever de ses pertes, & de faire repentir le Roi de Cochim d'avoir pris le parti des Portugais. Il réussit à former une Ligue, où entrerent presque tous les Souverains de cette partie de l'Inde, & se trouva bientôt avec des forces sur Mer & sur Terre capables d'écraser son Ennemi. Mais ce Prince avoit dans le seul

Pacheco une ressource, qui fit tourner tous les efforts des Ligués à leur honte. C'est ici proprement, que commence la Conquête des Indes, & le Portugal y produisit d'abord un Héros, qu'aucun de ceux qui lui succédérent n'effaça, ni pour la valeur, ni pour l'habileté; c'est sur ce pied là que Pacheco fut regardé en Portugal, lorsqu'il y retourna en 1506. » Emmanuel le fit asseoir auprès » de lui sous un Dais, & dans cet» te situation, le fit porter avec » lui dans l'Eglise Cathédrale au » milieu d'une foule de Peuple, » qui célébroit les exploits de ce » Héros. Cependant par un étran» ge exemple de révolution de la » fortune, & de l'inconstance des » faveurs Royales, il le fit arrêter » quelque tems après, sans que » l'Histoire nous apprenne la » cause de ce changement, & » l'ayant fait renfermer dans une » étroite prison, il l'y laissa mou» rir misérablement.

Ce qui étonne davantage en voyant la rapidité & l'étenduë des Conquêtes, que firent alors les Portugais sur les deux Côtes d'Afrique & dans les Indes Orientales, c'est qu'ils y eurent à faire à des Ennemis, qui ne manquoient de rien pour se bien défendre; » mais pour se former une idée » juste de ces merveilleuses vic» toires, dit notre Auteur, il faut » comprendre ce qu'étoient alors » toutes ces Nations de l'Afrique » & de l'Asie, qui manquoient » également de courage & de dis» cipline, & qui avec une Artil» lerie souvent fort nombreuse, » avoient peu d'habileté pour s'en » servir. » Venant ensuite aux expéditions de François d'Almeyda, qui fut le premier Viceroi des Indes, il observe qu'encore qu'il en coûtât beaucoup d'Hommes & d'argent au Portugal pour établir sa domination & son commerce dans ces nouvelles découvertes, il en étoit bien dédommagé par

ce que ces établissemens lui épargnoient de frais & de peines pour le commerce des Epices & des autres richesses de l'Inde. Notre Auteur entre ici dans un détail du Commerce des Indes fort instructif, & fait voir que par une suite des Conquêtes des Portugais ce Royaume en attira à lui tout le profit.

Plusieurs ouvrirent enfin les yeux, & le Soudan d'Egypte poussa son ressentiment jusqu'à menacer de détruire le S. Sepulcre de Jérusalem, si on ne lui donnoit point satisfaction sur cet article. Mais le Roi de Portugal se moqua de ses menaces, & comme le Pape, à qui le Soudan s'étoit adressé, en paroissoit allarmé, Emmanuel, à qui S.S. en avoit écrit, lui manda que son intention étoit d'étendre par ses découvertes la Foi Catholique & la Jurisdiction de l'Eglise Romaine. La démarche du Soudan lui fit prendre ensuite la résolution de fortifier ses

Flottes, & tous les lieux, où ses Sujets avoient commencé des Etablissemens. Ainsi ayant nommé Dom François d'Almeyda premier Viceroi des Indes, il lui équipa une Flotte de vingt-deux Vaisseaux, où il fit embarquer 1500 Hommes de Troupes réglées. *Quiloa*, sur la Côte Orientale d'Afrique fut le premier endroit, où l'Amiral bâtit un Fort, & tous les postes importans de cette Côte depuis le Cap de *Guardafu* jusques là furent pareillement fortifiés. Pierre d'Annaya s'assûra pareillement du Royaume de *Sofala*. Tous ces lieux sont ici fort bien décrits. Outre les Mines d'or, qui sont très-abondantes à Sofala, on y voit des Edifices d'une structure merveilleuse avec des Inscriptions d'un caractére inconnu. Ils valoient bien, ce semble, la peine qu'on les envoyât en Europe pour voir si on ne les y pourroit pas déchifrer, & en tirer des lumiéres précieuses pour l'Histoire.

La découverte de Ceylan fut un des premiers fruits de l'arrivée du Viceroi, lequel eut encore la satisfaction de la devoir à Dom Laurent d'Almeyda, son Fils, dont le nom est célébre par bien d'autres expéditions dans les Fastes de l'Inde Portugaise. La même année que Dom Laurent découvrit cette Isle fameuse, c'est-à-dire, en 1508. Dom Alfonse d'Albuquerque avec sept Vaisseaux & 460 Hommes osa bien insulter Ormuz, & sommer de payer un tribut à la Couronne de Portugal, un Roi, qui avoit actuellement pour sa défense trente mille Soldats bien armés, & une Flotte de quatre cent voiles, & il y a bien de l'apparence qu'il l'y eût forcé, si plusieurs de ses Capitaines ne s'étoient pas laissé gagner par ce Prince. L'année suivante il succéda dans la Vice-Royauté à Dom François d'Almeyda, & les belles actions, qu'il fit tandis qu'il occupoit cette Place,

lui ont mérité le ſurnom de Grand.

Les Portugais, ſi l'on en croit Faria, furent redevables de leur Etabliſſement dans l'Aſie à Edouard Pacheco, à François d'Almeyda, & à Alfonſe d'Albuquerque, & ſi l'on veut porter un jugement déſintéreſſé des exploits, qui acquirent aux Portugais la Couronne de l'Aſie, on trouvera qu'il n'y avoit que Pacheco, qui fut capable de la forger avec cette fiere chaleur, qui fondit les armes & tout l'or de l'opiniâtre Samorin; qu'Almeyda ſeul pouvoit lui donner ſa forme & la polir avec ſon épée & celle de ſon Fils, qui humilierent l'orgueil du Turc; & que le grand Albuquerque ſeul pouvoit y mettre la derniére main, en l'ornant de ſes trois plus précieux joyaux, Goa, Malaca, & Ormuz. Mais ils jouirent peu de leur gloire, car nous avons vû que le premier mourut en priſon, le ſecond aprés avoir perdu ſon Fils dans un combat ſur Mer, pé-

rit lui-même par la main des Negres en retournant en Europe, & le troisiéme mourut de chagrin peu de tems après qu'on lui eut donné un Sucesseur.

Mais ce qui fait la principale gloire du Grand Albuquerque, c'est qu'après avoir porté la puissance de sa Nation dans les Indes jusqu'à son comble, sa mort fut immédiatement suivie de sa décadence. Ce n'est pas que depuis ce tems là on n'ait encore beaucoup étendu son commerce, & qu'il n'ait paru de tems en tems des Héros, qui n'avoient rien d'inférieur aux premiers; & il y a certainement beaucoup de mauvaise humeur dans ce qu'a écrit un Historien Portugais, que notre Auteur cite sans le nommer. « Jusqu'alors, dit-il, les Géneraux » n'avoient écouté que les inspi» rations du véritable honneur, » & n'avoient donné le nom de » richesses, qu'à ces armes victo» rieuses, qui les rendoient supé-

» rieurs à l'or même, qu'elles leur » faisoient acquerir ; mais dans la » suite ils se livrerent si entiere- » ment au commerce, que tout » les Officiers militaires ne furent » plus qu'un mêlange de Mar- » chands : ainsi la gloire du com- » mandement devint une honte, » l'honneur un scandale, & la re- » putation un sujet de reproche. » Un Auteur si passionné méritoit il d'être cité ?

En 1517, Edouard Coello conclut avec le Roi de Siam un traité d'amitié, qui fut durable, & fit une grande augmentation au commerce des Portugais, & dans le même tems, Fernand Perez d'Andrada penetra jusqu'à Canton dans la Chine, où il fit aussi un traité de commerce, & d'où il revint à Malaca chargé de richesses. Mais Simon d'Andrada son frere, y étant retourné en 1521, s'y comporta si mal, qn'il en couta la vie à Thomas Perés, qui y avoit été envoyé en qualité d'Ambassadeur

& que la porte de ce grand Empire fut long-tems fermée aux Portugais. La même année Antoine de Brito passa aux Molucques à dessein de bâtir un fort à Ternate, dont le Roi le souhaitoit beaucoup & fut bien surpris de trouver des Espagnols à Tidor, Isle voisine de Ternate. C'étoit les débris de l'Escadre de Magellan; ils reprirent ensuite la route d'Espagne par les Indes sur le célébre Vaisseau *la Victoire*, le premier qui ait fait le tour du monde. Enfin en 1542, le Japon fut découvert à peu-près en même tems par deux endroits. Notre Auteur ne parle que du Navire qu'une tempête jetta par hazard dans le Port de Cangoxima: il a apparemment ignoré, ou n'a pas voulu croire que Fernand Mendez Pinto avoit abordé dans un autre Port, au mois de Mai de la même année, ce que l'Histoire du Japon rend néanmoins plus que vraisemblable. Ici l'on trouve un état des possessions

des Portugais au Sud Eſt & à l'Oueſt, des commandemens & des revenus, qui y étoient attachés, des profits des particuliers, & des apointemens des principaux Officiers. l'Auteur prétend que le revenu clair du Vice-Roi montoit quelquefois jusqu'à huit cents mille ducats, ſans compter ce qu'il pouvoit ſe procurer par la fraude & la violence.

L'occaſion d'un voyage de Soliman Bacha aux Indes en 1593, la deſcription de tous les lieux, où paſſa la Flote Turque, le ſiege de la Forterеſſe de Diu, où Soliman échoua; la priſe de Zabid, les cruautés, qu'il exerça par tout, & ſon retour à Suez rendent la relation de ce voyage fort curieuſe & fort inſtructive pour la Geographie; mais parce que l'Hiſtoire du ſiege de Diu, un des plus mémorables événemens des derniers ſiecles, n'y a pû être rapportée qu'imparfaitement, notre Auteur a cru ne pouvoir pas ſe diſpenſer de nous en donner la deſcription.

En 1542, Edouard de Gama alla de Goa à Suez, & D. Jean de Castro, qui fut quelques années après Vice Roi des Indes, l'y accompagna en qualité de volontaire, & en composa un Journal, qui fut trouvé manuscrit dans un Navire Portugais pris par un Anglois, acheté par le célebre Walter Raleig, six livres sterling, traduit à Londres, & inséré par Purchass dans son grand recueil des voyages. Notre Auteur a cru avec raison devoir en enrichir son Histoire, dont il est certain qu'il fait un des plus essentiels ornemens.

L'expédition de Gama avoit pour objet de secourir l'Empire des Abyssins, & de détruire la flotte des Turcs, qui s'assèmbloit à Suez pour faire une nouvelle tentative sur Diu. Il manqua ce second objet, mais il fit plusieurs belles actions, qui l'en dédommagerent, & la Providence préparoit à D. Jean de Castro une

gloire immortelle à Diu, en conservant la Flotte, qui en devoit faire le siege. Au reste le Journal de ce grand Homme s'attache peu aux faits historiques, il se borne presque à de simples remarques sur les lieux, qu'il eut occasion de visiter. Mais notre Auteur convient qu'il ne se peut rien ajoûter en ce genre à son exactitude & à sa fidélité. En effet il donne partout les distances d'un lieu à un autre, les latitudes des Ports & des principaux Caps; il observe les côtes, la situation des Isles, la nature des Marées, des courants, des écueils, des bancs de sable, & toutes les particularitez, qui appartiennent à la connoissance de la Mer Rouge.

A ces observations nautiques, l'illustre voyageur joint la description des Pays, qu'il a parcourus, autant qu'il a pû s'en instruire par ses yeux, ou par les informations des habitans. Il entre dans un paralelle de la Géographie ancienne

de ces côtes avec la nouvelle : mais comme la plupart des anciennes Villes étoient détruites ; leurs noms hors d'usage depuis long-tems ; & l'état présent de cette Mer peu connue, Castro a pû se tromper quelquefois ; & il a fallu y joindre des éclaircissemens en forme de notes. D'ailleurs on peut douter si les hauteurs ont été prises par les Pilotes avec la précision, que la Géographie demande. Il paroît même qu'il a manqué quelque chose aux instrumens ; que les observations n'ont point été réiterées, & il est certain que ces opérations ne se faisoient point alors avec autant de justesse, qu'elles se font aujourd'hui.

Malgré tout cela, ce n'est que par les observations contenues dans ce Journal, qu'on peut déterminer l'étendue de la Mer Rouge, ou du Golphe Arabique du Nord au Sud, & de ses principaux Ports du côté de l'Ouest. Mais comme la plûpart des Cartes don-

nent à Suez une ſituation différente de celle du Journal, qui eſt de 29 dégrés 45 minutes, Notre Auteur, après avoir bien examiné ce point important à la Géographie, juge qu'il faut s'en tenir aux latitudes de Caſtro, juſqu'à ce qu'il nous vienne de nouvelles obſervations, qu'on ne doit pas eſperer ſi-tôt, parce qu'il eſt bien rare à préſent que les Vaiſſeaux d'Europe aillent plus loin que Mocka, ou Zabid : en un mot ce Journal contient des choſes ſi curieuſes & ſi neuves, qu'il peut être regardé comme une des plus précieuſes piéces de ce Recueil.

Il eſt ſuivi d'une autre deſcription de la Mer Rouge plus ancienne que les précedentes, puiſqu'elle a pour Auteur Abulfeda Iſmaël, Prince de Hamach, qui eſt l'ancienne *Ephiphania*, lequel mourut en 1332, la Géographie de ce Prince, qui étoit fort habile dans cette partie & dans l'hiſtoire, conſiſte en tables de latitude & de

longitude à l'imitation de Ptolemée, avec la description des lieux. La vûë de notre Auteur en donnant ici l'extrait de cet ouvrage, est non-seulement d'illustrer dit-il, les deux Journaux précedens mais encore de faire voir qu'il y a effectivement sur la côte d'Arabie un Golphe tel, que les Anciens le représentent, afin que l'erreur de D. Jean de Castro n'en introduise point dans la Géographie de cette côte.

Enfin le premier Livre de cette Histoire finit par celle du second siege de Diu, soutenu en 1545, par D. Jean de Mascareñas contre Mahamud, Roi de Cambaye, & contre la flotte Turque, qui avoit échapé à Edouard de Gama. Il s'y fit des actions de valeur aussi incroyables, qu'au premier siege, les femmes Portugaises ne s'y distinguerent pas moins, & rien ne manqua à la gloire de Mascareñas pour égaler celle de Sylveira, que de n'avoir pas fait

lever ce siege sans être secouru. Mais Noroña, Vice Roi des Indes, l'avoit par sa négligence laissé toute entiere à Sylveira, & D. Jean de Castro, qui occupoit cette grande place au tems du second siege, n'étoit pas homme à s'endormir sur un si grand danger, ni à risquer de voir tant de braves gens ensevelis sur les ruines d'un fort, qu'ils défendoient avec un courage, qui faisoit l'admiration de tout l'Orient.

Il partit donc de Goa avec une nombreuse Flotte, porta par-tout sur sa route la terreur de son nom, & arriva à Diu, qui ne se soûtenoit plus que par miracle, il força tous les retranchemens des Mores, attaqua leur Armée & la défit, toujours secondé de Mascareñas, s'exposa par-tout comme un Soldat, donnant ses ordres en grand Capitaine, tüa le Général des Infideles, fit un grand nombre de Prisonniers, délivra & retablit la place, & retourna à Goa,

Mars 1746.

où ſon triomphe ne fut différent de celui des Anciens Romains, que par la ſincérité des acclamations que l'on donnoit encore plus à ſa vertu, qu'à ſa valeur. A ſa mort, qui arriva bien-tôt après, il parut encore plus grand, que dans le ſein de la Victoire, parce qu'on ne trouva dans ſes coffres pour toutes richeſſes que trois réaux. Auſſi étoit il ſous la conduite de l'Apôtre des Indes, qui ne l'abandonna point, qu'il ne lui eût vû rendre les derniers ſoupirs.

ARTICLE XXVII.

ESSAI D'ODONTOTECHNIE, ou Dissertation sur les Dents artificielles, par M. Mouton, Chirurgien Dentiste, in-12 162 p. A Paris, chez Antoine Boudet, rue S. Jacques; & se vend chez l'Auteur, au bout du Pont Notre Dame près l'Eglise de la Madeleine.

LE secret de suppléer par des Dents empruntées à celles que quelques accidens facheux ont fait perdre, paroît à bien des gens une chose assez frivole, & peut-être dangereuse. On va jusqu'à prononcer qu'une pareille ressource ne convient qu'aux personnes trop occupées du soin de plaire par les agrémens exterieurs. La nouvelle Dissertation sur les Dents Artificielles, est toute propre à corriger ces préjugez, au moins l'Auteur prétend-il prou-

ver que l'*Odontotechnie*, est un art utile; que cet Art a ses principes; qu'il suppose des connoissances & demande dans l'artiste quelque chose de plus que l'adresse & la légereté de la main.

Les inconveniens qu'entraine après soi la perte dequelques dents conduisent naturellement à souhaiter un moyen, qui adoucisse des regrets trop bien fondés. L'Auteur de l'*Odontotechnie* sçait faire valoir ces inconveniens. Il en est qui interessent la santé; cel n'est pas encore ce qu'il y a de plus effrayant pour certaines personnes; mais trop souvent une bouche mal garnie fait évanouir toutes les graces que promettoit un ensemble bien ordonné. Le défaut seul d'une dent cause de l'embaras dans la prononciation; la voix la plus agréable en souffre quelque alteration. C'est ce qu'on trouve expliqué fort ingenieusement & d'une façon tout à fait conforme au vrai méchanisme.

 Enfin,

Enfin, si l'on en croit l'Auteur qui paroît instruit de la trop grande délicatesse de bien des personnes, quelques dents de moins, ou seulement mal arrangées, ont pû faire manquer une belle fortune.

Le remede qu'on opposeroit à tant de maux, est donc bien à souhaiter, mais est-il possible? Oui, & c'est de l'*Odontotechnie* qu'il faut l'attendre, ce n'est pas au reste une invention aussi récente qu'on pouroit l'imaginer. *L'Odontotechnie* a le droit d'ainesse parmi bien des Arts qui nous viennent des Anciens. Quelques Epigrammes de Martial en fournissent d'assez bons titres.

La Dissertation n'offre qu'une traduction, nous produirons ici les textes originaux.

* *Dentibus atque comis, nec te pudet, uteris emptis,*
Quid facies oculo Lælia? non emitur.

* Lib. 12 Epig. 23.

* Le Dentrifice ou l'inſtrument dont on ſe ſervoit pour nétoyer les dents, eſt ſuppoſé parler à une vieille femme.

Quid mecum eſt tibi? me puella ſumat
Emptos non ſoleo polire dentes.

Il eſt cependant des difficultés à faire contre cet art ſi ancien, notre Auteur les a prévues, & l'on s'imagine aiſément qu'il y repond. Il paſſe enſuite à la Méchanique des dents artificielles, il en définit les differentes eſpeces, quelques-unes s'attachent avec des fils de ſoye ou d'or; il eſt des *dents à tenons*, ces ſortes de dents s'établiſſent par le ſecours d'un pivot d'or, qu'on fait entrer dans quelques racines échapées au ravage de la carie; il ſe fait encore une tranſplantation de dents, c'eſt lorſqu'une dent bien ſaine, fraichement tirée d'un jeune ſujet, eſt poſée preſqu'auſſitôt que l'*al-*

* *Dentrificium ad vetulam, lib. 14 Ep. 56.*

veole qui l'attend est nétoyé. Cette operation, quoique délicate, a quelquefois bien réussi, on replante aussi des dents, c'est-à dire on raffermit des dents entierement ébranlées & presque détachées. On a enfin des dentiers à ressort qu'on leve & qu'on replace à son gré.

L'Auteur met la derniere main à un détail si instructif, en indiquant la matiere qu'on doit employer pour les dents postiches. Mais une bouche auparavant en désordre, étant bien reparée, il faut sans doute bien des soins pour conserver ces ressources précieuses que l'art à sçu procurer. *L'odontotechnie* contient encore sur ce point les instructions les mieux détaillées. Au reste, la matiere fut-elle moins interessante, la façon dont elle est traitée feroit toujours honneur à l'Auteur de la dissertation, tout ce qui appartient à la Théorie des dents est développé avec une legereté de stile & un air d'é-

legance qu'on loueroit dans un Ecrivain de profeſſion. Si l'Auteur eſt auſſi heureux dans la pratique, nous oſons aſſurer qu'il merite toute la confiance des perſonnes les plus délicates, & qui ſe croyent les plus intereſſées à ne laiſſer appercevoir qu'une bouche bien meublée.

ARTICLE XXVIII.

LA CAMPAGNE DU ROI en 1745, *Poëme par M. H. de la V. P. du R.*

AVant que de rendre compte de l'ouvrage dont on voit ici le titre, nous croyons devoir examiner le ſentiment des grands Maîtres ſur la néceſſité de la fiction dans le *Poëme Epique* ; par là nous toucherons un article eſſentiel de l'avertiſſement qu'on lit à la tête de cette piece ; car l'Auteur déclare qu'il *en a banni entierement la fable & la fiction.* Ainſi

nous donnerons deux parties à notre Extrait. La premiere ſera une eſpece de diſſertation très courte, & l'autre ſera l'abregé du Poëme.

PREMIERE PARTIE.

On demandoit autrefois ſi *Lucain étoit Poëte.* * Pourquoi non, diſoient les uns ? Eh ! n'a-t-il pas fait des vers ? Cela ne ſuffit pas repondoient les autres ; car, ſi l'on en croit Platon, Ariſtote, Plutarque, la Poëſie ſurtout celle qu'on nomme *Epopée* ſuppoſe de la *fiction*, & Lucain n'écrit qu'une Hiſtoire. C'eſt un verſificateur, ſi l'on veut, non un Poëte ; ſon ouvrage eſt du latin meſuré, cadencé, ce ne fut jamais un Poëme. Cette opinion ou ce jugement l'emporta dans l'eſprit des critiques anciens ; * & M. de

* *Voſſius de art. Poët. c.* 2.

* *Lucanus nunquam in numero Poëtarum eſſe non meruit, quia videtur hiſtoriam compoſuiſſe, non Poëma*, Servius.

S. Evremont l'adopte encore comme très raisonnable.

Quand les beaux siecles de la Litterature furent éclipsez, les Poësies historiques, les relations en vers devinrent fort à la mode : & quelles Poësies ! quelles Histoires ! C'étoient des discours imbeciles, des Contes revêtus de mauvaise prose rimée.

Quand les Lettres reprirent faveur, ce gout gotique fut éliminé. Les grands Poëtes des deux derniers siecles furent persuadés qu'il n'est point d'*Epopée* sans fiction. *Sannazar* abusa de ce principe, & fit entrer Neptune, Protée & les Nereïdes jusques dans un Poëme de devotion.

Mais Despreaux, d'un coup de son art, nous regla tous, en déterminant le genre de *fictions* qui doivent regner dans chaque sujet, & voici comme il s'exprime sur la fiction en général. *

* *Art. Poët. Chant troisieme*

D'un air plus grand encor, la Poësie
Epique,
Dans le vaste recit d'une longue action,
Se soutient par la fable & vit de *fiction.*
Là, pour nous enchanter, tout est mis
en usage;
Tout prend un corps, une ame, un es-
prit, un visage &c.

Et après avoir indiqué toutes les diverses couleurs que prête la fable; il conclut ainsi:

Sans tous ces ornemens, le vers tombe
en langueur;
La Poësie est morte, ou rampe sans
vigueur.

Aujourd'hui on commence à se lasser de *fictions.* On voit éclore des Poëmes, qui suivent les faits, les dattes, qui ne peignent que ce qui est dit dans la Gazette, qui n'admettent dans leur narration que des personnages bien Physiques, bien connus; & la raison qu'on en donne, c'est que quand les

évenemens * *sont vrais ou recens, quand ils se sont passez sous les yeux de tout le monde*, il ne paroît pas nécessaire de se livrer au désordre de l'enthousiasme, ou bien d'emprunter le langage de la *fiction*, *les idées creuses* de la Mythologie. On croit d'ailleurs faire plus de plaisir au lecteur, en lui presentant nos Guerriers, couverts de sang & de gloire dans les plaines de Fontenoy, qu'en appellant tout l'Olimpe au secours d'une muse épuisée. A cela, les Partisans de la *fiction* ne repondent que par des faits. Quand Virgile veut célebrer les grandes avantures de son tems, il employe toujours la *fiction* avec succès: la descente aux Enfers, & le Bouclier d'Enée en sont de bonnes preuves. Quand Boileau chante Louis le Grand dans ses belles Epîtres & dans le Lutrin, la *fiction* vient par-tout embellir

* On trouve cette raison dans l'avertissement mis à la tête du nouveau Poëme.

le ſujet : on n'a qu'à ſe rappeller le morceau du paſſage du Rhin, & celui de la Molleſſe regrettant le ſiecle des Rois faineans. Quand le P. de la Rue, & ſon Traducteur Corneille, racontent les Conquêtes de 1667 & de 1672 ; toute l'Antiquité fabuleuſe & héroïque parle en l'honneur du Roi. Ce ſont les Mânes des anciens Bourbons qu'on invite à partager la gloire de ce nouveau Conquerant ; c'eſt le Lion Belgique qu'on entend rugir d'une maniere terrible & toutefois impuiſſante ; c'eſt Druſus, Varus, Germanicus, Jean d'Autriche, le Duc d'Albe ; le Duc de Parme, les Naſſaus qui ſortent tous de l'Elyſée pour contempler le Monarque & ſon armée.

Volitant exanguia ripis
Heroum ſimulacra, impacatique Sicambri
Cæſareumque genus, nomenque inſigne Nerones,
Effoſſor Druſus fluviorum, ſquallidus ora

Varus, & ultrici fervens Germanicus irâ.
Tu quoque sanguineas quatiens, Albane secures,
Tu Farnesi, atque Austriadum tu gloria Jane,
Nassaviique, omnes dum sors & vita manebat,
His olim insignes terrarum in finibus, omnes
Nunc unum in juvenem defixi obtutibus hærent.

Et Corneille après lui.

On voit errer par-tout ces ombres redoutables,
Qu'arrêterent jadis ces bords impénétrables.
Drusus marche à leur tête, & se poste au fossé,
Que pour joindre l'Issel au Rhin, il a tracé.
Varus le suit tout pâle, & semble dans ces plaines
Chercher le reste affreux des Legions Romaines.

Mars 1746.

Son vengeur après lui, le Grand Germanicus,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus.
Le fameux Jean d'Autriche, & le cruel Tolede,
Sous qui des maux si grands crûrent par leur remede,
L'invincible Farnese & les vaillants Nassaus
Fiers d'avoir tant livré, tant soutenu d'assauts,
Reprennent tous leur part au jour qui nous éclaire,
Pour voir faire à mon Roi, ce qu'eux tous n'ont pû faire &c.

Quel feu! quelle ame! quelle vie! Et n'avouera t-on pas que ce seroit dommage qu'une si belle *fiction* eut été supprimée, comme inutile ou trop antique? Ne poussons pas plus loin nos reflexions; cela suffira peut-être pour empêcher qu'on ne perde tout à fait de vue les maximes & le gout de nos

anciens modeles. Venons au Poëme, objet principal de cet article de nos Memoires.

Seconde Partie.

L'ouvrage est d'un Auteur Anonime ; il auroit pû se nommer sans interesser son honneur. Son Poëme, quoique purement Historique, est estimable par bien des endroits. Nous sommes persuadez qu'un peu plus de *fiction*, un peu moins de suite dans les faits, lui eût donné un degré de chaleur qu'il n'a pas.

On trouve ici deux Chants qui comprennent exactement la fin de la Campagne de 1744 & toute celle de 1745. Le Poëte commence à la prise de Fribourg, & finit au retour de S. M. le 7 Septembre de l'année derniere. Au bas des pages, il y a de petites notes pour les dates, & l'éclaircissement des faits; cela est utile & bien entendu.

Mars 1746.

Premier Chant, le Poëte commence ainsi :

L'hyver qui de la France arrêtant le
Tonnerre,
D'un repos passager n'a fait jouir la
Terre,
Que pour lui préparer de plus cruels
malheurs,
Fait place aux jours sanglans, source
de tant d'horreurs.
Grand Roi ; voici le tems d'achever
ton ouvrage,
Le calme ne naîtra que d'un nouvel
orage,
Quoique te dicte un cœur tendre &
compatissant,
Il faut, il faut encor faire couler le
sang.

Quelqu'un dira ; voilà un début bien triste ! Cela ressemble au Vestibule d'un Palais ruiné, ou bien à l'entrée de cette sombre demeure où la Sybille conduit Enée.

Primis in faucibus orci
Luctus & ultrices posuere cubilia curæ,
Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,
Et metus, & malesuada fames, & turpis egestas,
(Terribiles visu formæ) Letumque, laborque &c.

Mais on doit considerer qu'il va être question de guerres, de combats, d'expéditions toujours funestes au repos des peuples ; & en ce sens l'Auteur n'a peut-être pas eu si grand tort de rembrunir un peu son tableau : sa Poësie est gracieuse en d'autres endroits.

La Campagne de 1745 s'ouvre par le siege de Tournai.

Cette Ville si chere aux fils de Merovée,
Qu'avec soin en tout tems nos Rois ont conservée,
Qu'un fier Anglois * enfin arracha de nos mains,

* *Le Duc de Malboroug en 1709.*

Tournay croyoit toujours couler des
jours ſerains.
De ſes murs entaſſez, la formidable
enceinte,
Sembloit en écarter les dangers & la
crainte.
Quel Heros ou quel Dieu de ſa gloire enyvré
Oſeroit y chercher un trepas aſſuré ?

L'antiquité de Tournay eſt ici remarquée avec juſteſſe, il en eſt parlé dans la Carte de Peutinger, * & dans S. Jerome, Clodion s'en rendit maître en 445 & y établit ſon ſéjour. Ce qui lui donna le titre de *Ville Royale.*

Les Litterateurs délicats critiqueront les deux derniers vers. Ils diront 1o. qu'on n'oſe *jamais chercher un trepas aſſuré*, & qu'on ſe contente de l'attendre. 2o. Que quand les Héros chercheroient

* Voy. M. de Valois, Notit. Gall. & M. de S. Aubin, Antiquités de la Nation Franc. p. 452. 454.

un trépas assuré, les *Dieux* immortels ne sont pas de même, peut-être a-t-on usé de la maxime d'Horace :

Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

La description des attaques & de la défense de Tournay est exacte & bien versifiée. Le siege est interrompu par la bataille de Fontenoy ; car tous les évenemens se suivent ici comme dans les relations. Boileau disoit :

Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue,
Et que le vers exact, ainsi que Mezerai,
Ait fait deja tomber les remparts de Courtray.

" Nous ne prenons point cela du côté de la critique, mais pour montrer seulement l'ordre qui regne dans le Poëme de notre Auteur.

Tout le reste de son premier Chant est occupé à peindre la mémorable bataille du onze de Mai dernier. On détaille tout ; la marche des Corps, les noms des Officiers, les morts, les blessés, les entreprises de l'Armée ennemie, sa redoutable Colonne, ses efforts, sa fuite. Des lecteurs attentifs pouront y remarquer quelques expressions employées par M. de Voltaire, comme *ses hardis Bataillons*, *Infortuné Lutteaux* &c. Mais cela n'est pas fréquent & se trouve réparti à propos.

On peut critiquer avec plus de raison certains transports de zele qui inspirent à l'Auteur des traits trop forts, trop peu mésurés, contre les ennemis de la France. L'éclat du diadême doit toujours retenir les Muses dans la modestie, & il sied bien de souhaiter la gloire de sa Nation, sans blesser l'honneur de ceux qui s'y opposent ; ainsi l'Auteur retranchera, dans une seconde Edition, les invectives

suivantes, qui sont plus du stile des Catilinaires que de la verve d'un galant homme.

Jusqu'à quand *Reine injuste* & toi *fiere Angleterre*
De carnage & de morts couvrirez vous la terre ?
Plus barbares que grands, dans votre orgueil jaloux
Le sang de vos sujets n'est-il donc rien pour vous ?

Et dans le second Chant.

Grand Roi, que son exemple (*a*) épouvante & retienne
Quiconque eut, comme lui, servi *l'orgueil de Vienne.*

Et plus bas.

Qu'aux Ayeux de Louis, qu'à lui-même on compare,
Les cruels Descendans du Vainqueur (*b*) d'*Othocare.*

(*a*) *Le Duc de Cumberland.*

(*b*) *Rodolphe d'Hasbourg, Tige de la Maison d'Autriche.*

Et encore :

Et c'eſt pour cette Cour *ambitieuſe, ingrate*,
Dont *la dureté* même à chaque inſtant éclate &c.

Ce ſtile pouvoit être de miſe au tems des Scaligers & des Saumaiſes. Les honnêtes gens le reprouvent totalement aujourd'hui. Reprenons notre premier Chant : un beau morceau eſt celui où M. de *Biron* eſt peint renverſé & remonté cinq fois.

A travers mille feux, Biron s'eſt enfoncé,
Entouré de la mort, dans le ſang renverſé,
Il tombe, il reparoît, toujours plus intrepide :
Tel on feint qu'autrefois abattu par Alcide
Se relevoit ſoudain, plus fort plus redouté,

Un immortel Geant par la terre enfanté.

Ne voilà t-il pas ce qué nous remarquions, il n'y a qu'un moment ? La *fiction* ſe trouve ici ; quoiqu'en diſe l'avertiſſement de l'Auteur, & le ſtile s'échauffe, les images s'agrandiſſent, le Poëte prend un ton plus haut & plus ſublime. Pourquoi craindroit-il de nourir ainſi le genie heureux qu'on ne peut méconnoître en lui ?

Il décrit encore noblement les ſentimens du Roi après ſa Victoire. Le diſcours s'adreſſe à M. d'Argenſon Miniſtre de la Guerre.

Miniſtre dont les ſoins, la ſage prevoyance,
Donnent l'ame & la force aux armes de la France,
Dites nous, de quel œil, avec quelle grandeur,
Il ſçut de ce moment ſoutenir la ſplendeur :
Comment après avoir honoré le mérite,

Gouté ce vif plaiſir que la Victoire excite,
On le vit des Combats déplorant les fureurs,
Sur ſes propres ſuccez, prêt à verſer des pleurs;
Avec quelle bonté, ce pere humain & tendre
Aux beſoins des bleſſés s'empreſſe de deſcendre &c.

II. Chant. La priſe de Tournay fait l'entrée, & c'eſt un des beaux endroits du Poëme. On vient enſuite à l'attaque de la Citadelle. Le Roi anime ſes troupes & le ſuccès eſt rapide.

Il dit : L'aſſaut commence, un tourbillon de feux,
Malgré l'effort cruel de l'induſtrie humaine,
Annonce à ces remparts leur ruine prochaine.
Mille globes d'airain dans les airs enlevez

S'enfoncent dans la terre, & soudain relevez
De mille éclats mortels, frappent tout à la ronde.
Par les obscurs détours d'une route profonde,
De hardis travailleurs marchent pour découvrir
Ces tombeaux enflamez toujours prêts à s'ouvrir,
Où d'un succès trompeur, courageuse victime,
Le Vainqueur abusé s'engloutit & s'abime.

Si, après cette description, on trouvoit quelque allusion poëtique, quelque image tirée de la Mythologie, un Neptune, * par exemple, sappant de son Trident les murs de la Ville ennemie, cela ne donneroit-il pas les derniers traits au tableau ?

Tournay étant rendu, on marche à Gand, à Bruges, à Oude-

* Virgil. Æn. l. 2. Vers. 611.

narde, à Dendermonde, à Ostende: que d'exploits à chanter! L'Iliade ne suffiroit pas pour une telle Campagne; il faut abreger, serrer, supprimer mille circonstances.

Le Poëme finit par deux morceaux, où il y a de la force & du sentiment. L'un est en forme d'apostrophe aux Hollandois, pour les détacher de la quadruple Alliance; l'autre est un éloge du Conquerant de la Flandre.

On ne peut qu'encourager l'Auteur à cultiver ses talens, à donner de l'étendue à son genie, à se nourrir de la lecture des anciens, à faire passer dans son ame ce feu & cette énergie qui leur fut propre. Ce n'est que par là qu'on acquere les qualités qu'Horace suppose dans un véritable Poëte.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, do nominis hujus honorem.

ARTICLE XXIX.

LA BATAILE DE PRESTON, Poëme. On en trouve des Exemplaires chez Charles Osmont, *rue S. Jacques.*

L'Amour de la Patrie inspire bien mieux les Vers que la *colere & l'indignation.* * Voici un sujet du Roi Jacques III. qui parle le langage du cœur & de la fidélité; il n'est pas Poëte de profession, il a toutefois un mérite Littéraire, il ne manque ni de feu ni de connoissances. Il sçait surtout l'Histoire de sa nation, les malheurs de la Maison de *Stuart*, ses projets, ses espérances, les grandes qualités du Prince *Edouard.*

L'invocation est ainsi exprimée.

Toi qui des Souverains conduis les destinées
Et qui tiens dans ta main leurs cœurs & leurs années,

* *Facit indignatio versum.*

Toi, qui fais succéder, pour frapper l'Univers,
L'éclat de la grandeur au comble des revers,
Qui sçais briser l'orgueil, affermir la foiblesse,
Lumiere du très-Haut, Eternelle Sagesse,
Qui fais naître les tems, régles leurs mouvemens,
A l'Europe attentive apprens ces changemens.

Les deux derniers Vers ne sont ni aussi heureux ni aussi clairs que les premiers; il falloit surtout éviter: *Qui fais naître les tems, régles leurs mouvemens.*

Après un récit abregé des dernieres révolutions d'Angleterre, l'Auteur peint la noble & vertueuse éducation des deux Princes fils de Jacques III.

Elevez en ces lieux où sont nez les Cesars, *
Nos Princes ont appris à braver les hazards,

* *A Rome.*

A vaincre, à pardonner; & sur ce beau
modele,
A rendre un Peuple heureux, quand ce
Peuple est fidele.

Ceci est encore mieux:

Envain les Monts, les Mers offrent une
barriere,
Edouard aux travaux court à pleine car-
riere;
Les yeux de l'Univers sont attachés sur
lui,
Son courage est son guide, & son droit
son appui.

Et encore,

Partez Brave *Edouard*, volez vers Al-
bion,
Faites revivre en vous les Rois de votre
nom;
Et qu'un fils à son pere assûre une Cou-
ronne
Que l'équité lui doit, & que le sang
lui donne.

A la suite de ces quatre Vers, on en trouve six autres, dont il n'est pas si aisé de saisir le fil & la finesse.

Jadis chers à la France, aux tems de
vos ayeux,
Ces Peuples n'ont plus rien qui nous lie
avec eux:

Le *Xenophon* François, le Héros des dix
mille,
De nos jours fortunés le Nestor & l'A-
chille,
Détenu si long-tems, si long-tems at-
tendu,
Belle-Isle à nos climats, à nos vœux est
rendu.

Dans les deux premiers Vers, il est parlé apparemment des Ecossois, dont on n'avoit encore rien dit; il semble qu'il falloit amener & lier davantage. D'ailleurs, que ces Peuples ne soient *plus liez avec la* France, est-ce pour le Prince *Edouard* un motif de partir? La comparaison de M. de *Belleisle* avec *Xenophon* est assez juste, car l'un & l'autre firent une fort belle retraite, le premier à la tête de la Garnison de Prague, & le second à l'arriere garde des dix mille; mais quand on choisit Nestor pour fonder un compliment à M. le Marêchal, on croiroit que celui-ci est un vieillard de 90 ans. On avertit dans une Note que la comparaison se prend ici du côté de

l'Eloquence ; mais Neſtor dans l'Iliade n'eſt qu'un bon homme qui ſe vante toujours, & qui fait des diſcours à perte de vue.

Le portrait des Ecoſſois contient des beautés : ils ſont loués comme bons Soldats & comme fideles Sujets.

Soldats fiers, mais ſoumis, & d'un eſprit docile,
Des *Stuarts* nés chez eux le rempart & l'azile,
Terribles dans l'attaque, & craints par leur valeur,
Moins avides de ſang que prodigues du leur.

Ce qu'on trouve ſur Edimbourg eſt fin & aſſez bien exprimé ; un peu plus de naturel rendroit le tableau plus agréable.

Edimbourg incertain ſe déplaît à lui-même, *
Enferme ce qu'il craint, écarte ce qu'il aime,
Murmure de ſa force, & déteſte ſes tours,
Porte envie aux Hameaux, félicite les Bourgs

* *A cauſe de la Garniſon du Château.*

Où l'accès eſt facile, où la marche eſt
ouverte,
Qu'on peut prendre ſans peine, évacuer
ſans perte;
Il jette vers le camp un timide regard,
Ses murs ſont pour *Brunſwick*, ſon cœur
pour *Edouard*.

On vient enfin à la Bataille de *Preſton*, ſujet du Poëme. L'Auteur parle avec conſidération du Général *Cope*, ce ſont des égards bien entendus. Il auroit dû ménager également ſes termes, en parlant de la Maiſon rivale des *Stuarts*. Le Public n'aime plus les reproches, les invectives, les perſonalités. C'étoit le ſtile de nos Poëtes il y a cent ans. La mode a changé, & en cela nous valons mieux que nos Ancêtres.

Un morceau trop peu meſuré contre la Cour de Londres, eſt ſuivi de ces quatre Vers, qui s'adreſſent au Prince *Edouard*.

Au récit de tes faits, la Tamiſe ſoupire,
Londre admire ton nom, Lymerick * te
deſire

* *Ville d'Irlande.*

Tu possede leurs cœurs, va délier leurs
bras ;
Leurs vœux marquent ta route, *Hanovre*
ne l'a pas.

Javoue que je n'entends pas ce dernier Hémistiche ; j'entendrois, s'il y avoit : *Tu possedes leur cœur, Hanovre ne l'a pas.* Peut être s'est-il fait un dérangement chez l'Imprimeur.

La fin de la Piéce est une Liste des Seigneurs qui s'intéressent à la fortune de la Maison de *Stuard*, & tout cela est déduit assez heureusement. Nous n'invitons pas le Public à lire cette Brochure ; car elle est déja fort connue, & nous n'en parlons peut-être qu'après tout le monde. Il y a en France un empressement louable pour tout ce qui tend à relever des Princes malheureux, & à réunir des Sujets avec leurs Maîtres légitimes.

Mars 1746.

ARTICLE XXX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

TRaité des moyens de dissoudre la Pierre & de guérir cette maladie, & celle de la Goutte par le moyen des alimens. Par M Théophile *Lobb*, Docteur en Médecine de la Société Royale de Londres. *Traduit de l'Anglois*, par M. T. A. *A Paris, chez Durand rue S. Jacques*, in-12. *pp.* 500.

On a dans ce Livre un nombre prodigieux d'expériences faites pour la dissolution des Pierres, qui se forment dans le corps humain. Ce n'est à proprement parler qu'un Mémoire en forme de Liste ou de

Catalogue, contenant ce détail d'expériences. L'Auteur est parti de ce principe, que *la Pierre consiste principalement dans un amas de corpuscules alcalis*; & il en a tiré des conséquences qui lui ont fait chercher *les acides* propres à détruire cet ennemi domestique. L'habileté de sa part & l'éloge qu'il mérite est d'avoir imaginé toutes sortes de combinaisons pour rendre ces acides victorieux. On trouve aussi dans ce Volume des Remédes contre la Goutte, la Squinancie, l'Asthme, la Colique, &c. Il y a ici plus de pratique que de theorie, plus d'art que de science Médicale; mais l'Auteur paroît posséder en maître toutes les raisons de ses tentatives, de ses découvertes, & de ses succès.

La Pratique Universelle pour la rénovation des Terriers & des droits Seigneuriaux; contenant les questions les plus importantes sur cette matiére, & leurs décisions, tant pour

les pays Coutumiers, que ceux régis par le Droit Ecrit. Par Edme *de la Poix de Freminville, Bailly des Ville & Marquisat de la Palisse, Commissaire aux Droits Seigneuriaux.* A Paris, *chez Gissey, rue de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé.* M. DCC. XLVI. *in*-4°. Le prix est de 9 liv. relié.

En attendant que nous fassions mieux connoître cet Ouvrage, nous pouvons remarquer qu'il paroît utile aux Seigneurs, pour empêcher qu'on ne les trompe; aux Intendants, Régisseurs & Fermiers, pour les conduire dans toutes les parties de leur administration; aux Notaires, pour leur apprendre à bien faire la renovation des Censives, Terriers & Droits Seigneuriaux; aux Procureurs, pour les diriger dans les procédures qui regardent les Censives, rapports d'Experts, Collations, vérifications de Titres, &c.; enfin aux Vassaux mêmes & Justiciables, pour les protéger contre les entre-

prises injustes de leurs Seigneurs. Ce Livre a le mérite rare d'être le premier en ce genre. L'Auteur n'a travaillé que d'après son expérience, ses réfléxions, ses attentions aux Loix & Coutumes du Royaume.

Cérémonies de la Dédicace & Consécration de l'Eglise de S. Sulpice. Chez le Mercier, rue S. Jacques. M. DCC. XLV. *in-* 4°. pages 29.

C'est une Relation exacte, suivie, & bien écrite de la Fête que tout Paris admira il y a huit mois. L'Eglise de S. Sulpice, déja si vénérable par sa magnificence, le service de son Clergé, le nombre & la qualité de ses Paroissiens, méritoit encore une Consécration qui ressemblât à celle des anciennes Basiliques ; on vit souvent autrefois des Conciles nombreux faire la Dédicace des nouveaux Temples élevés à la gloire du Seigneur. Cette pratique, religieuse & pleine de majesté, s'est retracée sous

nos yeux par les ſoins de M. le Curé de S. Sulpice.

L'Aſſemblée du Clergé de France, entrant dans les vues de ce digne Paſteur, l'*Eſdras* de notre ſiécle, conſacra en Corps le Temple Auguſte que nous voyons. M. L'Archevêque de Tours fut le premier & principal conſécrateur; vingt autres, tant Archevêques qu'Evêques, furent ſes coopérateurs dans une Fête ſi ſolemnelle; les autres Prélats & députés du Clergé de France aſſiſterent à l'Office de ce jour, qui étoit le dernier de Juin M. DCC. XLV.

Or tout ceci eſt décrit dans la Brochure que nous indiquons; le détail en eſt édifiant, touchant, & curieux. Il peint la Fête en entier; on y voit les Médailles frappées pour cet événement. Les SS. Patrons de cette Egliſe, S. Pierre & S. Sulpice, forment la tête d'une de ces Médailles, avec cette Legende: *Ubi præſunt, proſint.* Le revers préſente la coupe de l'Egliſe en

perſpective, la Legende eſt : *Rediviva Sacrorum Majeſtas*, & l'Exergue porte : *Clero Gallicano Conſecrante*, avec l'année M.DCC.XLV.

La tête de l'autre Médaille repréſente le Roi couronné de Lauriers, avec cette Legende : *Lud.XV. Rex Christianis*. On a dans le revers le grand Portail de l'Egliſe, orné de cette Inſcription : *S. Sulpicio S.* La Legende eſt : *Dedit hoc Deus in corde Regis*, & dans l'Exergue : *Ut glorificaret Domum Domini*. 1. *Eſdr.* 7. M. DCC. XLV.

Retraite Spirituelle pour les perſonnes Religieuſes. Par le P. Claude *Judde*, de la Compagnie de Jeſus, *Ouvrage poſthume*. A Paris, chez *Giſſey*, rue de la Bouclerie ; & *Bordelet*, rue ſaint Jacques, &c. M. DCC. XLVI. Vol. *in*-12. *plus de* 400 *pages*. Le prix de 45 ſ. relié.

Cet Ouvrage eſt d'un homme en réputation de ſçavoir parler, écrire, inſtruire & édifier. On ne donne dans cette Retraite de huit

jours que la moindre partie de ſes Ouvrages, nous entendons la moins étendue, car il avoit beaucoup prêché & beaucoup écrit. On a retranché encore des méditations & conſidérations qu'on donne ici, ce qui étoit relatif aux coutumes & aux connoiſſances particulieres de ceux qu'il formoit à la vertu. On trouve cependant ici tout le fond de ce ſage Directeur, on reconnoît ſon bon eſprit, ſon caractére fait pour l'inſtruction, ſa maniére d'analyſer tout, de ſaiſir le point de vue des vérités de la Religion. Il ſemble qu'on doit ſouhaiter une recherche plus attentive encore de ce qui peut reſter manuſcrit du même Auteur.

On a donc ici une Retraite de huit jours; trois Méditations par jour avec une Conſidération; & chacun de ces exercices de piété eſt compoſé de trois points. Pour donner une eſquiſſe de ce bon Livre, nous tranſcrivons ce qui ſe

préſente en l'ouvrant. C'eſt le commencement de la méditation de l'*Eternité.*

I. Point. *Je ſuis fait pour l'Eternité.* « Dieu ſeul qui m'a créé, peut » m'anéantir, & il déclare qu'il » ne m'anéantira point. Je ſuis, « & je ſerai toujours : tout ce qui » m'environne, le monde, le tems » ne ſera plus, & je ſerai encore.

» Je n'ai point ici de demeure » fixe, ma demeure eſt dans le » ſein de Dieu. Je ſuis ſur la terre, » étranger, voyageur. Le monde » eſt une tente, un lieu de paſſa» ge, une maiſon d'emprunt : on » arrive le ſoir, & on part le len» demain.

» Les anciens Patriarches, en » véritables Fideles, ne bâtiſſoient » point de maiſons, ils campoient » toute la vie. Ils erroient de Pro» vince en Province, dit l'Apôtre, » pour n'oublier pas que ce n'étoit » point ici leur patrie : ils atten» doient une Cité permanente, » dont Dieu lui-même eſt l'Archi-

» tecte. Souffrons comme eux les » incommodités du voyage ; ne » songeons point à orner un séjour » de quelques heures ; consolons » nous d'être mal aujourd'hui, » demain nous serons mieux.

» Qu'est-ce que tout ce que je » vois par rapport à l'Eternité ? » *Quid hoc ad Æternitatem?* Je suis » fait pour l'Eternité : je dois ne » penser, n'agir que pour l'Eter- » nité ; c'est-à-dire, ne former de » projets, ne tenir de discours, » ne me conduire que comme un » homme qui sçait n'être fait que » pour l'Eternité, &c. »

Le Neptune Oriental, ou Routier Général des Côtes des Indes Orientales & de la Chine, enrichi de Cartes Hydrographiques, tant générales que particulières, pour servir d'instruction à la Navigation de ces différentes Mers. Par M. d'Après de Mannevillete, *Lieutenant des Vaisseaux de la Compagnie des Indes, & Correspondant de l'Académie Roy. Mars* 1746.

des Sciences. A Paris, de l'Imprimerie de Jean-François Robustel, rue de la Calendre, près le Palais. M. DCC. XLV. *in-fol. forme d'Atlas, pag.* 110, *sans la Preface & un grand nombre de Cartes.* Ceci est l'ouvrage d'un homme du métier, c'est-à-dire, d'un Navigateur intelligent, attentif & zélé pour le bien public. Sa Préface seule donne idée de ses connoissances & de ses soins; l'exécution de ses Cartes est magnifique. Nous comptons donner incessamment l'idée la plus juste que nous pourons de ce très-beau Recueil.

Lettre au P. B. J. sur un ancien Commentaire des Ouvrages d'Homere, trouvé recemment à Venise.

J'apprens mon R. P. par la voye du Mercure de France qu'on a trouvé, imprimé, & publié à Venise un Commentaire plus ancien que celui d'Eustathe sur Homere. Eustathe vivoit en 1160, & ce Scholiaste qu'on nous annonce est

du dixiéme ſiécle ; la preuve eſt complette. On remarque auſſi à cette occaſion, qu'Euſtathe s'eſt ſervi hardiment de cet Anonime, qu'il l'a mis à contribution, qu'il lui a ravi une partie de ſa gloire, mais qu'il a négligé d'y prendre une infinité de bonnes choſes, ce qui ne fait point d'honneur à ſon goût. En attendant que nous puiſſions jouir de ces richeſſes nouvelles, qui nous viendront apparemment bientôt de Veniſe, je croi qu'il eſt bon de faire trois ou quatre Obſervations.

1°. La découverte n'a rien d'étonnant ; tous les Littérateurs ſçavoient qu'il y a parmi les Manuſcrits de la Bibliothéque de S. Marc un ancien Commentaire ſur Homere (au moins ſur l'Iliade.) Ce Manuſcrit eſt un de ceux que le Cardinal Beſſarion donna autrefois au Doge & à la Seigneurie : voyez *Tomaſinus Catalog. Mſ. quæ Venetiis occurrunt* ; & le P. *Montfaucon*, *Biblioth. Bibliothecarum*, *p.* 473.

2°. Dans la vie d'Homere par *Kuster*, nous trouvons aussi qu'il y a dans la Bibliothéque de S. Marc des Scholies sur Homere, qui n'ont point encore paru ; n'est-ce pas le Manuscrit qu'on publie aujourd'hui ?

3°. Un Scholiaste d'Homere, plus ancien qu'Eustathe, n'est pas non plus un phénomene. Isaac Vossius, le P. Labbe, & plusieurs Catalogues de Manuscrits indiquent un grand nombre de Scholies non imprimées & très-anciennes, sur plusieurs parties de l'Iliade ; il y en a même qu'on attribue à Porphyre.

4°. Eustathe qu'on accuse d'avoir pillé hardiment l'Anonime, sans en rien dire, étoit toutefois un homme modeste, & qui citoit volontiers tous ceux dont il avoit emprunté les pensées ou les termes. On a une Liste de plus de 200 Auteurs nommés dans son Commentaire. Or il seroit question de voir si le Scholiaste de Venise

n'eſt point de ce nombre. S'il en étoit, Euſtathe ſeroit juſtifié, & le Scholiaſte nouvellement trouvé ne ſeroit plus inconnu ni Anonime. Il n'y a qu'une comparaiſon exacte qui puiſſe terminer ce différend. Je ſuis, &c.

Un Anonyme nous écrit au ſujet d'un mauvais Livre qui nous eſt inconnu, & qui probablement mériteroit encore mieux les attentions ſévéres du Magiſtrat, que la critique d'un Journal Littéraire : Voici un extrait de la Lettre que nous recevons.

» Juſqu'ici, mon R. P. vous n'a-
» vez point fait mention dans vo-
» tre Journal d'un Poëme Héroï-
» que en quatre chants, intitulé:
» l'*Art d'aimer*. On vous prie inſ-
» tamment d'en parler, & d'inſ-
» pirer l'horreur qu'on doit avoir
» pour un pareil Ouvrage. Des
» Payens condamnerent à un exil
» irrévocable un des plus bril-
» lants Ecrivains de Rome, pour

» avoir mis au jour le déteſtable
» *Art d'aimer*. Que dirons nous
» d'un Chrétien, qui produit au-
» jourd'hui un Poëme, où l'on en-
» ſeigne à triompher de la pudeur
» du ſexe; où non content de
» corrompre les bonnes mœurs,
» l'Auteur attaque des uſages
» conſacrés par la Religion? *O
» tempora! O mores!* » La Lettre
ajoute quatre Vers tirés de ce Poë-
me; c'eſt une ſatyre impie de l'E-
tat Religieux & de ſes ſaints enga-
gements.

Encore une fois ce mauvais Li-
vre n'a point pénétré juſqu'à nous;
il doit avoir été imprimé fort ré-
cemment, car nous apprenons
d'un Ouvrage périodique, en dat-
te du 6 de Janvier dernier, qu'il
étoit encore alors manuſcrit; mais
qu'on le liſoit depuis long tems
dans des Maiſons, où apparem-
ment cette indigne morale étoit
goûtée. Sur quoi on raconte une
anecdote qui fait bien de l'hon-
neur au feu Abbé *Desfontaines*. On

lut en sa présence quelques morceaux de ce pernicieux Ouvrage, & il s'écria : « Quoi ! Rome Payenne a relégué dans les glaces de » la Scythie l'Auteur d'un Ouvrage pareil. Ovide, malgré sa dignité de Chevalier Romain, ses » Alliances avec Mecene, ses Vers » qui ont immortalisé Auguste, » fut sacrifié à la sévérité de la Loi » Julia : & parmi nous on accueille un Précepteur de volupté, » qui enseigne l'art de séduire » l'innocence, de tromper les Meres & les Maris, de troubler la » paix des Familles ? &c. » Tout cela prouve qu'on peut bien souhaiter, pour le repos du Public & l'honneur de la Religion, que ce moderne Ovide aille encore habiter les Deserts de la Scythie :

Orbis in extremi jaceat desertus arenis,
Fert ubi perpetuas obruta terra nives.

Ovid. de Ponto. L. I.

Mars 1746.

TABLE DES ARTICLES du mois de Mars 1746.

ART. XXI. *Histoire d'Hérodien, traduite par M.* Mongault *de l'Académie Françoise.* 389

ART. XXII. *Traité d'Insectéologie, &c. par* M. Bonnet, &c. 404

ART. XXIII. *Histoire du Regne de Louis XIV. par* M. Reboulet, *dernier Extrait.* 420

ART. XXIV. *Réfutation de l'opinion de* M. Pluche *touchant l'inclinaison de l'axe de la terre, par le P. A. J.* 444

ART. XXV. *Analyse Géographique de l'Italie, &c. Par M.* d'Anville. 474

ART. XXVI. *Histoire Générale des Voyages, premiére partie. Suite de l'Art. XVIII. au mois de Février.* 491

ART. XXVII. *Essai d'Odontotechnie*, ou *Dissertation sur les Dents*

artificielles, par M. Mouton, *Chirurgien dentiste*, &c. 527
ART. XXVIII. *La Campagne du Roi en* 1745. Poëme, &c. 532
ART. XXIX. *La Bataille de Preston.* Poëme. 552
ART. XXX. Nouvelles Littéraires. 559

Errata pour le mois de Février. 1746.

PAge 223, ligne 16, beau-frere, *lisez*, beau-pere.
244. lig. 25, M. de Magnan, *lisez*, M. de Magnac.
268. lig. 9, qui, *retranchez ce mot.*
344. lig. 1. nombres, *lisez*, nombre.
lig. 10. dans la méthode, *lisez*, de la méthode.
352. lig. 25, aux Traducteurs, *lisez*, au Traducteur.
354. lig. 8, da Cuna, *lisez*, da Cuña.
366. lig. 17, empêcher, *lisez*, l'empêcher.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4619